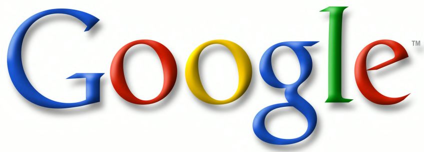



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ANON?

Not in Barbier

L'ABEILLE,

OU

RECUEIL

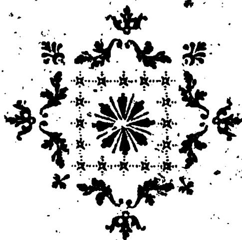
DE PHILOSOPHIE.

DE LITTÉRATURE

ET D'HISTOIRE.

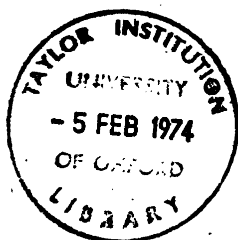
Floriferis ut apes in ſylvis omnia libant,
Omnia nos.

Lucret.



A LA HAYE.

M. DCC. LV.





L'ABEILLE,
OU
RECUEIL
DE PHILOSOPHIE,
DE LITTÉRATURE
ET D'HISTOIRE.

§ I.

ACcoutumé depuis long-temps à parcourir le domaine des Sciences & du Goût, & à choisir dans les fruits & les fleurs qui en font l'ornement quelques sucs singuliérement propres à mes vues ; j'ose me décorer d'un nom qui ne répond peut-être que trop parfaitement à l'idée de mon travail.

J'entre à cet instant dans la ruche pour y déposer mon butin, & faire part à mes concitoyens de ce que j'ai recueilli. Qu'ils en jouissent avec moi, qu'ils en fassent un usage convenable au bien de la société : & mes desirs seront remplis.

Les vues de l'agréable & d'un certain utile guident mes recherches : tout ce qui n'est point de ce genre ne m'arrête pas un instant. Laborieux par goût, & distinguant les objets par une espece de sentiment, je visite tout, & ne néglige rien de ce qui peut contribuer à m'enrichir.

Sans égard à la fatigue, qui souvent est peu utile, je ne me rebute point d'un travail qui me plait toujours ; & ne suis jamais plus gai & plus content que lorsque je trouve de quoi grossir considérablement ma charge. A peine l'ai-je déposée dans le lieu de sa destination, que le plaisir me donnant de nouvelles forces, je vole encore au butin, & n'interromps ma course que quand le sentiment m'avertit des approches de l'obscurité. Mais dès que la lumiere s'offre à mes yeux, c'est un signal pour moi : je pars à l'instant. Et ainsi se passe ma vie.

Au reste, ce que je prends de côté &

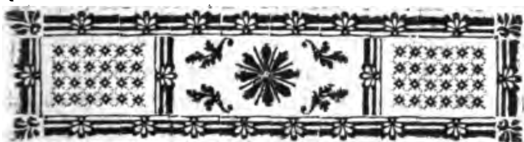
d'autre ne fait point de tort aux substances d'où je l'enleve; aucune n'en est déchirée, ni dégradée de sa valeur. Aimant la paix, je ne conteste ni avec mes semblables, ni avec d'autres. Les armes dont je suis pourvu ne doivent me servir que dans le cas d'une défense nécessaire. Soumis aux loix de l'Etat, fidele à mon Prince, je ne distingue pas mon intérêt propre de celui du Public: & trouvant mon plaisir dans une vie occupée, je suis heureux.

Tel est le caractere de l'ouvrage que j'entreprends de publier. Les sujets en seront variés: on y trouvera nombre d'anecdotes d'Histoire & de Littérature; & en général des choses intéressantes concernant le Commerce & quelques branches des Sciences & Arts. Je m'appliquerai aussi à insinuer de quelle maniere il convient à un galant homme de penser & d'agir, relativement à quantité de circonstances qui se rencontrent dans l'usage de la société. Et, dans le choix diversifié qui disposera des articles, je m'attacherai toujours à ce qui pourra intéresser ou amuser le plus grand nombre des personnes qui voudront bien en faire la lecture.

A titre d'*Abeille*, je puis convenir ſans honte que je ne ſuis riche que de dépouilles : &, comme cet inſecte, je ſerois ſouvent dans l'impoſſibilité de citer nommément les êtres que j'ai mis à contribution. J'eſpere que le Public aura aſſez d'indulgence pour conſentir à jouir de mon travail, ſans exiger de compte à cet égard : c'eſt un privilege accordé de temps immémorial à toute abeille. Je ne laiſſerai pas de nommer quelquefois mes garants, lorſque les circonſtances le demanderont : mais ce ſeroit fatiguer les Lecteurs, que de citer ſans une utilité apparente.







§ II.

Pourquoi les gens de Lettres sont communément dans l'indigence.

PLUSIEURS Ecrivains paroiſſent vouloir inſinuer qu'il y a une ſorte de fatalité annexée à l'état d'homme de Lettres : enſorte que la Littérature ſoit, pour ainſi dire, incompatible avec la fortune. Suppoſition dangereuſe, qui peut détourner d'excellents eſprits de ſuivre leur goût & leurs talents. Si l'exemption même de l'indigence eſt un phénomene rare dans quiconque n'a d'autre reſſource que ſa plume & ſon génie, il eſt naturel de pardonner à l'homme la crainte de la miſere : on doit s'attendre qu'eſclave né de la fortune, il redoutera le penchant qui l'attire vers les Sciences. Ainſi l'Etat ſera privé de pluſieurs grands hommes qui euſſent augmenté ſa gloire. C'eſt à ce

sujet qu'ont été faits les quatre vers suivants :

A-t-on vu que dans cet Empire,
(Le tout sans offenser les Mécenes françois)
L'art de versifier ait fait un Bourvalais ?
Qu'on me le montre ; & je promets d'écrire.

S'il faut en croire M. de Sénecé, auteur du poëme satyrique des *Travaux d'Apollon* :

Par un arrêt célebre & sur le bronze écrit,
Le sort à la misere unit le bel esprit.
L'histoire de nos jours, & les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.

Il est vrai qu'Homere, le grand Homere, étoit réduit à aller de ville en ville, récitant ses vers, pour subvenir à son indigence.

Ovide nous a lui-même conservé une anecdote concernant la modicité de sa fortune. Dans l'âge d'aimer, il donnoit des vers, ne pouvant pas faire des présents ; & étant sur le retour, il en composoit encore pour les amants qui se trouvoient dans la même détresse où il se souvenoit d'avoir été.

Pauperibus vates ego sum, quia pauper amavi.
Cùm dare non possem munera, verba dabam.

Le Poëte Guillaume Colletet avoit une femme & un fils qui se mêloient de

Poésie ; & il fallut quêter en 1659 pour faire enterrer le pauvre homme.

François Colletet son fils n'eut pas lieu d'être content de la fortune. Despreaux insulte à sa misere dans sa premiere satyre ; ce que fait aussi Richelet, dans son dictionnaire, article *Rat.*

Barbier Daucour perdit, à la mort du grand Colbert, un protecteur dont il ne pouvoit se passer ; aussi traîna-t-il depuis ce temps une vie misérable.

Jean Owen, anglois, célebre par le sel & le tour aisé de ses épigrammes latines, peut être mis au rang des Poëtes indigents. C'est ce que porte l'épitaphe qu'on lit sur son tombeau :

Parva tibi statua est ; quia parva statura, supellex
Parva : *volat parvus magna per ora liber.*

M. De la Monnoye avoit quitté Dijon sa patrie, vendu ses terres, & mis leur prix en rentes constituées, afin de venir demeurer à Paris, & y cultiver librement les Muses. En 1720 toutes ses rentes lui sont remboursées en billets de banque ; & il se voit réduit à l'extrémité de vendre les médailles, qui étoient les prix qu'il avoit remportés dans sa jeunesse : à propos de quoi il fit ce distique :

Laurum aurumque tuli, felicis præmia venæ.
Aurum Rex repetit : laurea sola manet.

Enfin, selon Scudery, (dans la préface de ses Œuvres imprimées en 1631) la condition de Poëte n'a jamais été soupçonnée de prêter de l'argent à usure : les Poëtes se trouvent même souvent dans une nudité approchante de celle qu'on voit dans la Vertu, l'Amour, & les Graces, dont ils sont les favoris. Ces pucelles, âgées de trois ou quatre mille ans, donnent, dit-il, à leurs plus fideles serviteurs, pour toute liqueur délicieuse, l'eau de la fontaine d'Hippocrene. Un autre Poëte indigent, entrant dans la même pensée, ajoute que les Muses ne procurent point d'autre récolte que celle des lauriers ; & que de tels bienfaits ne sont guere assortis avec une nombreuse famille ; dont les Poëtes les plus nécessiteux sont ordinairement pourvus.

Les Poëtes n'ont pas été seuls les tristes victimes de l'infortune dans la république des Lettres. Richelet fut long-temps à ne vivre que des pensionnaires qu'il tenoit chez lui pour leur enseigner le françois.

Patru fut toujours pauvre, quoiqu'Avocat célebre.

Xylandre & Durier écrivoient pour vivre ; vivement pressés par la faim, qui ne leur permettoit pas de jeter un regard vers la renommée.

L'illustre Bussy-Rabutin eut la douleur de se voir, pendant nombre d'années, le jouet de la fortune ; comme il avoit été, dans d'autres, la dupe de l'amour.

Bayle, ce beau génie, cet agréable Ecrivain, trésor de science, Auteur laborieux; oui, Bayle étoit aussi indigent, & toujours à la merci des Libraires.

Il falloit que M. des Vallées, si savant en hébreu, fût pauvre, & ordinairement très-mal vêtu ; puisqu'allant à l'hôtel de Guimené pour enseigner cette langue à la Princesse, il s'y présentoit avec un haut-de-chausse tout déchiré : ce qui donna lieu au Prince de dire plaisamment que bientôt ce Savant montreroit à Me. de Guimené autre chose que de l'hébreu.

Un Savant qui semble être né contre le gré de la fortune, laquelle épuisa sur lui ses rigueurs, étoit le Président Rançonnet. Non seulement il se vit obligé à servir presque de Correcteur dans l'Imprimerie des Estiennes, pour pouvoir vivre; mais sa vie entiere fut comme une chaîne de

malheurs continuels. Sa fille mourut de misere sur un fumier ; son fils périt par la main du Bourreau ; sa femme fut écrasée d'un coup de tonnerre : & lui même, mis en prison par ordre du Cardinal de Lorraine, termina une vie si affligeante, en se mettant une plaque de marbre sur le ventre après avoir mangé un pâté.

Ces faits réunis sous un même point de vue forment effectivement un spectacle peu propre à grossir le nombre des gens de Lettres. Que seroit-ce si on y ajoutoit que " plus on se livre avec " ardeur à la Littérature, plus on reçoit " de violents coups de la fortune " ainsi que Louis Leroi n'a pas craint de le dire d'un ton affirmatif, dans sa vie de Guillaume Budé ?

Mais jetons les yeux sur toutes les conditions, dont le cours des occupations humaines est composé. N'est-il pas vrai qu'il n'y en a aucune où l'on ne voie habituellement de siecle en siecle des marques sensibles de l'indigence & des revers de la fortune ?

D'ailleurs, puisqu'il est indispensable que les dons de cette Déesse soient inégalement partagés, pourquoi les Savants

voudroient - ils tout avoir ? Avantageusement favorisés du côté de l'esprit, ils doivent consentir à voir tranquillement les richesses entre les mains de gens moins spirituels. N'est-ce pas aussi une consolation, de savoir qu'il y a eu nombre de grands hommes, en d'autres genres que celui de la Littérature, qui sont morts aussi pauvres que des Auteurs ? Et s'il faut absolument que tout le tort soit du côté de la Déesse; disons aux Savants qu'elle refuse de favoriser : „ Je hais la „ fortune ; & me voilà bien persuadé „ qu'elle est aveugle, de vous traiter „ comme elle fait."

Mais après tout convenons, pour sa justification, qu'il y a souvent de la faute de Mrs. les beaux esprits, s'ils sont infortunés. Patru ne vouloit se charger que de causes rares ; & par conséquent il n'avoit que peu d'occasions propres à remédier à l'état de sa fortune.

D'autres, pratiquant à la rigueur le conseil de Rousseau, passent la moitié de leur vie à composer un ouvrage, & l'autre moitié à le corriger. En vain disent-ils, comme Zeuxis, qu'ils ne sont si long-temps à suer sur leurs écrits que parce qu'ils travaillent pour l'éternité.

Prétendent-ils que leurs contemporains les récompensent pour un travail réservé à des siecles postérieurs ? On paye volontiers un plaisir dont on a la jouissance ; mais nous n'aimons pas assez nos arriere-neveux, pour fêter un Auteur qui consacre son temps & ses veilles pour eux seuls.

J'apperçois près de moi un nuage aussi brillant que les plus beaux jours : il en sort une Ombre aimable...... C'est celle de Lafontaine, qui nous a tous charmés par son doux badinage : je lui trouve encore cet air tranquille, cette espece d'indolence qui s'étendoit sur la plupart des choses qui occupent le genre humain. O qu'il méritoit bien l'espece d'épitaphe qu'un badin lui fit !

„ Jean s'en alla comme il étoit venu ;
(C'est-à-dire qu'il mourut sans laisser un sou)
„ Mangea le fonds, comme le revenu ;
„ Jugea trésors chose peu nécessaire.
„ Mais pour son temps, bien sut le dispenser :
„ Deux parts en fit, dont il souloit passer
„ Une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

L'Ombre sourit de m'entendre raconter cette plaisanterie ; mais aussi exige-t-elle que, pour réparer ce que je viens

de dire à son désavantage, je publie que les lettres de MM. Despreaux & de Maucroix attestent que ce Conteur ingénieux n'eut jamais de systême contraire à la Religion, quoi qu'en aient dit certains Critiques. Lafontaine étoit seulement un esprit indéterminé, & indolent à cet égard, comme pour le reste : & sur la fin de ses jours, comme on l'exhortoit à avoir une grande confiance en Dieu, vu la sincérité de son repentir ; sa servante dit naïvement que „ *Dieu* „ *n'auroit pas le cœur de damner un si* „ *bon homme ;* & que *s'il avoit péché,* „ *c'étoit plutôt par simplicité que par* „ *malice.* " . . . .

Au reste cette grande simplicité de mœurs, cette candeur, cette probité, ce peu de goût pour thésauriser, caractérisent la plupart des hommes du premier mérite, Poëtes, & autres gens de Lettres. „ Nous sommes presque las de „ relever ces qualités dans ceux dont nous „ avons à parler, disoit M. de Fonte- „ nelle : c'est une louange qui appar- „ tient assez généralement à cette espece „ particuliere & peu nombreuse de gens „ que le commerce des Sciences éloigne „ de celui des hommes. . . . .

Où le studieux voit naître la journée,
Là satisfait, il en attend la fin;
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la Destinée
Paroît & lui ouvre un nouveau chemin.

Mais il faut convenir aussi que ceux qui se livrent uniquement à l'étude sont portés à négliger toute autre chose, par l'espece d'enchantement où ils vivent, & qui les amuse jusqu'à la fin.

D'ailleurs l'homme studieux veut être libre, & jouir d'une vie tranquille. (V. Ciceron, *Offic.* l. 2.) Pour faire des vers, dit Ovide, il faut être dégagé de tout soin, avoir l'esprit serein & tranquille; & être dans un lieu écarté. Horace nous dit la même chose en général de tous les Auteurs :

Scriptorum chorus omnis amat nemus & fugit urbes.

Avec ce goût décidé, la plupart se produisent peu dans le monde, & ne prennent aucun intérêt à ce qui s'y passe: aussi le monde ne leur convient-il ordinairement guere; & eux ne lui conviennent pas davantage. Bayle, faute d'avoir l'usage du monde, parloit Anatomie devant des personnes du sexe, comme s'il n'eût été qu'avec des Médecins; en sorte

ſorte que plus d'une fois les Dames craignirent de ſe trouver dans ſes converſations, qui les mettoient dans une contenance embarraſſante.

Voici en partie le portrait que la Bruyere fait du grand Co neille : „ Un „ homme ſimple , timide , d'une en„ nuyeuſe converſation : il prend un mot „ pour un autre : il ne juge de la bonté „ de ſa piece que par l'argent qui lui „ en revient ; & ne ſait pas la réciter , „ ni lire ſon écriture. Mais laiſſez-le „ s'élever par la compoſition : il n'eſt „ pas au deſſous d'Auguſte, de Pompée, „ de Nicomede, d'Héraclius : il eſt Roi, „ & un grand Roi : il eſt Politique : il „ eſt Philoſophe : il entreprend de faire „ parler des Héros, de les faire agir : „ il peint les Romains ; & ils ſont plus „ grands & plus *Romains* dans ſes vers, „ que dans leur hiſtoire."

Nombre d'hommes d'eſprit ſe renferment de même dans un Art ou une Science qu'ils élevent à une haute perfection ; & hors de là ne montrent ſouvent ni jugement, ni mén oire, ni vivacité. * Ils ne vous entendent point ;

* *Ce caractere, auſſi tiré de la Bruyere, eſt encore plus développé par Platon dans ſon Theetete.*

on diroit qu'ils ne penſent pas : ils s'énoncent mal. Ils reſſemblent à un Muſicien qui, après nous avoir enchanté par ſes accords, paroît être remis avec ſon inſtrument dans un même étui, ou n'être plus, ſans cet inſtrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque choſe, & dont il n'eſt plus permis de rien attendre.

Des gens de cette trempe ne ſont aſſurément guere propres à veiller à la conſervation de leur bien, & encore moins à l'augmenter.

Voilà une partie des cauſes auxquelles on peut attribuer l'indigence de quelques uns de ceux qui excellent dans la Littérature ou dans les Sciences : ce qui n'eſt point une fatalité, mais un défaut d'application, ou un goût ſingulier dans la conduite de ces grands hommes.

Mais je n'ai garde de les confondre avec ceux qui, ignorant le goût des belles choſes, & incapables de copier la Nature, veulent écrire en dépit de Minerve & des Muſes. Ces Auteurs déclament hardiment contre l'injuſtice du ſiecle ; ſe plaignent qu'il n'y a plus de Mécenes ; & rejettent ſur ces prétendus défauts la ſource de leur diſette. La di-

fférence est trop sensible pour m'y étendre davantage : leurs écrits méritent de mourir en naissant, loin de faire vivre les Auteurs.

Certain Poëte à la douzaine,
Qui, dans sa tête folle & vaine,
Se croyoit plus savant qu'aucun de l'univers,
Au Dictateur Sylla vint présenter des vers
Sans génie, sans sel, dignes fruits de sa veine :
Sylla lui-même étoit confus
De voir un si méchant ouvrage ;
Et lui donnant quelques écus ;
C'est pour vos vers, dit-il à ce sot personnage,
Mais à condition que vous n'en ferez plus.

---

§. III.

Beaucoup de gens de Lettres ont à se louer des faveurs de la fortune.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent.
L'un étoit pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant :
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que *tout homme sage*
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?

La raiſon m'en ſemble petite. *
„ Mon ami (diſoit-il ſouvent
Au ſavant)
„ Vous vous croyez conſidérable :
„ Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
„ Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?
„ Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre ;
„ Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre ;
„ Ayant pour tout laquais leur ombre ſeulement :
„ La République a bien affaire
„ De gens qui ne dépenſent rien !
„ Je ne ſais d'homme néceſſaire
„ Que celui dont le luxe annonce le grand bien :
„ Vivent Meſſieurs de la Finance !
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le ſort qu'ils méritoient :
L'homme lettré ſe tut ; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une ſatyre :
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient :
L'un & l'autre quitta la ville :
L'ignorant reſta ſans aſyle ;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle :
Cela décida leur querelle.
Laiſſons dire les ſots ; le ſavoir a ſon prix.

D'ailleurs l'indigence n'eſt pas auſſi uniforme que l'on le prétend, par rapport aux gens de Lettres. L'étude & la ſcience enrichiſſent pluſieurs de ceux qui s'y appliquent.

* *Toute cette fable eſt de Lafontaine.*

On voit dans l'Odiſſée l'Hilarode Démodocus, peut-être Homere lui-même, introduit dans le feſtin des Phéaciens, où Ulyſſe lui envoie par honneur un mets de ſa table, en diſant que les Poëtes méritent d'être univerſellement honorés. Si Homere ne trouva pas près de lui des gens de goût qui couronnerent ſes talents, il en rencontra ailleurs que dans ſa patrie qui, comme Ulyſſe, ſentirent ce qui eſt dû au mérite d'un excellent homme : & M. d'Artigny nous a conſervé le ſouvenir des diſtinctions magnifiques, reſpectueuſes même, dont les ſiecles ſuivants plus éclairés ont honoré la mémoire de ce grand Poëte. Voyez le 3e. tome de ſes *nouveaux Mémoires*, pages 8, 9 & 10.

Plutarque eſt attentif à montrer que les hommes illuſtres de la Grece & de Rome aimerent tous & protégerent les Sciences & les Savants.

La Littérature, déjà floriſſante à Rome du temps de Céſar, s'éleva au plus haut point de gloire & de ſplendeur ſous le regne d'Auguſte. Cet Empereur, ſavant & philoſophe, entretenoit une Cour polie, ſpirituelle, délicate; où tout ce qui avoit des talents & des connoiſſances étoit reçu avec des diſtinctions & des honneurs in-

finis. * Mécene, favori d'Auguste, usoit principalement de son autorité pour préserver les Muses de cette triste indigence qui jette dans le découragement. Comme il étoit ingénieux à découvrir le mérite le plus ignoré, les Savants n'avoient rien à craindre des injustices de la fortune. La seule qualité d'hommes de Lettres leur assuroit dans Mécene un protecteur & un ami. Mais si cet illustre Romain contribua au progrès des Sciences, il eut aussi l'avantage de trouver des sujets dignes de ses libéralités: un Tite-Live, qui réunit dans sa personne toutes les qualités d'un Historien accompli: Tibulle & Properce, les modeles de la Poésie élégiaque; le premier, gracieux, passionné, pur, élégant, parfait pour l'expression & l'harmonie; le second, nouveau dans son tour de phrase, qui étoit une imitation des beautés de la savante Grece; doué aussi de l'imagination lyrique, & également propre à traiter les grandes passions, qu'à peindre les dangereux attraits de la volupté: Ovide, le plus bel esprit de son siecle, & le plus

* *Je me fais un plaisir de copier ici un beau morceau dont M. d'Artigny est auteur. Tome 3. pag. 24 & suiv.*

galant ; presqu'inimitable dans sa facilité à exprimer tous les mouvements de l'ame, & qui seroit sans défaut s'il eût su maîtriser son imagination : Virgile, le Prince des Poëtes latins ; digne rival d'Homere dont il partagea la gloire, ne lui laissant que l'honneur de l'invention, & peut-être celui de la fécondité : Horace, dont le génie, pour ainsi dire, contenoit tous les autres génies, ceux même qu'il est rare de rencontrer quoique séparément ; admirable Ecrivain, en qui on retrouvoit la grandeur & la majesté de Pindare, la tendresse & le naturel de Sapho, les graces & l'enjouement d'Anacréon, le sel attique & les fines plaisanteries d'Aristophane & de Ménandre ; Philosophe d'une espece singuliere, qui, avec un grand fond (au moins en apparence) de libertinage & de dissolution, enseignoit la fuite du vice & la pratique de la vertu ; & donnoit à d'excellents préceptes de morale une forme si sensée & si riante, qu'il les faisoit entrer dans l'ame à l'aide du plaisir.

Il y a 400 ans que les Rois de Fez assembloient à certain jour de chaque année les plus savants Poëtes de la ville, & leur donnoient un splendide festin. Les

Poëtes récitoient ensuite des vers à l'honneur de Mahomet. Celui qui avoit le mieux réussi recevoit des mains du Roi une somme d'argent, un cheval, un esclave, & les habits mêmes dont le Roi étoit vêtu ce jour-là; & aucun des autres ne s'en retournoit sans récompense.

On a observé que, depuis le temps de Gower jusqu'à celui de Barclay, les Rois & les Princes d'Angleterre ont constamment favorisé les bons Poëtes. Dans la suite on a vu Dryden, Chaucer, Pope, Addison, & tant d'autres, parvenir à une fortune brillante par la voie de la Littérature.

Charlemagne ne se montra-t-il pas un Empereur magnifique à l'égard de tous les gens de Lettres? Il n'épargna rien pour les attirer dans ses Etats, & les attacher à sa Cour.

Depuis François I, qui mérita si bien le glorieux titre de pere des Lettres, les vrais Savants, d'autres même quoique d'un mérite inférieur, ont joui à la Cour & chez les grands des distinctions & des avantages les plus capables de remplir toute l'étendue de leurs desirs. Marot & Ronsard pouvoient-ils souhaiter quelque chose au delà de la gloire qui les a

constamment accompagnés jusqu'au tombeau? Amyot, du Perron, d'Ossat, les du Puy, les Bignon eurent la flatteuse satisfaction de voir les Rois même se charger du soin de leur fortune. Charles-Quint avoit aussi pris plaisir à porter Æneas Sylvius au plus haut point d'élévation où un Savant pût prétendre. Le siecle de Leon X fut proprement le regne des gens de Lettres, pour qui le nom des Medicis doit être de même à jamais respectable.

Dès les premieres années du regne de Louis XIII les Savants étoient couchés sur l'état, comme jouissants de pensions fixes, avec les courtisans & les autres personnes dignes de semblables distinctions. Une preuve de ce fait est qu'en 1624 on reprochoit au Marquis de la Viéville d'avoir supprimé toutes ces pensions, étant devenu Surintendant des Finances. (V. la satyre intitulée *Le mot à l'oreille de M. le Marquis de la Vieville*). Le Cardinal de Richelieu procura aux gens de Lettres de fréquentes gratifications. Boisrobert étoit de ce nombre, & avoit assez de crédit auprès du Ministre pour en obtenir souvent des faveurs pour ses confreres. Un jour qu'il

parloit pour lui-même, ſon illuſtre protecteur lui répondit auſſi en vers, &, dit-on, ſur le champ : l'on voit dans cette réponſe les heureuſes diſpoſitions que les Savants ont à ſouhaiter dans un Mécene. La voici :

Boisrobert, en vain tu t'amuſe
A chercher du ſecours chez moi;
Si tu veux enrichir ta Muſe,
Il te faut adreſſer au Roi :
Si pourtant ton eſprit s'étonne
Du grand éclat qui l'environne,
Je conſens à parler pour toi.

Honoré Laugier de Porcheres ſuivoit la Cour de Henri le grand : il fut auſſi attaché à celle de Turin, à la maiſon de Conti ; & continua à être connu & eſtimé de Marie de Medicis mere de Louis XIII. L'on le voit toujours bien venu des grands pendant le cours de plus de 30 années, ſelon la judicieuſe obſervation de M. d'Artigny, tome V. pag. 235, 237, 238.

Chapelain, connu à cauſe de ſon poëme de *la Pucelle*, & encore plus par l'affectation de Deſpreaux à le diffamer, Chapelain, dis-je, jouiſſoit de pluſieurs penſions conſidérables qui en faiſoient un homme fort riche : auſſi ceux de ſes

ennemis qui étoient amis de Patru disoient-ils malignement que l'un étoit un Auteur pauvre, & l'autre un pauvre Auteur.

Tant que dura le regne de Louis le grand, tous les Arts, & en particulier les Belles-Lettres, trouverent en ce Monarque un généreux bienfacteur.

En 1722, le Roi, par le conseil de Mr. le Régent, accorda au Président Bouhier une singuliere marque de distinction, en ordonnant que, de tous les livres qui s'imprimeroient au Louvre, il y en auroit un exemplaire destiné pour la bibliotheque de ce Savant: faveur précieuse qui n'a pas même été interrompue par sa mort arrivée en 1747.

M. de la Monnoye ayant représénté l'état où il étoit réduit, fut exempté de payer les impôts, ainsi qu'Athenes en usoit à l'égard des excellents Poëtes: & l'on nous a conservé des vers qu'il présentoit au Roi pour solliciter sa bonté, lesquels pourroient passer pour une imitation de l'élégant badinage de Marot, Voiture, & Benserade. Voici comme il s'exprime:

Je ſais comme il faut encenſer;
Mais s'il s'agit de financer,
Grand Roi, je n'en ſais pas l'uſage.
De grace, exemptes-moi de groſſir ton tréſor;
Et conſideres que le Mage
Qui préſenta l'encens, ne préſenta point l'or.

Une ſociété de Libraires, qui vouloit donner une édition des *Jugements des Savants* de M. Baillet, deſira d'obtenir les notes de M. de la Monnoye, & lui conſtitua une penſion de 600 livres, à peu près dans le temps qu'il en avoit le plus de beſoin; & peu de temps après, M. de S. Port Avocat général du grand Conſeil donna 10000 livres à ce Savant pour ſa bibliotheque, dont il lui laiſſa l'uſage durant ſa vie, comme Deſpreaux avoit fait autrefois pour Patru.

M. Gayot de Pitaval fut toujours ou exempté ou modéré, quand il s'agiſſoit de payer la capitation. Il préſentoit ordinairement pour cet effet des placets en vers, dans un deſquels on le voit demander que l'on changeât ſa taxe en certain nombre de ſtances: puis conſentant à payer en argent, il ſouhaitoit d'obtenir au moins un délai; & dit à M. l'Intendant:

Je pairai, j'y consens, intérêt, principal,
Lorsque votre vertu, qu'un heureux sort couronne,
Ne sera plus chérie & du peuple & du Roi:
Je vous le jure par ma foi.

Milord Southampton apprenant que Shakespear manquoit d'argent, ce Seigneur lui envoya un sac de mille guinées.

Que n'aurois-je pas à dire de ce qui se passe journellement sous nos yeux en France, & dans d'autres Etats, où les Souverains semblent se disputer la gloire de récompenser les grands talents? Mais j'ai rapporté des faits assez nombreux pour contrebalancer ceux qui ont été recueillis par divers Ecrivains, & entr'autres par l'auteur d'un ouvrage composé en latin au sujet de l'infortune des gens de Lettres. Les Savants ont tout lieu de se féliciter d'avoir reçu de la Nature des talents sublimes qui leur procurent les plus flatteuses distinctions, en assurant leur fortune, lorsqu'ils veulent y contribuer.

Mais il faut convenir que quelques uns d'eux manquent de prudence en certaines occasions, & que ce défaut répand souvent de l'amertume sur leur vie, au lieu des douceurs qu'ils avoient lieu d'espérer.

Si Owen eût voulu sacrifier à la Religion de son oncle une maligne épigramme, pour laquelle ses poésies furent mises à l'*Index*, il n'eût pas été privé d'une riche succession. Il s'agissoit dans cette épigramme de la question autrefois agitée entre les Savants : *si S. Pierre a jamais été à Rome*; & le Poëte anglois disoit :

An Petrus fuerit Romæ, sub Judice lis est :
Simonem Romæ nemo fuisse negat.

Il faut en vérité faire bien peu de cas de la fortune, pour aimer mieux consentir à s'en voir privé, que de ne pas céder au plaisir de dire un bon mot.

C'est aussi la faute de Chaucer, s'il se vit misérable sur la fin de ses jours. Cet illustre Anglois étoit bon Logicien, Orateur agréable, aimable Poëte, grand Philosophe, habile dans les Mathématiques & l'Astronomie, & même Théologien ; en un mot un Savant, mais l'un de ceux qui sont destinés à plaire. Il étoit bien fait, avoit les levres charnues & vermeilles, un air poli & gracieux qui relevoit avantageusement la médiocrité de sa taille. Il donna des preuves de son talent poétique dès l'âge de 18 ans, qu'il

fit sa *Cour d'Amour*. Un art particulier pour faire valoir le mérite de chacun de ceux qui composoient la Cour d'Angleterre, & sur-tout des Dames, contribua à son avancement pour le moins autant que ses vers. Ce Poëte eut successivement plusieurs charges qui le rendoient assidu près de la personne d'Edouard III : puis fut envoyé à Venise avec d'autres Commissaires, pour traiter d'affaires importantes qui concernoient l'Etat de Genes. A son retour, il devint Ecuyer du Roi, & ensuite Contrôleur des Douanes : mais oubliant la reconnoissance due à tant de bienfaits, il s'engagea imprudemment dans la faction du Maire de Londres contre le Roi ; & pour éviter le châtiment, il se condamna lui-même à mener une vie errante & misérable en Hainaut, puis en France, delà en Zélande ; & vint enfin s'exposer à tout événement à Londres, où les rebelles avoient fait leur paix sans l'y comprendre. On obtint sa grace au bout de quelque temps de prison ; mais devenu libre, il n'eut plus à espérer aucune bonté de la Cour, ni de ceux qui étoient attachés au Roi. Ceux qui l'avoient autrefois attiré dans leur parti le mépriserent : ses anciens

créanciers, dont la protection royale avoit arrêté les poursuites, refuserent de lui donner du secours : il ne trouva plus de nouveau crédit ; & vécut ainsi toujours misérable, jusqu'à sa mort arrivée en sa soixante & douzieme année.

Que cet illustre Poëte, digne des distinctions dont on se fit un plaisir d'honorer son mérite, ne se fût pas écarté des sentiments dont l'honneur & le devoir lui faisoient une inviolable loi ; il eût vraisemblablement continué à jouir des avantages attachés à une grande faveur. Estimé & chéri du Roi & de la Cour, il auroit dû être assez sage pour se maintenir dans une position si gracieuse.

Convenoit-il à Gilles Durant de la Bergerie d'écrire contre l'Etat, lui qui jouissoit habituellement d'une pension & d'autres bienfaits du Roi ? Ce Poëte pouvoit vivre heureux, à l'ombre de l'honneur & des agréments qu'il avoit mérités par la beauté de son esprit. Le desir d'un gain médiocre l'éloigna de son devoir ; & s'abaissant honteusement à servir la passion des ennemis de son Roi, il composa le libelle de la *Riparographie*, pour lequel il fut justement condamné à une mort ignominieuse.

Point

Point d'ambition, point d'intrigues; se trouver heureux lorsqu'on a sujet de l'être; c'est, je pense, le vrai moyen par où les gens de Lettres peuvent espérer de se voir aimés & protégés; & d'écarter puissamment cette prétendue fatalité que l'on dit avoir été cause de l'infortune de plusieurs.

Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau:
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.

Vers de M. Gresset.



§. IV.

On ne doit pas attendre qu'un homme de mérite devienne courtisan.

LA vertu & les talents ſont, ſans contredit, ce qui releve davantage la dignité de l'homme. Il en reçoit comme un nouvel être infiniment ſupérieur à celui que donne la nature : & quelqu'eſtimable que l'on ſoit par des talents diſtingués, la vertu ſeule, de l'aveu de tout le monde, met le comble au mérite & à la vraie grandeur. Auſſi voyons-nous que, malgré l'eſpece de manie d'eſprit à la mode qui de temps en temps reparoît comme un phénomene dans l'univers, un homme en qui l'on connoît les qualités du cœur jointes à celles de l'eſprit, eſt tout autrement conſidéré que celui dont on ne peut louer que les talents. La probité rougit preſque d'accorder quelques faveurs à celui-ci ; & elle ſe fait honneur d'être vue ſouvent en public avec l'autre.

Mais la vertu, toujours modeſte, ne cherche point à ſe produire. Si l'homme

le mérite paroît à la Cour, c'est dans les occasions où il y est appellé par un devoir auquel il est incapable de se soustraire. Les Maréchaux de Turenne & de Vauban, quoiqu'attachés au Roi autant que peut l'être le sujet le plus zélé & le plus fidele, ne pouvoient néanmoins être mis au nombre des courtisans. Occupés de réflexions qui les rendoient de plus en plus dignes de l'honorable confiance de leur Souverain, & du respect des peuples & de la Cour même, ces grands hommes passerent une partie de leur vie dans l'obscurité de la retraite, & n'approcherent ordinairement du Trône que pour en recevoir les ordres, ou pour solliciter ses bontés en faveur de ceux qu'ils en croyoient dignes.

L'on remarque entre les belles actions de Louis XIV, que ce Prince se fit honneur de dire en public, avec une satisfaction sensible, qu'il avoit nommé Evêques deux personnes qui ne s'étoient jamais présentées à sa Cour; MM. de Barillon Evêque de Luçon, & du Plessis Evêque de Xaintes. Leur mérite, connu du Roi, étoit digne d'être prévenu, & de recevoir de ses mains équitables l'offre des postes distingués qui appartiennent de droit à la vertu,

Ce grand Roi vit de même, avec une complaiſance mêlée d'admiration, la longue répugnance de M. de Vauban pour accepter le bâton de Maréchal. Après avoir fait travailler à plus de 300 places anciennes, en avoir formé 33 neuves, avoir conduit 53 ſieges, & s'être trouvé à 140 actions de vigueur; un homme ſi cher à la France repréſentoit au Roi que la dignité de Maréchal l'excluoit d'être déſormais employé avec des Généraux d'un rang égal au ſien: il ſe regardoit dans cette élévation preſque comme un ſujet inutile. Si ſon goût eût été l'arbitre de ſa fortune, ſes premiers travaux n'auroient eu pour récompenſe que l'occaſion de ſe livrer encore à de plus grands. Eſſentiellement philoſophe, il préféra conſtamment la vie ſimple à l'éclat des premieres places. Le ſeul deſir d'être utile produiſoit ſur le théatre du monde ce grand homme, qui, dans les occaſions où il ne ſervoit point, ſe renfermoit dans le particulier avec la ſimplicité modeſte qui décore ſi noblement un mérite ſublime. Son génie vaſte ne bornoit pas ſes vues à l'art des fortifications, ou à la Tactique: il regardoit auſſi la Marine, les Finances, le Commerce, & en général

ce qui pouvoit augmenter la gloire du Roi & la prospérité de l'Etat, comme des objets auxquels une aussi grande passion que celle qu'il avoit pour être utile ne pouvoit se refuser.

Tel est constamment l'homme de mérite. Des occupations dignes de lui remplissent son loisir : son esprit & son cœur également satisfaits ne quittent qu'avec peine son agréable retraite ; & les douceurs qu'il goûte dans ce genre de vie le fixent pour ainsi dire à ce point. Effectivement quand on est heureux, un desir naturel porte sans cesse vers l'objet de qui dépend le sentiment de la félicité.

Ce n'est donc point un coupable orgueil qui éloigne de la Cour l'homme de mérite. Plus il a de vertu, plus il est fidelement dévoué à rendre au Souverain & aux divers ordres de l'Etat ce que le devoir & la bienséance exigent : mais les qualités supérieures qui en font un grand homme sollicitent l'indulgence en faveur de ce qui lui manque de mérite accidentel. Si l'on ne le trouve pas toujours aussi agréable que les autres courtisans occupés de l'art de plaire, sa vertu uniforme & sans faste, la bonté, la can-

deur, l'honnêteté dont il ne s'écarte point, répandent sur la société une sorte d'agrément qui devient très-sensible dans les occasions où des pensées sérieuses nous rapprochent du vrai, & dans celles où le Philosophe devient plus utile que l'homme simplement agréable. Cette disposition, qui caractérise l'homme de mérite, seroit souvent mal assortie avec l'enjouement & une gaieté vive ; mais elle nous dédommage par une douceur égale, qui néanmoins peut être susceptible de la gaieté pour quelques instants, & comme par surprise : & de cet ensemble naît un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que la naissance, les premieres charges de l'Etat, & l'esprit brillant, sont incapables de donner.

D'ailleurs heureusement insensible à l'ambition & à l'intérêt, il trouve dans son indifférence un surcroît de motifs pour s'attacher à la retraite. Le sage se contente de peu : ses plaisirs, amis de la simple nature, peuvent se passer de secours étrangers ; qui ne sont nécessaires que dans les cas où l'art veut l'emporter sur la nature, dont il efface souvent les traits : aussi voit-on fréquemment que l'homme de mérite ne pense pas même

à prévoir le besoin où il peut se trouver d'avoir de l'argent en réserve.

Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, vivant sans art;
Et vivant dans un calme extrême,
Au gré du temps & du hazard.

M. Carré, avant d'être reçu à l'Académie des Sciences de Paris, enseignoit la Philosophie & les Mathématiques; & ne demandoit jamais ce qui lui étoit dû pour les peines qu'il avoit prises: en sorte que l'on étoit libre d'en user mal avec lui; & par dessus cela, on étoit encore sûr du secret.

On voit dans l'histoire du Chevalier Bayard, qu'ayant demandé en plaisantant à un fameux Astrologue s'il pouvoit espérer de devenir riche; l'Astrologue lui dit qu'il seroit aussi riche d'honneur & de vertu qu'un Général françois pouvoit le souhaiter, mais qu'il n'auroit que peu de richesses du côté de la fortune: " aussi-bien, ajouta-t-il, ne vous en „ souciez-vous pas. „

C'est ainsi que Platon renonça à toutes les dignités auxquelles la naissance & la supériorité de son mérite lui donnoient droit de prétendre. Possesseur d'un

patrimoine considérable, il le remit entre les mains de ses freres, ne réservant qu'un médiocre domaine à quelque distance de la capitale. Dans la suite, les Princes s'étant fait honneur de devenir ses disciples, & même ses amis, la vertu de ce grand homme ne se laissa point éblouir; & fidele partisan de la simplicité, il se défendit constamment de rien recevoir qui pût altérer sa vertu.

L'on voit combien de si nobles sentimens étoient chers à ce Philosophe, par le soin qu'il prend, dans son *Hippias major*, de nous faire voir de pareils exemples d'un esprit éclairé par la sagesse, & d'un cœur pleinement désintéressé, dans Pittacus, Bias, & un grand nombre d'autres anciens. Anaxagoras négligea de même de conserver son bien; regardant ce soin comme une servitude, & comme un obstacle à l'application, qui demande un esprit absolument libre. Démocrite abandonna aussi à ses proches ce qu'il possédoit; & ne retint qu'autant d'argent qu'il lui en falloit pour aller dans les Indes s'instruire auprès des Brachmanes.

Il n'est pas étonnant que des esprits déjà supérieurs par eux-mêmes, dégagés

ensuite de quantité de soins superflus, réussissent à nous représenter admirablement les traits de la nature même exempts de mêlange étranger. L'habitude de penser, & de se proposer ce qu'il y a de plus simple & de plus conforme à la vérité, ajoute souvent aux vastes lumieres de ces grands hommes l'inestimable don de s'attacher au vrai par une espece de sympathie, & de sentir le faux sans avoir besoin de le discuter comme nous. D'ailleurs la vertu, qu'ils ont pratiquée assidument, devient pour eux en quelque sorte un heureux instinct qui les décide promptement pour le bien, sans attendre même la raison.

De tels hommes sont donc infiniment respectables : & si la vertu les éloigne du tumulte des villes, & des inconvénients de la Cour, cette même vertu les tient toujours sincerement disposés à servir le Souverain & la patrie dans les occasions où le devoir les appellera. Cincinnatus, actuellement occupé à labourer son champ lorsqu'il reçoit la députation du Sénat romain, consent à laisser sa terre inculte, & à abandonner la vie simple qui lui plaît, pour un an que doit durer son consulat ; & part sans différer. Il exerce

la Magiſtrature avec une intégrité & une ſuffiſance que Rome admire, & dont elle ſouhaite de ſe continuer l'avantage, en offrant de l'élire pour un ſecond conſulat. Preſſé par le deſir de la retraite, Cincinnatus repréſente qu'il a fait le devoir d'un bon citoyen, en ne refuſant point de ſupporter une charge publique; & ſollicite inſtamment pour obtenir ſa liberté. Deux ans après il quitte encore ſa ſolitude pour ſe rendre aux ordres de la République, qui l'a nommé Dictateur: il ſe met à la tête des troupes, défait les ennemis, entre dans Rome au bout de ſeize jours en triomphe; & dépoſe auſſi-tôt la ſouveraine puiſſance, qui lui avoit été déférée pour ſix mois.

Il n'y a qu'une vertu ſublime de qui on puiſſe attendre de tels ſacrifices. L'amour pour la retraite, & les devoirs de la ſociété ont un droit égal ſur ſon cœur; avec cette différence ſeulement, qu'il ſe décide toujours pour la vie privée, quand il s'eſt acquitté de ce qu'il devoit au public.



§ V.

Idée de la maniere dont un homme de mérite se comporte avec les savants & avec les ignorants.

LES gens de Lettres que l'on recherche le plus, & qui reçoivent plus d'accueil, sont ceux que nous appellons communément beaux esprits : encore préfere-t-on dans la société ceux dont l'esprit est d'un usage plus varié, & d'une application moins décidée & plus étendue.

Le Savant qui n'est que savant méprise l'homme d'esprit qui n'est précisément que cela. L'homme d'esprit regarde presque comme un automate le Savant qui n'a que ce mérite ; il le considere comme ces riches qui ne savent pas faire usage de leurs richesses : pour lui, il présume qu'avec de l'esprit on fait tout, & qu'on peut parler de tout. Delà il arrive très-souvent que l'homme d'esprit, qui s'en est tenu à son esprit, dit de grandes absurdités ; & que l'homme borné à savoir beaucoup commet des fautes qui déshonorent ses talents. Il manque donc bien

des chofes à l'un & à l'autre pour être dignes du nom d'*homme de mérite*.

La fcience commence cet homme rare ; & c'eft aux réflexions fur le commerce du monde qu'il appartient de l'achever : il doit s'inftruire par l'étude des vertus fociales, dont la politeffe eft l'expreffion. Le génie le plus élevé, ou celui qui eft le plus brillant, font des talents onéreux, nuifibles même, lorfqu'ils ne fe rencontrent pas avec un cœur affez généreux, affez difpofé à être équitable pour fe foumettre à l'obfervation des égards réciproques qui forment le lien de la fociété : & comme la vertu eft la *vérité* réduite en pratique, & prife pour regle des mœurs ; les vertus fociales qui *font* la fûreté & la douceur de la vie civile naiffent du fentiment que chacun conçoit de fes propres imperfections, & du befoin qu'il a d'indulgence pour lui-même.

Un homme d'efprit qui a fu fe remplir des fentiments convenables à l'humanité voit donc les défauts des autres fans humeur, & leurs talents fans envie. Toujours modefte, & prévenu que l'imperfection eft inféparablement attachée à l'efprit humain, il s'occupe à éviter ce qu'il apperçoit de repréhenfible, & à s'ap-

proprier les qualités qui completent le mérite.

En effet celui qui possede des talents supérieurs est comptable à la société de plus d'égards que l'on n'en exige de ceux qui ont des qualités médiocres. Doué d'un esprit orné de connoissances vastes & sublimes, l'on s'attend à trouver en lui des sentiments pleins d'élévation & de délicatesse. Sans avoir l'ambition de briller, il doit savoir faire à propos usage de son esprit pour l'utilité & la satisfaction de ses concitoyens : & la noblesse qui est essentielle au caractere de l'homme de mérite l'éleve fortement au dessus de cette bassesse qui craint de voir paroître au grand jour le mérite des autres : au contraire, intimément persuadé que l'homme est toujours dans le cas de l'imperfection, & que l'éloge est une récompense justement due à tout ce qui approche de l'excellence, il s'instruit volontiers par le commerce de ses semblables, & applaudit avec plaisir à leur mérite.

M. de Fontenelle nous a conservé un bel exemple de cette noble délicatesse, dans M. du Quêne, Savant illustre par ses travaux pour la perfection de la Ma-

rine. Ce grand homme trouva dans le jeune M. Renau un concurrent digne d'être son égal; & dans la discussion de deux projets qu'ils proposerent selon des vues différentes, M. du Quêne eut la générosité de dire lui-même au Roi que la méthode de M. Renau devoit avoir la préférence. Il est bien plus honorable de se juger ainsi, & de convenir de sa foiblesse, que d'y être forcé par le jugement des autres. Souvenons-nous de cette maxime si connue: *Après la bravoure, il n'y a rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie.* Un grand Prince, qui rendoit succintement compte de ses glorieux exploits, dit sans détour que les troupes à la tête desquelles il étoit furent dans la nécessité de prendre la fuite. Un aveu humiliant fait toujours honneur, parce qu'il n'y a qu'une grande ame capable de s'en acquitter.

Pourquoi, après tout, cette franchise, que l'on met au rang des vertus, a-t-elle si souvent quelque chose de contraint? Ne voyons-nous pas à chaque instant, pour ainsi dire, combien nos connoissances sont bornées à tous égards; & que la seule maniere dont l'homme puisse être parfait, est de laisser en soi très-peu de

défauts, & d'y réunir le plus de grandes qualités qu'il est possible?

Aussi n'éprouve-t-on point dans la conversation de l'homme de mérite les désagréments de ce ton impérieux, de ce faste insultant dont l'ignorance seule se pare : mais prévenu qu'il doit se proportionner à tous les esprits, il s'applique à donner à ses pensées un air simple & facile; & il est d'autant moins dédaigneux pour les ignorants même, qu'il sait pleinement que, malgré l'étendue & la supériorité de ses connoissances, il leur ressemble encore à bien des égards. C'est ce qu'exprimoit énergiquement la devise adoptée par le savant Daniel Heinsius : *Quantum est quod nescimus!*

Ne craignez point d'irriter un habile homme en lui indiquant ses défauts, dit le célebre Pope. Ceux qui méritent nos éloges souffrent plus volontiers que les autres qu'on leur fasse appercevoir qu'ils se méprennent. Ils demandent conseil, & sont prêts à suivre toute lumiere étrangere qui sera assez pure & assez solide pour les conduire sûrement au vrai & au bien, où ils ne dirigent leurs pas qu'avec quelque défiance de leurs propres lumieres.

Quelle grandeur, quelle noble vertu dans Henri IV, lorſqu'après avoir pacifié les troubles de ſon royaume, il convoque une aſſemblée de perſonnes choiſies dans les trois ordres de l'Etat, afin d'examiner les moyens les plus propres à travailler efficacement au bonheur du peuple! „ Sauvons la France, " leur dit ce Prince dont la valeur & les témoignages réitérés d'une bonté paternelle avoient affermi la couronne. „ Participez à cette ſe„ conde gloire avec moi, comme vous „ avez fait à la premiere." Il avoit dit auparavant que les peines qu'il avoit priſes pour arracher la France à ſa perte avoient été puiſſamment aidées des prieres & des conſeils de ceux qui ne font point profeſſion des armes, & par la bravoure & la générosité de la Nobleſſe. * „ Je „ ne vous ai point appellés, continue-t-il, „ comme faiſoient mes prédéceſſeurs, „ pour vous faire approuver mes volon„ tés; je vous ai fait aſſembler pour rece„ voir vos conſeils, pour les croire, pour „ les ſuivre, bref pour me mettre en tu„ telle entre vos mains: envie qui ne

* *Ce diſcours du Roi eſt copié de la* Chronologie novénaire, *t.* 3. *page* 629. *rapporté dans le* 5*me. volume de M. d'Artigny.*

„ prend

„ prend guere aux Rois, aux barbes „ grises, aux victorieux; mais la violente „ amour que je porte à mes sujets, l'ex- „ trême desir que j'ai d'ajouter au titre „ de Roi deux autres beaux titres, de „ libérateur, & de restaurateur de cet „ Etat, me font trouver tout aisé & rai- „ sonnable."

Procédé sublime, qui ne peut jamais être que l'effet d'une rare vigueur de l'ame, & de certain calme respectable qui y regne. Ce héros sentoit la difficulté des conjonctures, & l'importance de choisir un parti qui prévînt les dangereuses suites d'une fermentation, qu'on ne peut pas toujours se flatter de supprimer par les premiers efforts. Et comme la vertu lui dictoit qu'un grand Roi n'a point à rougir de convenir qu'il n'est pas infaillible, & qu'il peut être abusé par de plausibles conjectures; cette même vertu lui donnoit l'assurance de partager, pour ainsi dire, en cette occasion, avec d'illustres sujets ce qu'il y a de plus réel dans l'autorité royale, persuadé qu'il sauroit certainement faire descendre de ce rang sublime quiconque oseroit s'en prévaloir. Un excellent homme a assez de lumieres pour connoître jusqu'où vont

ses forces; & il est assez sage pour ne rien entreprendre au delà.

En demandant conseil, il profite des lumieres des autres, & leur communique les siennes : & si le commun des Savants n'aime pas tant en ce genre à recevoir qu'à donner, il est réservé à l'homme de mérite de sentir qu'il est plus difficile de donner comme il faut, que de recevoir. Il est vrai que se soumettre à un avis étranger, c'est faire le personnage d'inférieur : mais l'homme qui réunit les nobles sentiments avec le bon esprit, a l'attention de ne point faire sentir sa supériorité; il propose ses vues avec une modestie qui donne à l'auditeur comme l'avantage de discuter & de juger, & qui produit presque en leur faveur l'effet d'une nouvelle preuve.

M. de Fontenelle, dont j'emprunte souvent les pensées, même les expressions, fait observer que M. Cassini étoit plein de cette candeur aimable, & de cette noble simplicité „que l'on aime tant dans „les grands hommes, & qui cependant, „dit-il, y sont plus communes que chez „les autres." Puis exposant la sage conduite de ce Savant à l'égard des Académiciens ses confreres, l'auteur de son

éloge nous retrace l'idée d'un homme qui est assez riche de son propre fonds pour hazarder généreusement quelques succès, & capable de sacrifier son intérêt particulier à l'avantage de ses amis. „ M. „ Cassini communiquoit sans peine ses dé„ couvertes & ses vues, au hazard de se „ les voir enlever ; & desiroit plus qu'elles „ servissent au progrès de la Science qu'à „ sa propre gloire : il faisoit part de ses „ connoissances, non pour les étaler en „ homme vain, mais pour les communi„ quer en bon citoyen qui desire d'être „ utile.

C'est pourquoi l'homme de mérite ne s'offense pas quand d'autres avis l'emportent sur le sien. Lorsque Gassendi, sollicité par le P. Mersenne, publia ses *doutes* sur les méditations de Descartes, il finit en disant à son illustre adversaire : „ Vous „ ne devez pas être surpris que quelqu'un „ pense autrement que vous ; je vous con„ seille même de ne point vous en em„ barrasser. Quand je trouve un mets à „ mon goût, & qu'il ne plait pas aux „ autres, je n'ai garde d'exiger qu'il leur „ plaise comme à moi : ainsi lorsqu'une „ opinion qui flatte mon esprit est désap„ prouvée par les autres, je suis bien

„ éloigné de la défendre comme la plus
„ vraie. Je suis persuadé que nous vou-
„ lons tous abonder en notre sens, &
„ qu'il ne seroit pas moins injuste de
„ vouloir obliger chacun à suivre mon
„ avis, que d'exiger que le goût de tout
„ l'univers se conforme au mien."

Dans tout ce que ce Savant poli écrivit contre Descartes, il soutint toujours ce caractere de modération, & d'homme de mérite, qui fait que notre condition ne nous permet d'arriver à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit, qu'après nous être long-temps égarés, & avoir passé par divers degrés qui tiennent beaucoup plus de la foiblesse & de l'erreur, que de la vérité.

Aussi les vrais Savants sont-ils disposés à l'indulgence. Nous en avons un exemple illustre dans la personne du digne Pape qui est aujourd'hui le chef de l'Eglise romaine. Le fameux M. Muratori, allarmé de quelques observations qui tendoient à rendre suspectes ses lumieres, écrivit au Pape; qui, pour le tranquilliser, lui répondit „ qu'il avoit pour maxime, que
„ l'on doit être fort réservé lorsqu'il s'agit
„ de condamner les ouvrages des grands
„ hommes, quand même on y trouveroit

„ certaines choses qui mériteroient la cen-
„ sure si elles étoient avancées par des
„ Auteurs moins distingués ; & que, joint
„ à son estime particuliere pour M. Mu-
„ ratori, il étoit persuadé que l'on doit
„ éviter de chagriner un homme qui mé-
„ rite de la considération, quand on n'a
„ point d'autre prétexte que de penser
„ autrement que lui sur des objets qui ne
„ sont ni de dogme ni de discipline."
C'est ce que rapporte M. d'Artigny, tome 6, pages 7 & 8.

Je termine ce caractere de l'homme de mérite par les traits dont M. de Fontenelle dépeint le célebre M. Tschirnaus.
„ Eloigné de toute ostentation, il faisoit
„ du bien à ses ennemis avec chaleur, &
„ sans qu'ils le sussent ; ce qu'à peine le
„ Christianisme ose exiger. Il n'étoit point
„ Philosophe par des connoissances rares,
„ & homme vulgaire par ses passions &
„ par ses foiblesses ; la vraie Philosophie
„ avoit pénétré jusqu'à son cœur, & y
„ avoit établi cette délicieuse tranquillité,
„ qui est le plus grand bien, & le moins
„ recherché de tous les biens.

§ VI.

Les Princes & grands Seigneurs hâtent les progrès des Sciences en les cultivant eux-mêmes.

CE qui contribue beaucoup à occasionner de rapides progrès dans les Sciences, est de les voir cultivées par les personnes d'un rang sublime. On se flatte de s'élever, pour ainsi dire, jusqu'aux grands, en excellant dans les mêmes choses qu'ils estiment assez pour s'y livrer avec goût ; & l'expérience démontre que cette présomption n'est pas toujours sans fondement.

En effet la ressemblance de goût & de talents décide pour former des liaisons qui n'ont point d'autre nœud ; & auxquelles on n'auroit vraisemblablement pas dû s'attendre sans le rapport de ces circonstances. L'habitude de se voir fréquemment avec quelque satisfaction fait naître l'intimité, l'amitié même quelquefois entre des personnes de conditions très-disproportionnées. Un Seigneur ne croit pas qu'il soit moins digne de lui de rendre

une sorte d'hommage à l'esprit, qu'à la beauté : & si la qualité d'homme de Lettres ne donne pas précisément un état, elle en tient souvent lieu à ceux qui n'en ont point d'autre. Le rang que ce titre leur accorde les fait jouir de bien des distinctions que n'obtiendroient pas toujours des personnes d'un état plus relevé que n'est celui que ces Savants ont reçu de la naissance.

L'espece de familiarité qui accompagne l'accueil dont un Prince veut bien favoriser les gens de Lettres, inspire à tous le desir d'y parvenir : chacun s'efforce de mériter ces distinctions. Les bons esprits, qui ont besoin d'être excités comme les autres, percent seuls la foule, &, comme des aigles, s'envolent vers le trône, où le sentiment de leur supériorité les porte avec force, & où leurs talents reçoivent le prix dont ils sont dignes.

Charles-magne, cultivant les Sciences par lui-même, & attirant les Savants à sa Cour, rendit son regne florissant ; & mit les études à un point d'émulation dont l'idée s'étoit entierement perdue pendant les derniers siecles qui précéderent son regne. Après la mort de ce Prince, les Lettres retomberent par de

grés dans leur ancienne langueur ; quoique le Roi Jean, qui avoit du goût pour les livres & pour l'étude, eût fait quelques efforts pour les ranimer. Charles V, qui étoit ſavant par rapport à ſon ſiecle, commença plus heureuſement l'entrepriſe de reſſuſciter les Sciences. Louis XI, Charles VIII, & Louis XII, lui ſuccéderent à cet égard.

François I ſe chargea enfin du glorieux travail de vaincre ce qui reſtoit de difficultés, & de rétablir les Sciences dans la ſplendeur qui leur convient. Le titre d'homme de Lettres ſuffiſoit pour devenir favori de ce Prince, & avoir part à ſes bienfaits. Les perſonnes de la Cour ſuivirent ſon exemple ; les Dames comme les plus grands Seigneurs : tous regarderent comme une diſtinction honorable l'ardeur à protéger les Savants, ſe les attacher, & prendre leurs leçons. La capitale, la France entiere, changerent de face ; & les Belles-Lettres ayant ainſi reçu une exiſtence aſſez étendue pour pouvoir ſe ſoutenir, ont toujours fait de nouveaux progrès ſous les regnes ſuivants. Au milieu même des éclipſes que les troubles intérieurs du royaume leur firent ſubir de temps en temps, elles laiſſe-

rent constamment appercevoir une lueur qui annonçoit que le feu qui les avoit ranimées n'étoit pas éteint. Henri le grand, qui appaisa enfin le tumulte, donna aussi des marques d'une attention particuliere pour faire refleurir les Sciences. M. de Thou, Jean Gosselin, Isaac Casaubon, ce qu'il y eut de plus savants Jésuites, & d'autres, furent appellés à la Cour, & jugés dignes de la confiance de ce Prince.

Le Cardinal de Richelieu, génie sublime, rempli de vastes desseins, & de grandes vues pour la gloire de la France, avoit donné des preuves d'un savoir distingué avant d'arriver au poste éminent qu'il fit servir à illustrer le regne de Louis XIII. Occupé des moyens d'affoiblir la maison d'Autriche, & d'augmenter la puissance de la maison de Bourbon; ayant à rétablir les Finances, former des corps de troupes aguerries & disciplinées, mettre la Marine en état, faire rendre à l'autorité royale plus de respect qu'on n'en témoignoit alors, abattre les forces de divers ennemis redoutables qui subsistoient au milieu de la France; ce grand homme ne perdit point de vue les Sciences & les Belles-Lettres. Ses attentions pour les Sa-

vants, les récompenses qu'il distribua, la distinction dont il honora les personnes studieuses, les moments de loisir qu'il savoit prendre pour s'associer quelquefois lui-même à leurs occupations, furent autant de degrés d'une chaleur vivifiante qui accéléra les progrès. L'éloquence, la critique, la poésie, l'étude de notre langue, le bon goût, la musique, prirent une nouvelle forme sous les auspices de l'illustre Cardinal; & pour en prévenir l'affoiblissement, il forma l'Académie françoise, dont il se déclara protecteur. Les Savants y occupoient un rang absolument égal: les charges honorables, la haute naissance, n'y étoient point préférées au mérite personnel, qui devoit faire la distinction unique de ce respectable corps.

Sous le regne de Louis XIV l'Académie devint de plus en plus florissante, & eut l'avantage de voir ses assemblées honorées assidument par des Seigneurs, qui entretenant le commerce des Sciences avec la Cour, contribuerent à perfectionner le goût & les études des Académiciens, leur inspirer une délicatesse dont l'usage des livres sérieux n'éloigne toujours que trop, faire connoître les Savants qui mé-

ritoient la protection & la faveur ; enfin à mettre le sceau à la gloire de l'Académie, & à la perpétuité de son existence. Le Duc de St. Aignan, l'un de ses illustres membres, connoissoit parfaitement les regles de la poésie ; il les mettoit en pratique avec un talent supérieur : & tous les Poëtes de son temps éprouverent sa générosité.

Ce fut ainsi que les Lords Roscommond, Dorset, & autres, en se rendant égaux aux meilleurs Poëtes anciens, communiquerent à leurs contemporains le zele d'en devenir les imitateurs ; & qu'ils occasionerent les progrès rapides & toujours soutenus que nous admirons dans la poésie angloise. Jacques I Roi d'Angleterre, Théologien, Controversiste, Jurisconsulte ; & Henri VIII, qui voulut avoir la gloire d'écrire contre Luther, animerent les esprits : & leurs regnes firent paroître nombre de génies capables de s'appliquer aux Sciences dont ces Princes avoient fait une étude assidue.

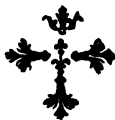
La science du manege, & les exercices de cavalerie, de même que l'art de former le cheval, & de le conserver, ont été principalement cultivés par les Anglois, depuis que le Duc de Newcastle

eut composé sur cette matiere un ouvrage célebre, qui servira toujours à faire distinguer l'illustre Auteur d'avec les autres Seigneurs du même nom.

Enfin les deux nations, devenues émules pour les Sciences, tâcherent de se surpasser mutuellement. Les Princes seconderent de si heureuses dispositions : l'on vit les Savants honorés, distingués par des bienfaits, reçus avec plaisir à la Cour, accueillis des grands, & respectés du peuple. La pompe funebre du Chevalier Newton, & celle de la Demoiselle Oldfields celebre Actrice, furent conduites au lieu destiné à la sépulture des Rois & des plus grands personnages d'Angleterre par une nombreuse assemblée de courtisans, & du Parlement, qui représente le corps de la nation : de même qu'en 1586, lorsqu'on célébra à Paris le service pour le Poëte Ronsard, le Roi Henri III y avoit envoyé ses Musiciens ; & que la mémoire de cet homme célebre fut honorée par le concours des Princes, des Cardinaux, des Evêques, & des principaux membres du Parlement, qui assisterent à cette cérémonie.

M. l'Abbé Bignon, feu M. le Chan-

telier, M. le Duc de Chaulnes, MM. les Comtes de Maurepas & d'Argenſon, & nombre d'autres Seigneurs, perſuadés qu'ils ajoutoient quelque choſe à leur propre gloire en prenant part aux études des plus illuſtres Académies du royaume, ont ſoutenu juſqu'à ce jour & augmenté le progrès des Sciences, & les ont enrichies du fond de lumieres dont ils étoient abondamment pourvus. Leur exemple a auſſi appris au public que l'étude, dirigée par le bon goût & par l'eſprit de la politeſſe, éclairée par le flambeau des connoiſſances utiles, & dégagée d'une foule d'obſervations frivoles & minutieuſes, ne tient en rien au mépriſable pédantiſme; & que tout vrai Savant qui réunit en ſa perſonne les talents de l'eſprit, & les qualités du cœur, eſt digne d'être généralement eſtimé & conſidéré.





§ VII.

BEL EMPLOI DES RICHESSES.

LORSQUE Tacite témoignoit douter si l'or & l'argent étoient une faveur des Dieux, ou un effet de leur colère, il avoit sans doute en vue l'abus qu'en font les avares, plutôt que la générosité avec laquelle les riches dépensent ces précieux métaux.

Quel bonheur pour les Lettres & pour les Savants, que Sheldon, Archevêque de Cantorbery sous Charles II, ait eu plus de 60000 livres sterling à dépenser en leur faveur! (On en compte 66 : cette somme totale revient à environ 1320000 livres tournois.)

Une femme devoit 15 écus à un Bourgeois de Rome, qui la pressoit vivement de les lui rendre; & la voyant dans l'impossibilité de le satisfaire, il lui dit qu'elle devoit se résoudre à aller en prison, ou

à lui remettre sa fille entre les mains pour le prix de la dette ; & qu'il lui accordoit huit jours pour tout délai. La fille étoit jeune & belle ; & en habile usurier, il profitoit de la circonstance pour l'avoir à vil prix. La huitaine près d'expirer, la mere, toujours indigente, va chez un Cardinal allemand connu pour être le pere des pauvres, & qui n'est mort que depuis peu d'années : elle lui expose sa situation, & la scélérate loi qu'on lui avoit signifiée. Le Cardinal lui donne à l'instant un billet pour toucher 60 écus sur son Trésorier. Elle, qui ne savoit point lire, refusa de les recevoir, soutenant qu'il y avoit de l'erreur de la part du Prélat, & qu'il ne lui en falloit que 15. Revenant donc le trouver à ce sujet, le Cardinal admira sa probité, & lui dit : „ Vous avez „ raison ; je me suis mépris : au lieu de „ 60 écus, je devois en mettre 500. Allez „ recevoir cette derniere somme ; elle ser„ vira à marier votre fille.

Voilà un bel usage des richesses, & un grand désintéressement de la part de la femme, comme dans son bienfaicteur. Tous deux connoissoient le prix des richesses ; l'un, par le bien qu'elles le mettoient en état de faire ; l'autre, par la connoissance

ſtance de ce qu'elle eût fait avec une modique ſomme : mais leurs cœurs étoient aſſez généreux pour traiter ces mêmes richeſſes avec indifférence. Que pareille choſe fût arrivée chez les anciens Romains ; Tite-Live, Florus, Suetone, Valere-Maxime, auroient uni leurs voix pour la publier : & peut-être qu'aucun Hiſtorien moderne ne parlera jamais de celle-ci.

On a eu ſoin en effet de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir de la générosité louable avec laquelle les Sénateurs de Rome ſe taxerent ſeuls dans un temps de diſette ; & déchargerent le menu peuple de tout impôt, diſant que les pauvres payoient un tribut aſſez conſidérable en nourriſſant leurs enfants pour la République. Dans un autre temps, je vois Craſſus qui conſacre à Hercule la dîme de ſes biens, donne un repas à tout le peuple de Rome, & fait diſtribuer à chaque citoyen autant de bled qu'il peut en conſommer en trois mois. Ici c'eſt Marius qui donne à chacun de ſes Soldats un terrein de quatorze arpents : portion qu'il regardoit comme ſuffiſante pour les nourrir toujours. Là Pompée donne à chaque Fantaſſin de ſon armée la valeur de 750 liv. de notre

monnoie, & fait diſtribuer aux Centurions & aux Cavaliers différentes ſommes à proportion ; enſorte que la ſomme totale équivaut à nos 4800000. Lucullus diſtribue la valeur de 425 liv. à chaque Soldat en un jour de triomphe, donne un repas à tout le peuple, fait dreſſer des tables & des buffets dans les rues ; & l'on y diſtribue par ſon ordre plus de cent mille barrils de vin grec, chacun contenant environ 39 pintes, meſure de Paris.

Mettons à côté de ces dépenſes, qui nous étonnent, des faits dont le ſouvenir eſt encore récent parmi nous ; & qui, ſans avoir tout l'éclat & le faſte de ceux que je viens d'extraire de l'hiſtoire des Romains, ſont peut-être plus grands encore, par l'eſpece d'obſcurité dans laquelle la vertu de leurs auteurs ſouhaitoit de les enſevelir. M. d'Argenſon, ſi célebre dans le temps de la Régence, accommoda plus d'une fois, à ſes propres dépens, des procès conſidérables. Dans un renouvellement de bail, ce Magiſtrat refuſa 100000 écus qui lui étoient dus par uſage établi ; & les fit porter au tréſor royal, pour payer les penſions les plus preſſées des Officiers de guerre. Souvent il épargna des événements déſagréables à des gens qui n'en

favoient rien : & jamais le récit du service n'alloit mendier de la reconnoissance.

Un autre grand homme, M. de Vauban, fit souvent tenir des sommes considérables à des Officiers qui en avoient besoin : & quand on venoit à le savoir, il disoit modestement qu'il prétendoit leur restituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du Roi. Il en fut comblé durant toute sa vie, & eut la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. C'est que les ames véritablement grandes, trouvant un plaisir flatteur à rendre quelqu'un heureux, ne se permettent la possession des richesses que pour les employer à ce noble usage. (Ces deux traits sont copiés de leurs éloges faits par M. de Fontenelle.)

Saladin, autrefois si redoutable aux Chrétiens, faisoit de si abondantes largesses, qu'à la mort de ce Sultan, il ne restoit dans sa maison que 47 pieces d'argent & une petite piece d'or. Il avoit peu à peu distribué tous ses biens : de sorte qu'il ne se trouvoit plus avoir en propre ni champ, ni maison, ni jardin; en un mot aucun fonds dont il pût disposer.

Epaminondas, célebre Général thébain, s'étoit accoutumé de bonne heure à n'estimer entre les talents, que ceux qui peuvent rendre les hommes plus heureux, & diminuer les maux qui sont inséparables de notre condition : & plein de mépris pour les richesses, il ne connut jamais la passion de thésauriser. Il donna tout ce qu'il possédoit ; & le trésor public fut obligé à faire les frais de la pompe funebre de ce grand homme.

De tels exemples sont extrêmement rares, & il n'y a toujours eu que fort peu de citoyens assez zélés pour pousser la vertu jusqu'à un si haut point.

Je dois encore rapporter ici l'action généreuse de Hugues III Evêque de Nevers, qui se dépouilla de tous ses biens par un seul acte. Ce Prélat faisant son entrée dans la ville en 1508, fit lire son testament, par lequel il donnoit en forme de douaire la moitié de son bien à l'Eglise de Nevers, qu'il regardoit comme son épouse ; & disposoit en même temps de l'autre moitié en faveur des veuves, des pauvres, & de quelques couvents du Diocese. On donne doublement, lorsqu'on se hâte ainsi de donner : & il faut avoir l'ame extrêmement noble, pour se dépouiller

sans se rien réserver. Aussi jouit-on alors de la satisfaction de faire tout le bien que l'on veut selon son pouvoir : au lieu qu'on s'en voit privé quelquefois, quand on differe trop à donner libéralement.

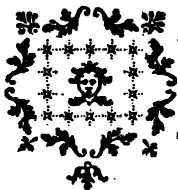
L'illustre M. Fagon prit une autre route, mais également digne d'une grande âme, & qui le mettoit dans le cas de donner beaucoup. Devenu premier Médecin du Roi, il diminua considérablement les revenus que cette charge devoit lui procurer : c'est ce qu'il fit, non seulement en refusant de recevoir ce que les autres Médecins de la Cour étoient dans l'usage de payer pour leur serment, mais encore en ne voulant point entendre parler des tributs établis sur les nominations aux chaires royales, & sur les Intendances des eaux minérales. Le Roi, en faisant la maison de M. le Duc de Berry, donna à M. Fagon la charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Son désintéressement ne se démentit pas : il dit qu'une telle place ne devoit point être vénale ; & la fit tomber à M. de la Carliere, comme au plus digne.

En lisant ceci, il semble que l'on voie renaître le désintéressement de Quintius

Cincinnatus, ce Romain constamment attaché à une vie simple & dégagée de l'embarras des richesses. Créé Dictateur, il se démit de l'autorité souveraine au bout de 16 jours, quoiqu'on la lui eût déférée pour six mois : mais ayant réussi dans ce court intervalle à remplir l'objet pour lequel on l'avoit mis à la tête des troupes de la République, il crut devoir remettre entre les mains du peuple une dignité dont la jouissance sans exercice lui paroissoit indigne de sa vertu. Le Sénat offrit à ce grand homme autant de terres qu'il lui plairoit dans les pays qu'il venoit de conquérir ; & d'y joindre le don des esclaves & du bétail qu'il conviendroit pour les faire valoir. Le généreux Quintius, qui venoit d'être le libérateur de Rome, & le vainqueur des Eques, refusa constamment toutes ces offres, & en général tous les autres présents que l'on vouloit qu'il acceptât au nom du peuple à titre de reconnoissance : toujours le même, il ne voulut rien ajouter à la médiocrité de sa fortune. Ce qu'il avoit acquis étoit pour la patrie: il n'avoit fait que le devoir d'un bon citoyen, en lui sacrifiant ses propres intérêts ; & il croyoit ne mériter aucune récompense. Content

au peu de terrein qui suffisoit à la subsistance de sa famille, il n'auroit jamais pensé à en aller chercher de nouveau chez les ennemis ; & il se retiroit dans sa simple cabane, pleinement satisfait d'avoir contribué au repos, à l'agrandissement, & au bonheur général de ses concitoyens.

C'est distribuer les richesses, que de n'en point vouloir pour soi, & les laisser entre les mains de ceux dont on seroit en droit de les recevoir. On les répand aussi réellement dans le public par cette voie, que si on les tiroit de son coffre : mais on abandonne seulement ce soin à d'autres. La vertu, toujours ingénieuse, saisit divers moyens de se manifester : & le terme & le résultat de ses actions, est de s'oublier elle-même, pour contribuer au bien public.



§ VIII.

L'Etat trouve un avantage réel dans la grande dépense qu'il convient que fassent les riches.

DEsmarets accusoit publiquement M. Desspreaux d'avoir pillé sur Juvenal & Horace les richesses dont ses satyres sont parées. Un galant homme lui dit: " Qu'importe ? Avouez au moins que " ces larcins ressemblent à ceux de quel-" ques partisans : ils lui servent à faire " une belle dépense; & tout le monde " en profite.

C'est aussi ce qu'on pouvoit alléguer au sujet de l'Edile Scaurus qui fit construire à si grands frais un théatre dont le peuple romain ne devoit jouir que durant un mois. La scene consistoit en une grande façade à trois étages; le premier de marbre, le second de verre, (ce que l'on feroit presque tenté de regarder comme impraticable) le troisieme de bois doré. Cette face du bâtiment étoit ornée de 360 colonnes d'un beau marbre, dont celles d'en bas avoient 38 pieds de haut;

les intervalles des colonnes occupés par trois mille ſtatues de bronze, & par une multitude infinie de tableaux précieux. La partie de l'édifice deſtinée au ſpectacle pouvoit contenir quatre-vingt mille perſonnes. Enfin Scaurus acheta pour cette fête une ſi prodigieuſe quantité de tapiſſeries, & d'ornements de toute eſpece, que ce qu'il en retira ayant été porté dans ſa maiſon de Tuſculum, & cette maiſon étant brûlée au bout de quelque temps, on évalua la perte qu'il fit à douze millions cinq cens mille livres. Il eſt vrai que les ſommes qu'il employa à une telle magnificence venoient originairement des citoyens proſcrits par Sylla, de qui la mere de Scaurus avoit reçu une partie de leurs dépouilles : mais ces biens rendus à l'Etat réparoient en quelque ſorte le mal & l'injuſtice. Tant de mains occupées à travailler & à fournir les riches effets qui entrerent dans ce théatre, furent autant de miniſtres prépoſés par l'équité pour répandre avec uſure dans le ſein du public les ſommes que la tyrannie & l'uſurpation lui avoient enlevées.

D'ailleurs l'hiſtoire nous fait obſerver que de grands politiques ont mis ces dé-

penſes extraordinaires entre les phénomenes de leur illuſtre adminiſtration ; & qu'ils les ont regardées comme de puiſſants reſſorts qui attirent infailliblement une circulation abondante dans les membres de l'Etat. Et nous pouvons augurer que ce fut un des motifs qui déciderent le magnifique Cardinal de Richelieu pour établir à Paris ce ſpectacle unique qui a toujours fait l'admiration des étrangers, de ceux même qui ſemblent porter le plus d'envie à nos ſuccès en ce genre. Il falloit être auſſi grand homme que l'étoit ce Miniſtre, pour ſavoir préparer à la France l'immenſe produit d'un divertiſſement public, dont la premiere repréſentation, deſtinée à la tragicomédie de Mirame, coûta neuf cens mille livres : ſomme conſidérable pour les circonſtances du temps, mais qui devoit occaſioner un grand bien dans le peuple, & un profit réel pour le Roi.

Alexandre dépenſe dix-huit millions pour les funérailles d'Epheſtion ſon favori. Tamerlan, après la conquête de la Ruſſie, voulant donner une fête ſuperbe, on trace un camp dans une plaine aux environs de Samarcande ; l'enceinte de plus d'une lieue eſt tapiſſée de

brocards à fleurs d'or & d'argent ; & on y bâtit pour le Prince un palais tout brillant d'or & de pierreries. De telles magnificences conviennent à ceux qui possedent de grandes richesses : leur conduite en cela est conforme à la raison ; j'ose même dire, à leur devoir.

Il est digne de l'opulence des Orientaux, que les tentes dont ils se servent en voyage imitent les palais par leur étendue, & par les précieuses étoffes qui en forment l'intérieur. Et si l'on croit devoir appeller luxe la pratique des grands qui, marchant à la suite du Vizir, sont toujours dévancés par double équipage, dont celui qui précede arrive assez tôt à chaque lieu de campement pour que la nouvelle tente soit disposée le soir avec autant d'ordre & de magnificence que l'étoit celle que l'on a quittée le matin ; ce faste majestueux occupe nombre d'Officiers, & fait fleurir les différentes manufactures.

Nous ne devons pas porter un jugement moins avantageux, je ne dis pas de tout le superbe édifice de St. Pierre de Rome, mais d'une seule de ses parties ; la merveilleuse mosaïque des peintures qui contribuent à l'embellir. Peut-être

que l'on regarderoit comme une dépenſe ſuperflue, frivole même, cet aſſemblage d'un prodigieux nombre de morceaux de verre, de cuivre, & de plomb coloriés, appliqués ſur un maſtic; & dont la ſurface enſuite, polie par un long travail, forme un tableau qui ne peut être altéré par les injures du temps. Mais indépendamment de l'avantage général qui réſulte toujours d'une occupation dont les différentes branches s'étendent beaucoup dans le public, l'on doit auſſi conſidérer que, ce temple étant deſtiné à ſubſiſter durant une longue ſuite de ſiecles, il n'étoit pas poſſible de choiſir un genre de peinture mieux proportionné à cette intention; puiſque nul autre ne pourroit ſe ſoutenir dans un ſi vaſte édifice, où l'épaiſſeur des murs, la grande quantité de marbre, la colline dominante, entretiennent une fraîcheur qui eſt nuiſible pour la freſque, la peinture ſur toile, &c.

Soyons donc aſſez équitables pour convenir des bons effets que produit la grande dépenſe. Je ſuppoſe toujours que ce ſont des richeſſes réelles qui ſortent habituellement des coffres pour circuler dans le public : alors plus on en diſtribue,

plus on mérite d'être estimé comme citoyen utile. Laissons l'injuste censure au vulgaire, dont l'ame n'est capable que de ramper autour d'un certain espace étroit & ténébreux ; abandonnée à des sentiments ignobles, peu conformes à la raison, presque toujours amis de l'erreur ; & dès-là continuellement enclins à blâmer tout ce qui appartient à une sphere plus élevée.

Combien n'entendroit-on pas de plaintes, d'autant plus chagrinantes qu'elles seroient couvertes des apparences de la piété, si quelqu'un prétendoit aujourd'hui suivre les traces de Cassiodore, ce grand homme, célebre par ses talents, sa science, & sa vertu ; & qui, détaché de la Cour par l'exemple des malheurs de son ami Boëce, résolut de faire un séjour délicieux du monastere de Viviers où il se retira ? Y dépenser beaucoup, en formant des jardins supérieurs en beauté à tous ceux de son siecle ; les orner à grands frais par de vastes réservoirs d'eau, où les Religieux alloient prendre le plaisir de la pêche ; laisser à ces mêmes Religieux la liberté de faire des courses propres à exercer le corps, & le maintenir dans une santé vigoureuse, sans que la

charité soit blessée par l'espece d'émulation qui anime cet exercice; leur permettre même quelquefois la chasse; c'étoit aux yeux de Cassiodore un légitime emploi de ses richesses, une conduite pleine d'humanité & d'innocence. La sagesse qui régloit ses actions n'accordoit au reste ces délassements que dans les intervalles d'un travail assidu, soit à l'Agriculture, soit à l'étude. C'est aux soins de cet homme illustre que nous sommes redevables de posséder aujourd'hui presque tous les meilleurs ouvrages de l'antiquité: preuve de son bon goût, & de l'occupation qu'il entretenoit habituellement dans son monastere. Nous voyons dans les copies qu'il fit faire, des Ecrivains profanes comme des ecclésiastiques, une orthographe correcte, une attention à assembler solidement les cahiers, tenir les livres bien couverts, & ornés avec une sorte de richesse qui annonce le goût des Arts & de la propreté: précautions d'ailleurs prudemment imaginées pour prévenir la perte de ces morceaux rares & précieux, & faire naître l'inclination de les garder avec soin. Quoique nullement Théologien, j'ose présumer qu'il ne feroit pas impossible

d'être vertueux en mettant plusieurs monasteres sur le même pied que celui du grand Cassiodore. Et si c'est à la sage distribution du travail, & de plaisirs convenables à d'honnêtes gens, qu'est dû l'avantage de la vie très-longue, que l'on a remarqué être plus commun dans son monastere qu'ailleurs; c'est un motif suffisant pour saisir le moyen de prolonger les jours de personnes vertueuses, dont la plupart ont quelqu'occupation qui les rend utiles à la société.

S'il m'est permis de hazarder une autre conjecture, je dirai aussi qu'il y a des gens qui se laissent trop aller à la maligne satisfaction de condamner la dépense considérable qui se fait journellement dans quelques Abbayes. Je ne crains point de dire que c'est à cette même dépense qu'est originairement due une partie de la force du royaume. Plusieurs de nos villes ne reconnoissent l'Eglise ou les monasteres pour leurs Seigneurs temporels, que parce que le terrein fut autrefois peuplé d'artisans que les Religieux occupoient, & qu'ils faisoient subsister. D'abord simples villages, ces habitations devenues plus nombreuses, formerent des bourgades, puis

des villes aſſez conſidérables pour tenir un rang diſtingué entre les places importantes, en état de ſe bien défendre contre l'ennemi, de tenir ſur pied des troupes aguerries, d'avoir enfin une monnoie particuliere. Peut-être qu'il ſeroit aiſé de prouver que plusieurs Eccléſiaſtiques qui ſont aujourd'hui Seigneurs, ont ſuccédé à des maiſons régulieres que l'on a enſuite ſéculariſées. Les biens monaſtiques ayant diminué conſidérablement, nous continuons cependant à être témoins que les plus célebres Abbayes font habituellement ſubſiſter plusieurs villages qui les environnent ; & que, ſans le ſecours de leurs travaux, le payſan de ces cantons ſeroit extrêmement miſérable, les villages moins peuplés, & par conſéquent peu propres à fournir des contributions de deniers & d'hommes. En un mot ces maiſons font l'aumône, ainſi qu'il convient aux riches de la faire, en la donnant comme une récompenſe du travail ; entretenant ainſi le payſan dans une vie éloignée d'une oiſiveté dont il n'y a perſonne qui ne ſente les funeſtes conſéquences.

Cet aveu, que je rends public aujourd'hui pour la premiere fois, ne peut

paroître

paroître ſuſpect dans un Ecrivain qui n'a rien de commun avec les Religieux ni avec le Clergé. Mes ſentiments ne ſont que les ſuites d'une attention réfléchie : ma plume eſt ſimplement celle d'un citoyen zélé pour l'intérêt de ſon Souverain, pour le bien public, & pour s'inſtruire lui-même par une juſte appréciation de preſque tout ce qui s'offre à ſa vue.

---

§ IX.

Apologie des Financiers.

LEs Partiſans & les Financiers ſont d'une condition contre laquelle les peuples ont toujours témoigné leur mécontentement. Il ſemble qu'on doive s'attendre à ſe voir en butte à l'envie la plus mordante, lorſque l'on conſent à adminiſtrer une partie des tréſors de l'Etat ; & en général, il ſuffit de ſavoir s'enrichir dans certains emplois, pour autoriſer le peuple ſoupçonneux à crier hautement à la rapine, à la concuſſion.

Mais, dit-on, ces richeſſes s'accumu-

lent trop promptement. Blamera-t-on Timandre, ou tel autre, qui ſait par un talent unique attirer la confiance de la Cour, de tout le royaume, & des étrangers; & avec le ſecours d'un art qu'on ne peut s'empêcher de louer, faire en peu d'années une fortune d'autant plus brillante, qu'il a eu la ſageſſe d'économiſer beaucoup ſes premiers fonds?

Tel eſt un Financier. Génie capable de diſcuſſions, d'un travail aſſidu, & d'embraſſer de grands détails; il a aſſez de hardieſſe pour ſe charger de vaſtes entrepriſes, dont il a ſu combiner la poſſibilité & les ſuccès: puis, dans le cours de l'exécution, veillant attentivement ſur ceux qu'il emploie, il met avec prudence en réſerve les ſommes qu'il a prévu devoir être le fruit de ſon intelligence & de ſes ſoins; & jouit après quelque temps de la douce ſatisfaction de ſe voir au nombre des citoyens aiſés, riche même ſi l'on veut.

Il peut y avoir quelques uns de ceux qui régiſſent les deniers royaux, dont la probité ne ſoit point abſolument irréprochable; mais n'eſt-ce pas être injuſte, que d'imputer à tout un corps les fautes dont un ſeul membre eſt coupa-

ble? Si un Magiſtrat eſt inique, il y en a cent autres fideles au Roi & à l'Etat. Pour dix Officiers qui abuſeront du droit des armes pour exercer des concuſſions, on en trouvera mille qui ont horreur de ces procédés. Il en eſt ainſi de toutes les conditions. Si les reproches que mérite un particulier devoient retomber ſur tous ceux dont le rang eſt commun avec le ſien, & qu'ils fuſſent également coupables, l'univers entier ne ſeroit composé que de ſcélérats. Je m'abſtiens ici d'entrer dans des détails, que chacun peut ſuppléer, en parcourant chaque corps de l'Etat, les anecdotes hiſtoriques à la main : il ne me convient nullement de faire le perſonnage odieux de délateur, & de fournir des armes à la malignité.

Mais ne perdons pas de vue que le Souverain ne peut ſe diſpenſer d'employer des ſujets dont le talent & le zele lui ſont connus, afin de ſe ſoulager ſur eux d'une partie des affaires, dont les détails immenſes épuiſeroient bientôt les forces du plus vaſte génie : & n'eſt-il pas digne de la majeſté du trône d'accorder des bienfaits proportionnés à l'importance des ſervices? Un Roi d'ailleurs n'eſt reſponſable de ſes faveurs à

aucun de ses sujets : tous cependant ôsent s'en rendre juges.

Si l'on étoit moins susceptible d'envie, on seroit plus équitable. Clodius Esope, célebre Comédien du regne d'Auguste, fit durant long-temps une dépense fastueuse ; & mourut riche de cinq millions. Etoit-ce dans les Finances, dans le service militaire, ou dans la magistrature, qu'il s'étoit acquis ce fonds presque inépuisable ? Au moins étoit-il autant en butte à la jalousie du vulgaire, que s'il eût passé toute sa vie dans quelqu'un des postes lucratifs que procurent ces trois états : & son opulence étoit simplement le fruit d'une juste admiration, dont son art inimitable lui attiroit comme les hommages de la part de toutes les personnes d'esprit.

Que n'a-t-on pas dit contre le fameux Lucullus, qui fit tant d'honneur à la République romaine par le magnifique emploi de ses richesses ? Nous sommes surpris de voir Ciceron même suivre le torrent de la multitude, & joindre sourdement sa voix à celle du plus bas peuple, pour dire que ce Romain s'est enrichi par des moyens iniques. C'est cependant à un homme tel que Ciceron

qu'il convenoit de se faire entendre au dessus de tous, & de travailler à détromper les esprits ; en montrant, par l'exemple des siecles qui ont précédé, que, toujours mécontent de ceux qui ont part à l'administration publique, le peuple est sans cesse porté à déclamer contre des abus imaginaires, & prétendre que tout soit réformé & conduit selon le caprice de chacun de ceux qui se plaignent, quoique tous soient discordants entr'eux.

Voici un trait de magnificence qui contribua, comme tout le reste, à exciter l'animosité des envieux de Lucullus. Ciceron & Pompée voulant s'instruire par eux-mêmes de ce que l'on publioit de sa somptuosité pour la table, lui dirent un jour dans la place publique, qu'ils lui demandoient à souper ce jour-là même, & qu'ils ne vouloient point d'extraordinaire. Lucullus s'en défendit d'abord, les priant de lui donner un autre jour, afin qu'il pût faire des préparatifs convenables pour recevoir des personnes si illustres. Ils insisterent, vinrent chez lui sur le champ, & le garderent à vue, pour être sûrs qu'il ne donneroit aucuns ordres. Tout ce qu'il put obtenir d'eux,

fut de dire en leur présence à son maître-d'hôtel de mettre le couvert dans la salle d'Apollon. Il éluda ainsi la vigilance de ses deux convives. Chaque salle avoit chez lui une dépense fixe ; & celle qui se faisoit dans la salle où ils mangerent montoit à vingt-cinq mille livres par repas. Aussi Pompée & Ciceron eurent-ils lieu d'être surpris, & de la magnificence du service, & de la diligence des apprêts. Une telle galanterie n'étoit-elle pas bien digne d'un grand Seigneur ? & qu'annonçoit-elle, si non un goût excellent dans l'art de diversifier ses plaisirs & ceux de ses amis ; & en même temps de se faire noblement honneur de ses richesses ?

Je dirai toujours, qu'au lieu de porter les coups d'une injuste critique à de semblables citoyens, on doit leur savoir gré de ce qu'ils veulent bien nous faire part du fruit de leurs travaux. Car je mets une grande différence entre ces hommes à talents, qui ont élevé l'édifice de leur fortune par l'économie, & par une intelligence digne de l'approbation du Prince, & les gens odieux qui n'ont en partage qu'un excès d'avidité, & l'art criminel de s'enrichir par des pratiques injustes.

Servilius Cépion ordonne au Soldat romain de piller Toulouse, & sur-tout de s'emparer de ce qu'on pourra trouver d'or dans les temples & dans les lacs voisins; puis, dans le transport de cet or à Marseille, il fait assassiner ceux qui le portent, & se rend maître de tout: c'est un riche dont nous détestons la scélératesse.

Sylla, perpétuellement en contradiction avec lui-même, enlevoit par violence, & donnoit avec profusion; honoroit sans raison, & outrageoit de même. Il faisoit servilement la cour à ceux qu'il vouloit gagner; & traitoit avec une insupportable hauteur ceux qui avoient besoin de lui. Inégal dans ses sentiments, il se réconcilioit sans peine avec ceux qui lui avoient fait de grieves offenses; & se vengeoit des plus légeres par le meurtre, & la confiscation des biens.

De tels monstres étoient nés pour la honte & la désolation du genre humain. Ames dénuées de ce qui fait la dignité de l'homme & dans la conduite de qui l'on n'apperçoit rien de raisonnable, mais une fougue de passions continuelles, une lâche bassesse, point de goût pour les Arts, aucuns vestiges d'une prudente économie.

Je vois Lucullus au contraire occupé de distribuer noblement ses trésors, & de faire en sorte que l'avantage du public se trouve heureusement joint à ses plaisirs. Il découvre, par exemple, dans les campagnes de Cérasonte un fruit excellent, inconnu alors en Europe. L'ayant fait transporter avec des précautions qui supposent la connoissance de l'Agriculture, & toujours de grands frais; Rome, & bientôt l'Europe entiere lui ont l'obligation de la jouissance délicieuse du cerisier, qu'elles partagent avec les habitants du Pont, sans que ceux-ci puissent se plaindre, cet arbre venant chez eux sans culture.

C'est ainsi que d'autres riches illustres ont introduit en nos climats, si différents de l'Amérique, l'art de faire croître & mûrir l'ananas, que l'on compte avec raison entre les mets les plus exquis. Son utilité, d'ailleurs très-grande en Médecine, de même que celle de la cerise, doit nous rendre reconnoissants envers les personnes assez riches pour risquer les premiers essais, & assez généreuses pour partager avec nous les avantages qui en résultent. Peu de particuliers sont en état de faire les avances: ceux qui

tentent le transport des plantes étrangeres, le font d'abord peut-être pour leur propre satisfaction ; mais ils nous admettent ensuite à leurs plaisirs. Pourquoi les regarderions-nous autrement que comme nos bienfaicteurs ?

M. Fagon consacra de même presque toute sa fortune à faire des voyages en Languedoc, aux Alpes, aux Pyrénées, pour chercher des plantes utiles à ses concitoyens. Sa dépense, quoique nécessairement considérable dans des courses aussi longues & aussi pénibles en toutes manieres que celles qu'impose le goût de la Botanique, ne frappoit point les yeux du peuple, qui heureusement n'est pas à portée de discerner un Savant d'avec un autre homme : aussi son sort ne trouva-t-il point d'envieux. Il faut ne pas être peuple, pour connoître le mérite, & le dédommager des injustices du vulgaire.

Mais l'histoire de tous les temps fournit, à notre honte, des exemples qui déposent en faveur de ceux que la haine poursuit parce qu'ils se signalent dans des postes éminents. Epaminondas, irréprochable dans ses mœurs, parfaitement

désintéressé, quitte la solitude qu'il avoit choisie par un goût philosophe, & vole au secours de sa patrie. Il brise les fers que l'on préparoit aux Thébains, terrasse les ennemis; & de retour dans Thebes, se voit sur le point d'être mis à mort, parce que, profitant des circonstances, il avoit gardé le commandement au delà du temps prescrit, sans cependant en faire d'autre usage que d'affermir la liberté & la gloire de ses concitoyens.

C'est ainsi que des esprits indociles oublient de précieux bienfaits, pour sacrifier les plus grands hommes à l'ombre qui masque les traits hideux de l'envie. D'autres fois chacun donne sa voix pour condamner *Aristide* sans le connoître, & sans avoir d'autre raison pour vouloir le perdre, que de faire ce que l'on voit autorisé & commandé, pour ainsi dire, par l'exemple du plus grand nombre.



§ X.

La magnificence des bâtiments est une chose utile à l'Etat.

LE goût des bâtiments étoit regardé par les Lacédémoniens comme une passion dangereuse ; & ils la souhaitoient à leurs ennemis. Sans renouveller ici la fameuse dispute concernant le parallele entre les anciens & les modernes, je crois qu'il suffit de dire simplement que les Lacédémoniens peuvent avoir eu leurs raisons pour penser ainsi ; & que les Romains, avant d'être devenus possesseurs de grandes richesses, craignoient de même le luxe & le faste ; comme on le voit dans le fait de Lépidus. (Voyez ci-après, § 13.) Et je demande si les anciens étoient assez consommés dans la sagesse, pour que l'on dise qu'ils ont toujours eu la raison de leur côté ; & si nous devons nécessairement avoir tort, lorsque nous ne pensons pas comme eux.

Opposons à la spéculation lacédémonienne la maxime pratique du grand Colbert, & les inestimables effets qu'elle

a produits, ainſi que les dépenſes prodigieuſes faites à Chantilly pour embellir cet endroit, en tirant même tout l'avantage poſſible des diſpoſitions de la nature. Combien de richeſſes le Louvre, Verſailles, Chantilly, & les autres magnificences modernes, n'ont-elles pas fait circuler dans le royaume, en y attirant la curioſité des étrangers; indépendamment du gain de ceux qui ont été employés dans ces ouvrages? M. Colbert, déſapprouvé d'abord par tous ceux qui avoient connoiſſance de l'état où les Finances ſe trouvoient lorſqu'il conçut le magnifique deſſein de la fête du carrouſel, fut amplement juſtifié par le ſuccès qu'il avoit ſupputé que devoit avoir l'affluence des étrangers pour être témoins de ce ſuperbe ſpectacle. C'eſt ce que l'on éprouve de même à Rome & ailleurs dans les ſolemnités, ſur-tout dans celles des canoniſations. Si les murs de l'égliſe de St. Pierre ſont alors, à l'exception des parties ſaillantes, noblement décorés en damas cramoiſi enrichi de galons & de crêpines d'or; & ſi tout le reſte de la dépenſe monte chaque fois à plus de trois cens mille livres; une expérience conſtante démontre que la cu-

riosité des peuples chrétiens & autres attire dans la ville une somme beaucoup plus considérable.

N'y eût-il que le progrès des Arts auquel le goût de la magnificence donne infailliblement occasion, c'est une raison suffisante pour le justifier aux yeux des personnes qui savent qu'il résulte une utilité générale de la perfection des Arts, & de tout ce qui nous occupe.

M. de la Feuillade, enrichi par les bienfaits de Louis XIV, témoigne sa reconnoissance pour ce grand Roi, en faisant élever le superbe monument de la place des Victoires. C'en est assez pour donner lieu de perfectionner l'art de la fonte: & la figure colossale, que la ville de Paris érigea en 1699 au milieu de la place qui porte le nom de Louis le grand ; cette figure, dis-je, fut fondue d'un seul jet, qui contient un poids de 62000 livres de bronze.

Avant cette époque, nous ne voyons que des statues composées de plusieurs pieces fondues séparément. Celles de Henri IV sur le pont neuf, & de Louis XIII dans la place royale, sont chacune de deux parties rapprochées. La chaire de St. Pierre de Rome, qui a 80

pieds de haut, eſt un aſſemblage de pluſieurs pieces diſtinctes les unes des autres. Le coloſſe de Rhodes étoit un corps de platinerie, ou de plaques de cuivre battu au marteau ; de même que la ſtatue du Connétable de Montmorency qui eſt à Chantilly: & on eſt en conſéquence autoriſé à ſuppoſer que l'on n'avoit point eu d'art plus parfait pour former les deux ſtatues coloſſales de Myris & de ſa femme, dont chacune étoit ſur un trône, au haut de ſa pyramide placée dans le milieu du grand lac d'Egypte.

Que M. de la Feuillade eût eu des ſentiments moins magnifiques, on en ſeroit peut-être reſté au point où l'on s'étoit arrêté, & que l'on n'avoit pas même paſſé, en exécutant le plan de ce Seigneur, qui n'épargna certainement rien pour le rendre parfait. Mais il falloit que l'ouvrage qui contribuera à immortaliſer ſon nom, ſervît à donner de l'émulation, exciter les eſprits, & faire naître la penſée d'aller encore plus loin.

Outre la merveille de la fonte d'un ſeul jet, qui donne à la ſtatue de la place de Louis le grand une ſupériorité inconteſtable ; elle a encore un mérite particulier, qui

résulte de la beauté de l'art, lequel mettoit une plus grande difficulté dans l'exécution d'un projet que l'on hazardoit pour la premiere fois. Nous observons en effet que la masse de l'ouvrage n'a son appui total que sur trois jambes du cheval, malgré l'inflexion des jarrets, qui semble rendre les parties plus cassantes; malgré aussi l'agilité de l'une de ces trois jambes, qui commence à quitter la terre. Outre cela, plus d'un tiers de cet ensemble, qui a 21 pieds de haut, porte nécessairement en l'air, & ne doit son principal maintien qu'à l'union inséparable de toutes les parties. Un morceau si hardi, modelé par M. Girardon, & qui eut dans la fusion le plus heureux succès, a servi d'exemple. Tel est l'avantage des travaux magnifiques.

Les personnes équitables ont senti tout le bien que produisoit feu M. Languet, ce célebre Curé qui a été si longtemps exposé à la malignité de la critique de notre siecle. Lorsque ce génie systématique se proposa de faire de son église un monument auguste, dont l'édifice superbe en lui-même fût décoré par de précieuses magnificences; il se fit

présenter divers plans dessinés par d'habiles Architectes : & comme il falloit nécessairement faire un choix, aucun de ceux dont le projet ne fut pas approuvé n'eut à se plaindre d'avoir été employé sans récompense ; quoique cela soit assez d'usage. Les moyens qu'il imagina pour une si vaste exécution, ne furent que des contributions volontaires, qu'il eut l'art de se procurer : mais on a droit de demander avec une honnête hardiesse, lorsque ce n'est pas pour soi que l'on sollicite, & que le public voit l'emploi de ce qu'il a donné. En effet ces travaux immenses, soutenus sans interruption, occupoient un grand nombre d'ouvriers en différents genres, qui recevoient exactement leur salaire. Les matieres précieuses que la générosité consacroit à l'ornement de ce temple, y étoient mises en évidence : & tout Paris a été témoin que le grand homme qui sut si bien engager les riches à se défaire de quelques bijoux, peu considérables pour chacun d'eux, n'en retint jamais aucun pour lui ni pour sa famille. Toujours aussi modeste dans sa dépense domestique, qu'un Curé qui n'a point de patrimoine, M. Languet, homme de qualité, assez riche

riche pour pouvoir honorablement se passer de bénéfice, ajouta une partie de son bien aux sommes qu'il recevoit : & distribuant d'abondantes aumônes aux pauvres qui étoient dans l'impuissance de travailler, il avoit le louable courage de refuser du secours aux mendiants valides ; mais tout indigent étoit sûr de trouver près de lui quelqu'occupation, & une paye convenable. Il forma un établissement pour de pauvres filles, & pour des enfants de la campagne : & le fruit de leur travail assidu, & bien économisé, étoit le fonds dont ce génie supérieur tiroit les sommes nécessaires pour faire subsister cet établissement considérable, & fournir à tous les besoins de ceux que son industrieuse charité y plaçoit. Avoir le talent de créer des ouvrages dont l'entreprise nous étonne, animer les Arts, entretenir dans une vie laborieuse un grand peuple que l'on récompense d'une maniere équitable, établir des lieux destinés à l'instruction des différents âges de l'un & de l'autre sexe, ménager un asyle à l'indigent qui consent à n'être point oisif ; c'est mériter les honneurs dus à un pere de la patrie : exécuter tant de choses ensemble, c'est

être réellement un grand homme. Pouvoir vivre avec beaucoup d'aisance ; & se contenter du nécessaire, & d'un état simple, afin de sacrifier le reste au bien public ; c'est s'élever au dessus de l'humanité.

D'un autre côté, je considere des personnes qui ont pris la forte résolution de renoncer pour toujours aux agréments dont jouissent les citoyens libres. Ces hommes séparés de nous se sont interdit l'usage de l'or & de la soie pour leurs vêtements & leurs meubles : ils sont cependant possesseurs de biens considérables, qu'ils doivent en partie à de pieux fondateurs, & que leur intelligente économie a su augmenter. Après des aumônes placées entre les mains de pauvres connus pour en être dignes, & d'autres déposées dans les paroisses, il reste encore dans leurs coffres un argent que leur état ne leur permet pas de faire valoir par le Commerce. Trop sages pour en abuser, en le consommant par une vie toute sensuelle, ils ont d'autres moyens de répandre utilement ces sommes dans le Public : ils les partagent entre d'habiles Artistes qui se font honneur d'exceller dans la décoration de ces

édifices fréquentés par le peuple, & par les personnes en état de distinguer le bon goût. Le Peintre, le Sculpteur, l'Architecte, réunissent leurs talents, & occupent grand nombre d'artisans subalternes, & de manouvriers, qui reçoivent par là une aumône qu'ils ont méritée par le travail. Loin de blâmer la dépense que les Communautés font en bâtiments, on leur doit, ce semble, des éloges de félicitation : ils font du bien au peuple, animent les Arts, excitent l'émulation, font valoir les talents, embellissent nos villes. N'est-ce pas tenir une conduite digne de citoyens éclairés, bienfaisants, sagement généreux, nobles dans l'emploi de leurs richesses, guidés par le génie du goût, occupés de vues solides ; en un mot vraiment utiles, & infiniment estimables ?

Un de nos Poëtes a dit que

L'on ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Quelle obligation n'avons-nous donc pas à ceux qui diversifient nos goûts, & leur donnent de nouveaux genres d'existence! Nous éprouvons une joie secrette, mais très-sensible, à la vue des belles

choſes réunies dans les grands édifices. Ils ſemblent effectivement n'être ſi ſomptueux que pour notre ſatisfaction : ſouvent ceux qui ont pris le ſoin de les rendre magnifiques, & d'en faire toute la dépenſe, n'en jouiſſent pas plus réellement que nous ; au moins eſt-il certain qu'ils ſont charmés de voir le Public venir partager avec eux l'avantage de conſidérer ces merveilles de l'art, & y appercevoir des beautés qui excitent le goût, l'entretiennent, le perfectionnent.

Quel avantage n'étoit-ce pas pour Rome de poſſéder un citoyen tel que Lucullus? Au lieu de ſe réduire à la languiſſante inaction d'une vie ruſtique, nullement convenable à des génies d'une vaſte étendue, il fit faire des travaux étonnants le long des côtes de la mer de Campanie ; il creuſa des voûtes ſous des collines, qui demeuroient en quelque façon ſuſpendues ; conduiſit des canaux autour de ſes édifices pour y recevoir l'eau de la mer, & y nourrir du poiſſon, qu'il y raſſembla en ſi grande quantité, qu'à ſa mort on en vendit pour 500000 livres. Il avoit eu l'art de faire auſſi bâtir des cabinets de plaiſance dans la mer même. La vue de ces pro-

diges le fit nommer par la baſſe jalouſie le Xerxès romain. N'eſt-il pas à ſouhaiter que dans un Etat puiſſant il ſe trouve pluſieurs citoyens aſſez grands pour imiter celui-ci ?

Ses envieux auroient voulu qu'un homme qui avoit ſi bien mérité de poſſéder de grandes richeſſes, pour récompenſe des ſervices importants qu'il avoit rendus à l'Etat ; & qui d'ailleurs avoit un talent ſingulier pour l'économie & la magnificence, eût été ſe confiner dans une cabane. Hé, Rome ſeroit-elle jamais devenue ſi belle, ſi floriſſante, ſi ſuperbe, à moins que d'avoir dans ſon ſein un Lucullus, & ſes ſemblables ?

S'il n'y a pas de l'injuſtice dans les reproches qu'on a faits à Lucullus de s'être conſidérablement enrichi par les biens des proſcrits, & par les dépouilles des peuples qu'il avoit vaincus ; au moins ne peut-on conteſter qu'il eût un talent admirable pour acquerir de grands biens par une voie plus ſimple, & qui n'a rien que de légitime. Il poſſédoit éminemment l'économie, la vigilance, & une intelligente induſtrie : c'eſt par là qu'il devint poſſeſſeur d'une grande partie de Rome. Il ne fit, après tout, que ce

qui est si judicieusement approuvé dans ceux qui cultivent nos colonies. Ayant remarqué que les maisons de la ville étoient sujettes à être détruites par le feu & par les tremblements de terre, il acquit plus de 500 esclaves, tous Architectes ou Maçons ; puis dès qu'une maison étoit brûlée ou renversée, il l'achetoit & la faisoit rebâtir par ses esclaves. Outre les maisons, il possédoit encore des mines d'argent, des terres d'une grande étendue ; & faisoit valoir le tout par un nombre prodigieux d'esclaves qui lui appartenoient. Il faisoit instruire chacun d'eux dans quelque talent lucratif, dont il avoit fait un bon usage. Telle est aujourd'hui la prudente conduite des personnes entendues qui se sont établies en Amérique : en s'enrichissant elles-mêmes, elles répandent des sommes considérables dans le royaume, par le Commerce que leur industrie a prodigieusement étendu.



§ XI.

Avantages que l'Etat retire des Fabriques.

HEureux l'Etat qui possede le Négoce & les Fabriques! C'est ce qu'il y a de plus avantageux, & pour lui, & pour la société en général.

Les Fabriques rapportent plus que ne font les mines d'or & d'argent, qui n'enrichissent que le Prince & quelques particuliers; au lieu que les Fabriques enrichissent tout le monde. Sans elles, une grande partie du peuple vivroit dans une pernicieuse oisiveté; & ce que la nature produit nous deviendroit inutile. Que feroit-on du chanvre, du lin, des laines, des soies, des cuirs, de l'or même & de l'argent, si l'on cessoit d'employer ces matieres, qui soutiennent les Fabriques? Leur établissement anime tout un peuple; on le voit en action pour ces entreprises.

Le chanvre étant en maturité, maîtresses, servantes, enfants, tous sont occupés à le cueillir, faire le triage de la femelle, qu'on arrache d'abord seule, lier

les poignées, les expoſer au ſoleil en forme d'éventail, battre la fane ſeche, faire de groſſes bottes, les mettre rouir dans l'eau, & ſécher enſuite à la chaleur du ſoleil, veiller pour les ſerrer promptement s'il ſurvenoit de la pluie; enfin teiller le chanvre, le filer: & tout ce travail tend à mettre cette matiere en état d'être fabriquée par le Tiſſerand.

La graine du lin eſt-elle bien noire? c'eſt un ſignal qui avertit d'arracher la tige, de lui donner les mêmes façons qu'au chanvre; l'amonceler tout humide après qu'il eſt roui, & le charger de planches & de pierres; ou l'expoſer au ſerein de la nuit, l'en retirer exactement avant le lever du ſoleil; puis, lorſqu'il eſt devenu aſſez beau, le mettre en étoupe, le filer, le blanchir, l'ourdir: après quoi il peut être mis en œuvre ſur le métier.

Que de ſoins pour la laine, avant qu'elle entre dans nos Fabriques; pour la laver, en faire le choix & les mêlanges, la filer, l'expoſer à l'air, la garantir des mites, empêcher qu'elle ne s'évente!

Sans les Fabriques deſtinées à des étoffes précieuſes, on ne prendroit pas autant de peines qu'en demande l'Art

d'élever des vers. Il faut veiller à les faire éclorre en certain temps, pour que leurs maladies critiques soient favorables; se précautionner de feuilles de mûrier & autres, mettre les petits dans des boîtes, séparer les couvées selon le jour qu'elles éclosent, traiter différemment ces insectes à proportion de leur âge, veiller sur la cueillette des feuilles pour prévenir les maladies, loger les vers dans des chambres bien closes, les traiter lorsqu'ils sont malades, les parfumer en temps pluvieux, dresser leurs atteliers à soie, & les enramer; exciter les vers paresseux, prévenir le temps où la nymphe perceroit le cocon, mettre le cocon dans l'eau assez chaude pour que la soie se devide aisément, tirer la soie, couper les bourillons, avoir la patience & l'adresse d'unir un certain nombre de fils, selon qu'on veut faire de l'organsin ou du veronne, passer le fil par la bobiniere, le tirer, le croiser, former l'écheveau. Quel travail après cela pour l'employer dans les Fabriques!

Les préparations de l'or & de l'argent trait, & du frisé, occupent un grand nombre d'hommes, de femmes, & d'enfants.

L'usage des cuirs & des peaux, soit pour la chaussure, soit pour les harnois, &c. occasione le travail des Tanneurs, des Corroyeurs, des Mégissiers, & le soin de ceux qui veillent à entretenir ces matieres dans l'état de sécheresse qui fait une de leurs principales qualités.

Entrons maintenant dans les Manufactures. Que de gens occupés! Que de machines qui n'ont été composées & mises en état que par un grand nombre de mains! La Fabrique des épingles & des aiguilles, celle des bas au métier, & celles des différents genres d'étoffes, suffisent chacune à entretenir continuellement au travail des provinces entieres. Quel avantage pour la société! Combien de gens sans éducation, sans semences de vertu, peut-être même sans sentiments, sont retenus là, & garantis des dangers de l'oisiveté, & des miseres de l'indigence!

Supposons que tous ces travaux soient supprimés; & jetons les yeux sur les suites de l'inoccupation de tant de gens. On apperçoit aisément que nous cesserons bientôt d'être heureux & tranquilles: nous tomberons insensiblement dans la condition des Sauvages; & l'Etat en

souffrira en bien des manieres. Aussi la sagesse de la Chine ne permet-elle à personne de se dispenser du travail, dans l'étendue de ce vaste Empire, beaucoup plus peuplé que la France ni la Hollande.

Ne considérons donc aujourd'hui que le besoin qu'il y a de tenir un grand peuple dans une occupation continuelle. Les Fabriques multipliées ont en cela un avantage très-sensible; & leur diversité fait que, chacun pouvant choisir le genre de travail le plus proportionné à son goût, il s'y attache plus volontiers, & devient assidu sans répugnance. On peut être zélé partisan, admirateur même, de la simplicité dans laquelle vivoient les premiers hommes; & cependant convenir que parmi les peuples qui vivent aujourd'hui dans cette simplicité, les hommes ne sont pas meilleurs que ceux d'entre nous qui tiennent une conduite contraire. Je n'en excepte pas même ceux qui, s'écartant encore moins de la premiere nature, méconnoissent l'usage des habits.

Je dis bien plus, qu'il y a une très-grande différence entre les peuples civilisés chez qui regne le luxe, & ceux

que l'abondance de leur pays autorise à ne point travailler. Mettons d'un côté la France, l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre; de l'autre les Calabrois, les Siciliens & les Corses. De quel côté se trouve-t-il plus d'honnêtes gens? où se commet-il moins de crimes? Qu'on y fasse attention : l'on ne tardera pas à se décider en faveur des Fabriques; & on sera plus disposé à rendre justice à ceux qui ne blâment point la grande dépense, dont l'effet est d'occuper & de faire subsister une multitude prodigieuse.

Oui, si le luxe cessoit parmi nous, il y auroit trop de bras inutiles; & dès-là dangereux. Car il n'est pas possible que chacun s'adonne à l'Agriculture, qui est effectivement la plus utile occupation. Le tiers des habitants peut y suffire : c'est assez d'un autre tiers pour cultiver les Sciences, administrer la justice, & porter les armes destinées au soutien de l'Etat : faudra-t-il que le dernier tiers vive dans l'oisiveté? Dieu veuille en préserver le genre humain! On aura bientôt fait des habits simples & grossiers, de toile ou de peau, si l'on vouloit nous réduire à cette condition. A quoi s'occu-

péroit-on ensuite, s'il n'y avoit point de Fabriques?

Quiconque, faute d'en sentir toute l'importance, voudroit supprimer le luxe, avec lequel la plupart des Manufactures ont une étroite connexion, devroit entreprendre aussi de faire changer de face à l'univers. Ces gens, à la rusticité de qui l'on nous rappelle, comme à un modele offert par les mains de la nature; ces Sauvages, dis-je, n'ont point de villes, point d'habitation fixe: ils vivent de rapine, tuent les animaux, en mangent la chair, moitié crue, moitié infectée; se servent des peaux pour se couvrir, ainsi que leurs cabanes; traînent à leur suite quelques bestiaux, dont le lait & la chair font leur nourriture commune, avec l'herbe crue; & méconnoissent l'Agriculture. Tels étoient les Bretons, les Germains; & tels sont aujourd'hui beaucoup de Tartares, une partie des Arabes, presque tous les peuples voisins du pole, & les Sauvages qui touchent aux colonies européennes en Amérique.

Si c'est là le point où l'on veut nous conduire, invitons nos censeurs à faire sur eux-mêmes un essai rigoureux de ce genre de vie; & en attendant leur suc-

cès, continuons d'applaudir à nos Fabriques.

Des peuples nombreux réunis dans l'enceinte de grandes villes, & faisant corps avec un vaste Etat, sont d'un genre bien différent de ces hommes accoutumés dès l'enfance à errer dans les déserts & les montagnes ; à négliger tout soin & toute propreté ; à vivre comme les animaux dépourvus de raison ; enfin à être réellement indépendants, quoiqu'ils se choisissent un chef. Et quel chef! Un fantôme d'autorité, que le premier mécontent abat d'un coup de fleche ou de hache.

Souscrivons aux sages institutions de ceux qui gouvernent des Etats tels que les nôtres, & dont nous devons sentir tout le mérite, par la comparaison que nous en ferons avec le triste sort des peuples dont je viens de parler. Nos Législateurs prévirent qu'en assemblant les hommes en corps de sociétés, les génies changeroient totalement ; & que plus la multitude deviendroit nombreuse, plus il faudroit se précautionner de moyens propres à pourvoir à la sûreté publique, & à y maintenir la tranquillité & l'abondance. Un chef de Hurons n'est

point occupé de tant de ſoins. C'eſt aſſez qu'il paroiſſe à leur tête lorſqu'il s'agit de marcher contre un ennemi, ou de juger un coupable. Encore ce dernier cas eſt-il aſſez rare, car des ſociétés ainſi diſperſées ont beſoin d'un moindre nombre de loix, que les peuples rapprochés entr'eux ; & qui, ſe trouvant enſemble à chaque inſtant, ſont plus à portée de faire un mauvais uſage de leurs paſſions. Si près les uns des autres, & déſœuvrés, il ſeroit preſqu'impoſſible qu'ils ne ſe portaſſent pas au mal : & le déſordre ſe communiquant, iroit rapidement à l'excès. On en voit une ébauche dans ces jours où le peuple ne pouvant travailler, eſt en partie livré à lui-même. En général on ſait par expérience qu'un homme occupé eſt plus honnête homme que celui qui eſt déſœuvré : & s'il arrive que tous deux commettent des crimes, au moins ne diſconviendra-t-on pas que celui qui eſt occupé a moins de loiſir que l'autre pour les commettre.

Rappellons-nous le temps des guerres inteſtines de l'Allemagne. On n'y voyoit point encore de ces Fabriques, qui l'ont rendue opulente & civiliſée. Ce peuple

méconnoiſſoit alors le grand uſage des laines : & vivant dans une funeſte indolence, il dédaignoit de laiſſer croître ſes troupeaux ; ſembloit même ignorer les avantages de l'Agriculture, & les moyens de rendre la terre plus féconde. Combien le ſiecle du Fauſtrecht n'a-t-il pas produit de meurtres, de viols, & d'incendies ! & quelle différence de ces Allemands à ceux de nos jours !

A meſure que ceux-ci ont admis chez eux les Fabriques & la magnificence, le peuple eſt devenu meilleur ; les laines ont augmenté de moitié en valeur, & d'un bon tiers en quantité. Voyant le débit de la laine, & ſon prix qui augmentoit chaque année, on s'eſt attaché à avoir des troupeaux nombreux. Le ſoin que l'on a pris des animaux utiles a donné les ſubſtances graſſes & ſalines, propres à améliorer les terres ; la récolte des grains en eſt devenue plus abondante. Ouvrant les yeux ſur cet article, on a fait des défrichements ; & le revenu croiſſant de proche en proche, à l'aide de ces branches du Commerce qui ſe ſont étendues & multipliées, le peuple s'eſt vu en état de faire une plus grande dépenſe ; &, par une ſuite naturelle, il

a

a pensé à s'habiller avec quelque propreté. La laine, le chanvre, & le lin, filés dans la maison de celui qui a pris tant de soins, & fournis aux Fabriquants, lui ont procuré une aisance qui s'est étendue sur tout ce qui lui appartient : il a tiré de ces mêmes Fabriquants du drap, des bas, des chapeaux, de la toile, &c. pour lui, sa femme, & ses enfants.

Suivons de l'œil cette chaîne de biens : nous ne tardons pas à la voir devenir immense. L'Allemagne ne pouvant plus consommer chez elle la grande quantité de toiles & de draps qui sortent de ses Manufactures, où on n'emploie que ce qui est dû au travail & à l'attention de ses peuples ; elle propose à ses voisins de prendre ce qu'elle a de trop. Les Italiens acceptent son offre ; & souhaitent aussi de lui donner en échange une autre matiere qui est le fruit de leur industrie. La soie d'Italie est donc introduite en Allemagne. Elle est propre à être mise en œuvre : on établit de nouvelles Manufactures ; mais on continue à prendre soin des anciennes : en sorte que la laine & les grains multipliant d'année en année, ce peuple laborieux & rempli de l'esprit du Commerce parvient à transpor-

ter en Italie assez de draps & de toile pour en retirer, non seulement toute la soie qui lui est nécessaire, mais encore de l'argent; au lieu que dans les commencements il falloit qu'il en donnât de retour.

Nuremberg, placée favorablement pour le commerce de clincaillerie, entreprend ensuite de mettre à contribution tout l'univers: & elle y réussit par l'industrie de ses habitants, laquelle ne consiste presque qu'en babioles dont la matiere est de simple bois.

Une partie de l'Allemagne, animée par cette vue, s'est destinée à déployer aussi une industrie singuliere, dans la fabrique de bagatelles utiles, dont le grand débit fait présentement une considérable branche de son Commerce. Il y a peut-être plus de trente mille Allemands occupés toute l'année au travail de ces riens, qui enrichissent l'Etat, & contribuent à rendre les peuples, sinon meilleurs, au moins inférieurs à leurs peres en méchanceté. Ce bien influe en général sur toute la nation. Il est sensible jusques dans la différence que l'on reconnoît entre les dernieres guerres, & les précédentes. Depuis que le Soldat a été

mieux habillé, il est devenu par degrés plus humain; il a perdu la féroce habitude de l'incendie, du viol, & du meurtre.

Tels sont les avantages que les Fabriques, le grand Commerce, le luxe même, répandent dans la société par rapport aux mœurs & à la tranquillité publique: ce qui est plus que suffisant pour nous porter à applaudir à de si louables institutions, à les encourager, à en inventer même de nouvelles s'il est possible.

---

§ XII.

Avantages du Commerce.

PLus un peuple est nombreux, plus aussi le Commerce y devient nécessaire, pour que celui qui gouverne soit à portée de pourvoir à tous les besoins de la multitude. C'est dans le Commerce que se puisent les moyens d'entretenir l'abondance, faire fleurir les Sciences & les Arts, conserver nos alliés, en augmenter le nombre, affermir la puissance de l'Etat, le faire estimer & craindre

même de ses ennemis, de soutenir enfin la guerre si notre sûreté l'exige.

Les Carthaginois, les Tyriens, les Phéniciens, & les autres Grecs, ne devoient qu'au Commerce leur célébrité, leur force, & la vigoureuse résistance avec laquelle ils soutinrent long-temps les attaques de leurs ennemis acharnés à les détruire. Londres, peu opulente avant l'arrivée des ouvriers flamands, ne tarda pas à s'agrandir & à donner lieu à toute l'Angleterre de changer de face, lorsqu'elle fut instruite dans l'art d'employer ses laines à la fabrique des draps. Depuis cette époque, son Commerce & sa puissance ont hâté leurs progrès : & l'on ne peut être assez surpris que dès l'an 1660 elle se crût & fût réellement assez forte pour imposer la loi à toutes les autres nations commerçantes, gêner leur Commerce, & s'attribuer le droit d'être seule libre & indépendante à cet égard. C'est ce qu'elle fit en interdisant l'entrée dans les ports appartenant aux Anglois, soit en Europe, soit ailleurs, à tout vaisseau étranger dont le chargement ne seroit pas de marchandises produites ou fabriquées chez la nation dont il porteroit le pavillon : & en conséquence,

les vaisseaux anglois vont eux-mêmes chercher ce que leurs voisins n'ont pas droit de leur apporter. C'est sans doute l'effet d'une sage politique, dirigée par la vue de soutenir la Marine d'Angleterre, & d'augmenter son Commerce aux dépens des autres nations. Aussi est-ce la multiplication des mouvements de sa Marine qui la rend si puissante : de même que c'est le Commerce qui a établi peu à peu ses forces navales.

Il n'y a guere que trois siecles que la Hollande étoit un marais fangeux, peu habitable, & occupé seulement par une poignée de pêcheurs, de fromagers, & de Soldats. L'esprit de Commerce venant à souffler dans ce petit coin du monde, en a fait écouler les eaux : des villes s'y sont formées, & sont devenues très-nombreuses : on y est pourvu de tout en abondance, quoique le terroir ne produise presque rien : tout y respire la propreté & la commodité. Les vaisseaux de la République circulent continuellement dans tout l'univers : elle a des comptoirs établis dans les endroits les plus favorables au Commerce : depuis les terres magellaniques jusques dans la mer glaciale, ses correspondants s'instruisent

par des avis réciproques : & tout eſt rapporté, jugé, & réglé, à Amſterdam, qui eſt le centre de cet admirable mouvement. La nation enfin eſt devenue ſi célebre & ſi conſidérable, que la France même, à qui elle eſt principalement redevable de ſa liberté, la juge digne d'avoir un de ſes Ambaſſadeurs. Que ſont cependant en réalité les Hollandois, aujourd'hui ſi illuſtres, ſinon des Marchands, qui ſe font gloire de l'être, & qui ſavent que c'eſt au Commerce & à la Marine qu'eſt dû le prodigieux changement opéré ſur la face totale de leur pays ?

Genes & Veniſe ne ſont devenues ſi fameuſes que par des Marchands : & leur ancienne proſpérité s'eſt principalement affoiblie par le dépériſſement de leur Commerce, qu'elles ont négligé ; tandis qu'elles regardoient avec confiance, d'un côté les Portugais faire des efforts pour s'agrandir dans les Indes, & de l'autre, les Anglois entrer dans la Méditerranée à titre de Commerçants.

De quelle gloire ne jouiſſent pas depuis long-temps les Malouins, ces Négociants actifs & courageux, qui réuniſſent les armes, l'Art de la navigation,

& le Commerce ? Combien de villes puissantes leur envierent en 1709 l'avantage d'être le soutien de l'Etat, qui étoit presqu'aux abois ! L'instant le plus critique pour la France fut le même où les vaisseaux malouins arriverent heureusement de la mer du Sud chargés de plus de trente millions en or & en argent. La moitié de cette somme, prêtée au Roi, releva les esprits justement consternés, & rétablit la sérénité dans tout le royaume : l'autre moitié fut destinée à prévenir de semblables malheurs, étant replacée dans le Commerce pour y produire de nouveaux fonds & des ressources capables de contribuer puissamment au salut de l'Etat.

La France pourra contrebalancer elle seule les autres nations, dès que les préparatifs de sa Marine seront achevés. Déjà en possession d'un Commerce très-étendu au dehors, florissant au dedans ; riche par ses Manufactures, & par une abondance supérieure à celle de tout autre royaume ; ses principales villes renferment encore dans leur sein nombre de citoyens éclairés, qui consacrent journellement leurs occupations, leur plaisir, leur goût, à élever les Arts & les Sciences

à de nouveaux degrés de perfection. Fonds immense, dont l'Etat ne peut que puiser à l'infini les moyens d'avoir toujours de plus en plus l'avantage sur ce qu'il y a de plus illustre dans l'Europe. Suffisamment pourvue de terres fertiles, non seulement elle recueille assez de bled dans les bonnes années pour nourrir tous ses habitants pendant plus de 18 mois; mais elle en fournit encore habituellement aux Suisses ses voisins, à qui ce secours est nécessaire, de même que celui de notre sel. L'industrie multipliée découvre de temps en temps de nouvelles mines de fer, d'acier, & d'autres métaux, dans l'intérieur du royaume : elle y fait fructifier les vers qui produisent la soie, & les animaux propres à fournir la laine, le poil, & les cuirs. Les bois de construction croissent en différentes provinces; l'Art de la corderie a été depuis peu perfectionné par les savantes recherches de M. Duhamel. Les autres Arts acquierent ainsi journellement : le bon goût se soutient; il acheve même de s'épurer.

Ceux qui ne sont pas conduits par le génie de la science & des découvertes, le sont au moins par l'appas du gain. Et en même temps que les Arts & Ma-

nufactures servent à entretenir, & peut-être à créer diverses branches utiles; il s'en répand dans le sein de l'Etat une heureuse fécondité, qui le rend plus fort & plus puissant par les richesses que le Commerce y attire.

La vue de ces avantages semble mettre en action aujourd'hui toutes les Puissances européennes. Celles qui paroissoient indifférentes sur cet article viennent de se réveiller comme d'un profond sommeil, & témoignent de vouloir accélérer les progrès de l'industrie dans leurs Etats, afin de se dédommager des pertes qu'elles ont faites tandis qu'elles étoient tranquilles spectatrices des travaux & de l'agrandissement de leurs voisins.

La Russie, dans laquelle Pierre I créa pour ainsi dire des hommes, fait tous les jours de nouveaux progrès sous les auspices de la Czarine régnante, dont les vues & les réglements tendent à rendre son peuple plus éclairé, plus industrieux, & dès-là plus puissant & plus formidable.

Des essaims, des colonies nombreuses, passent dans les divers pays du nord; & y remplacent celles qui en sortirent au-

trefois pour venir peupler une grande partie du reste de l'Europe. Brunswick attire depuis plusieurs années beaucoup d'ouvriers & d'Artistes, qui en font déja un Etat florissant. Il y a long-temps que le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse, recueillent l'intérêt des sommes qu'elles ont libéralement répandues en faveur des François qui s'y sont établis depuis deux générations; & ils y sont journellement appellés & comblés de bienfaits par un Prince sans cesse occupé du bien de ses Etats, habile à saisir les moyens infaillibles d'en prévenir le démembrement; sage dans le petit nombre de loix qu'il a jugé devoir suffire pour y maintenir l'ordre, marchant ordinairement à pas sûrs dans les voies de la politique, le protecteur, je dirois presque l'ami des vrais Savants, & toujours l'allié de la France, par la raison qu'il ne voit point de Puissance dont la grandeur également soutenue remplisse mieux l'idée suivant laquelle ce Prince a tracé le plan de sa propre gloire.

Hambourg s'étoit vue menacée, ainsi que les autres villes anséatiques, d'un prompt renversement de fortune, par la nécessité de partager le Commerce de

la mer baltique avec plusieurs peuples qu'on n'y voyoit point auparavant. Cette ville a su étendre dans d'autres mers les différentes branches de son industrie, & renouveller ainsi sa premiere vigueur.

Zurich, laborieux, d'une patience admirable, & naturellement imitateur, a puisé dans le grand nombre de ses Fabriques assez de richesses pour égaler aujourd'hui Berne.

L'Espagne a pris récemment des mesures pour faire valoir par elle-même, tant les richesses qui lui sont propres, que celles que lui produit le nouveau monde.

Que cet encouragement universel des Fabriques & des Arts est bien digne des Souverains! Destinés par état à rendre leurs sujets heureux, peuvent-ils mieux s'en montrer les peres, qu'en choisissant pour leur avantage les moyens qu'une expérience aussi ancienne que le temps du Déluge, & confirmée de siecle en siecle jusqu'à nos jours, assure être les plus propres à rendre un Etat florissant, tranquille dans l'intérieur, invincible au dehors, considéré de ses envieux mêmes, grand; en un mot, puissant & heureux?



§ XIII.

Les riches doivent dépenser en faveur des Manufactures.

QUand on connoît les grands avantages qui résultent des Manufactures, tout bon citoyen doit, par une conséquence nécessaire, s'intéresser à les faire valoir & à les soutenir.

Ainsi la justice demande que chacun, proportionnément à ses facultés, se pourvoie des marchandises fabriquées par ses concitoyens; qu'il en paye la juste appréciation; qu'il n'y demande point un crédit onéreux; qu'il y porte même des fonds : & ce n'est peut-être pas une prétention indiscrete que d'insinuer au riche, qu'il lui convient spécialement de récompenser d'une maniere libérale ce qui en sort de nouveau avec l'empreinte du bon goût, ou avec quelqu'autre perfection dont on lui offre les prémices. Lui seul est en état de dédommager l'entrepreneur d'une grande partie des frais qu'il est contraint de supporter : & il y a, ce semble, une sorte d'équité à aban-

donner en profit presque absolument clair la vente de ce qui reste après que les riches sont pourvus.

Non seulement cette conduite pleine de noblesse est capable d'encourager les Fabriquants & les Artistes ; mais c'est leur donner encore une bien plus grande facilité pour porter leurs ouvrages à de plus hauts degrés de perfection. Car il en est des Fabriques comme des arbres dans une pépiniere : les uns & les autres ne prennent leur accroissement que par degrés. Les premiers efforts de la seve doivent être secondés par une nouvelle nourriture, qui empêche que la terre ne s'épuise, & par des secours propres à garantir le pied de l'arbre contre les accidents qui pourroient l'éventer, & dessécher les racines : & le riche citoyen sent aisément par cette comparaison, que le Fabriquant ne peut prospérer qu'à force de secours abondants, qui, remplissant continuellement ses fonds, le mettent en état de faire des avances considérables, & de parer aux événements capables de faire cesser son travail, & de le ruiner sans ressource.

C'est en effet dans cette vue que les premiers ouvrages qui sortent d'une Fa-

brique sont toujours chers, jusqu'à ce que l'entrepreneur soit suffisamment dédommagé par la vente, & à portée de ne pas craindre les revers qui peuvent être humainement prévus. Si l'on ne tient pas cette conduite, il est impossible que la Fabrique se soutienne : car il faut attendre le succès d'un Commerce que l'industrie cherche à étendre, mais qui est toujours douteux dans les commencements, au moins jusqu'à certain point. L'économie ne fournit pas d'abord les moyens de diminuer la façon des ouvrages ; & durant cet intervalle, les premiers entrepreneurs n'ont que trop d'occasions de faire de grosses pertes. Ils ont eu outre cela à soutenir les frais & les inconvénients qu'il y a à former des ouvriers, qui ne deviennent habiles qu'à force de gâter de l'ouvrage, & veulent cependant être bien payés. Le profit ne devient réel que quand les ouvriers sont devenus plus adroits.

A ces considérations, suffisantes d'elles-mêmes pour faire connoître aux riches à quel titre j'ai dit que c'étoit une justice de leur part, que de fournir généreusement aux Fabriques, j'ajoute de nouveaux motifs fondés sur l'expérience

que nous donne la considération des faits dont le souvenir est consigné dans l'Histoire.

Les villes de Bruges & Gand firent dans l'Europe une figure brillante tant que les Comtes de Flandre donnerent des marques d'attention aux ouvriers en laine, & aux entrepreneurs des Fabriques de draps & de camelots. Mais à peine ces Manufactures éprouverent-elles l'indifférence de ceux qui seuls pouvoient les rendre florissantes, qu'elles tomberent promptement; & ces deux villes, presque réduites au produit de leurs terres, quoiqu'excellentes, se virent plongées dans un état de médiocrité dont il ne leur a pas été possible de se relever.

Ces réflexions importantes furent saisies avec force par le grand Colbert. Aussi rien ne coûtoit-il à ce génie de la France pour animer tous les Arts & toutes les Manufactures, dont il étoit généralement le protecteur. Il regardoit les fonds de l'Etat comme devant être spécialement affectés au Commerce, qu'il savoit être la source la plus féconde des richesses dont la fortune de tout royaume est constamment dépendante.

L'Electeur de Mayence voulant éta-

blir sa Manufacture de glaces de Lohr, examina attentivement ce qui pouvoit en accélérer les progrès, & rendre cet établissement durable. Instruit par les fautes qui avoient rendu languissante la belle Fabrique des serges de Lintz, où l'Empereur avoit commencé par employer plus de cent mille florins en bâtiments, donner de forts appointements aux Directeurs & aux Employés, & mettre des impôts considérables sur les marchandises étrangeres ; l'Electeur porta toutes ses vues sur les ouvrages mêmes, & sur les entrepreneurs. Il sacrifia d'abord les sommes nécessaires pour payer les frais d'apprentissage ; persuadé que c'est le vrai moyen de réussir promptement à faire préférer le travail d'une nouvelle Fabrique, & de la mettre en état de produire des ouvrages parfaits. Aussi, de toutes les nouvelles Fabriques d'Allemagne, est-ce une de celles qui ont le mieux réussi, & qui sont devenues les plus riches. Elle s'est vue en état de faire un débit considérable dès les commencements, & de retirer ses fonds avec des intérêts capables de compenser les premieres avances, & de mettre à portée d'en faire incessamment de plus grandes,

grandes, & dès-là plus lucratives.

Les Manufactures devenant de plus en plus florissantes, leurs richesses refluent par une circulation certaine dans tout le corps de l'Etat; & passant par une infinité de mains, elles animent tous les lieux où elles sont employées, & deviennent une ressource unique pour la subsistance d'une infinité de pauvres & d'artisans.

La Fabrique ne peut en effet s'enrichir, que par l'augmentation de son activité; & celle-ci ne s'accroît pas sans consommer une plus grande quantité de matieres, dont les préparations & l'emploi exigent le travail d'un plus grand nombre d'ouvriers. Tous profitant à proportion dans le même degré que la Fabrique, il y a sans cesse une partie des sommes rentrantes dans les fonds qui est destinée à circuler pour faire valoir l'industrie, tandis que la prudence met l'autre partie en réserve: & dans une ville dont tous les membres sont liés par l'intérêt des diverses branches du Commerce, il n'y a personne, même entre les plus riches, qui ne se ressente de cette circulation, & de ce profit multiplié. Il est donc avantageux pour les riches de ré-

pandre l'or abondamment dans le public par la voie des Manufactures.

Ils doivent encore se regarder comme les peres du peuple, les dépositaires des trésors destinés à pourvoir aux besoins de la multitude. Je ne souhaite pas, au reste, que les riches fassent des dépenses sans goût, sans discernement, donnant à quiconque aura la hardiesse de leur demander gratuitement ; ni que leur libéralité, trop abondamment répandue sur le peuple, soit comme un nuage orageux, qui, pour remédier à une grande sécheresse, accable la terre, & ne lui porte que du préjudice. Leurs fonds, placés dans le sein de l'industrie, seront semblables à ces pluies douces & presqu'imperceptibles, qui se répandant à propos sur un canton, le raniment, le rendent plus agréable à la vue, & lui communiquent une heureuse fécondité.

Nous voyons un effet de cette sage & habile politique dans la République romaine. Ses revenus étant augmentés de 42 millions par les conquêtes de Pompée, & de 10 autres millions auxquels César avoit asservi, tant les Gaules que l'Egypte ; elle ne retint point dans ses coffres cette somme qui y étoit apportée

tous les ans ; mais sentant l'importance dont il étoit de multiplier les 52 millions, & de les reproduire ; Rome les consacra à enrichir des particuliers, & à faire que le nom de citoyen romain fût toujours accompagné d'un éclat & d'une magnificence propres à le relever aux yeux de tous les autres peuples.

Aussi apperçoit-on une grande différence entre Rome du temps de Cesar & de Pompée, & cette même ville un siecle auparavant. Environ cent ans avant le régne d'Auguste, les Censeurs citerent à leur tribunal M. Emilius Lepidus comme coupable de luxe & de faste, parce qu'il payoit 750 liv. pour la maison qu'il occupoit : & Velleius Paterculus, qui nous en a conservé le souvenir, dit que de son temps on eût à peine reconnu pour Sénateur celui qui se seroit logé à un si bas prix.

C'est que l'on sait qu'il y a une sorte de bienséance, de devoir même, pour chacun, à faire une dépense proportionnée aux richesses que l'Etat fait passer entre ses mains : ensorte que si un homme riche tient une conduite opposée, il est détesté généralement, & il mérite de l'être. Mais tout citoyen opulent ne

peut jouir de ses richesses, qu'en les distribuant par le canal de l'industrie, qui tient occupées les mains de la multitude, dont l'inaction est d'ailleurs extrêmement dangereuse.

---

§ XIV.

Sur la politesse.

QUoique la politesse d'usage ne soit pas toujours accompagnée des louables sentiments qu'elle annonce, ce défaut ne doit point cependant nous faire regretter les temps antérieurs à l'introduction de ces loix. La rudesse & la grossiéreté n'excluent pas la duplicité, la fraude, l'artifice, que l'on prétend être aujourd'hui les compagnes inséparables de la politesse françoise. D'ailleurs l'époque de l'établissement des loix de la politesse est d'une antiquité si respectable, qu'il seroit mal aisé, & peut-être impossible, de fixer un temps où elles n'aient pas fait partie du caractere distinctif de cette nation. Les PP. Bénédictins qui nous ont donné l'*histoire littéraire de la*

France, alleguent, dans le 2e. volume, p. 27, le témoignage d'Agathias, qui dit que les premiers habitants des Gaules étoient pleins d'humanité, & qu'ils se distinguoient par la maniere civile avec laquelle tout étranger étoit traité parmi eux.

L'affabilité, cette vertu nationale, est donc un titre précieux dont il ne nous convient nullement de nous départir, quelque chose que puissent dire des personnes peu instruites de nos usages, ou dont le goût est porté à censurer tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs sentiments. C'est la civilité, telle qu'elle se pratique parmi nous, qui donne au commerce de la vie une douceur, un agrément, qui ne peuvent être conçus tels qu'ils sont que par ceux qui en jouissent. Aussi tout étranger, qui a vu par lui-même les usages de différentes nations, s'en retourne-t-il dans sa patrie avec des sentiments d'estime pour plusieurs des peuples dans le sein desquels il a vécu, mais charmé des manieres qu'il n'a trouvées qu'en France.

Y a-t-il en effet rien de plus propre à donner une haute idée de nos mœurs que ce noble accueil, cette gaieté pleine de

décence, cet air aisé & ouvert, avec lesquels les personnes vraiment polies se traitent mutuellement? La politesse donne de la grace à toutes les vertus; elle les rend aimables, & inspire le desir de s'y conformer. Pour rendre ces vérités sensibles, jetons seulement un coup d'œil sur deux personnes supposées également vertueuses; mais dont l'une orne ses vertus par le bel extérieur de la politesse, & l'autre ne présente que des dehors rustiques & grossiers. La différence nous frappe à l'instant même: notre cœur ne balance point à se décider pour celle des deux vertus qui paroît plus aimable. N'est-il pas vrai aussi qu'un dévot brutal rend en quelque façon la dévotion odieuse; & qu'un homme de piété, modeste & poli, a sur nos cœurs un grand avantage pour les attirer à suivre son exemple?

En un mot, être poli, c'est dire chaque chose d'une maniere obligeante, & faire tout avec grace. La vraie politesse est une attention continuelle, sans affectation; qui comprend l'art de disposer les autres à être contents de nous & d'eux-mêmes. Y a-t-il rien de si charmant que de voir nos amis applaudir à nos pensées,

entrer dans nos sentiments, épargner notre foiblesse, lorsque leur sincérité nous fait appercevoir nos défauts; être attentifs à prévenir nos desirs, & à les seconder; chercher ingénieusement à connoître ce qui peut nous plaire; éloigner de nous, autant qu'il leur est possible, tout sujet de tristesse, souvent nous préférer à eux-mêmes; chercher enfin à nous rendre heureux? Ces traits caractérisent également, & la politesse françoise, & les vertus qui appartiennent à l'esprit de société.

Car les loix que la plus exacte morale impose à l'homme sociable se réduisent à être prudent, discret, réservé, indulgent pour les défauts & les imperfections des autres, & sévere pour ses propres foiblesses; respectueux envers les personnes au dessus de soi, plein de bonté pour ses inférieurs, toujours prêt à témoigner de l'estime à ses égaux. S'il est assez heureux pour posséder avec cela une intelligence délicate, aussi contraire à la duplicité qu'à l'imprudence; & l'art de placer des bienfaits avec choix; de parler, de se taire, & d'agir à propos; il n'y aura personne qui ne souhaite de vivre avec lui: sa compagnie aura tou-

jours de nouveaux charmes : on ne se trouvera content qu'en sa présence. Ce n'est là que la spéculation dont la pratique est la politesse françoise; politesse digne de nous, convenable à des êtres pensants, & variée selon les divers sentiments auxquels elle est relative.

Une personne polie nous met tout d'un coup à notre aise : point d'embarras avec elle, point de contrainte. On peut ne point accepter ses offres, sans qu'elle s'en offense, ni qu'elle nous y force avec une brusque violence : on est libre de penser autrement que cette personne, & de suivre sa propre volonté. La politesse fait souhaiter qu'un inférieur parle & agisse sans timidité, sans gêne ; elle lui aide à s'énoncer ; interprete favorablement ce qui n'est en lui que grossier, & qui ne sort point des bornes que le respect lui prescrit : encore dissimule-t-on ses écarts, lorsqu'ils ne vont point à certain excès.

L'on sait avec quelle bonté Louis XIV essaya de rassurer un Archevêque de Toulouse que le respect intimidoit. Le Prince de Condé vouloit bien souffrir que le Poëte Santeuil, homme à talents, mais impoli, & extraordinairement rem-

pli de lui-même, osât le tutoyer. On raconte qu'un Pape ayant demandé à Louis XIV d'envoyer à Rome le célebre Nôtre pour y tracer le plan d'un jardin ; ce Prince, en le faisant partir, lui dit de faire au Pape bien des amitiés de sa part. Cet habile homme, plein de simplicité & de candeur, prenant le commandement à la lettre, ne s'assujettit point au cérémonial des profondes révérences qui se font à plusieurs temps avant d'arriver au trône de Sa Sainteté ; mais dès qu'il apperçut le Pape, il courut avec un empressement naïf l'embrasser, & lui faire un accueil plein de cordialité; ajoutant qu'il exécutoit les ordres du Roi son maître. Le tout fut pris en bonne part, & on fêta beaucoup à Rome ce vieillard, qui méritoit des distinctions, autant pour sa respectable simplicité, que pour son talent, qui l'avoit rendu singuliérement digne des bontés du Roi. Benoit XIV, aujourd'hui assis sur le trône de St. Pierre, essentiellement bon esprit, & d'un caractere bienfaisant, est si affable pour les étrangers, qu'il oublie presque sa dignité avec les personnes de mérite ; leur permettant de s'entretenir avec lui avec la familiarité

qui est d'usage entre personnes égales. Dans le temps qu'un jeune Prince étudioit à Paris au college de Louis le grand, un de ses domestiques qui l'accompagnoit par-tout, même dans les coridors, avoit ordre d'avertir ce Seigneur de se découvrir, s'il y manquoit, lorsqu'il passoit quelqu'un, fût-ce le dernier des valets; & il falloit que le Prince se découvrît tout-à-fait, le chapeau bas.

Le François poli ne sait ce que c'est que de garder avec ses inférieurs un prétendu point d'honneur, qui pourroit leur être préjudiciable. On dit qu'anciennement les cochers du Roi & des Grands en Espagne étoient toujours tête nue, quelque temps qu'il fît. Louis XIV, au contraire, voyant dans ses appartemens un ouvrier sur une échelle, s'approcha pour en tenir le pied, de crainte qu'elle ne glissât. Quel contraste! l'humanité fait, comme on le voit, une partie de la politesse des plus grands Seigneurs. Il y a des exemples de gens qui paroissant pénétrés de froid, ont été amenés par des Princes mêmes près de leur feu: d'autres ne vouloient pas qu'un ouvrier ou un paysan, qui étoit bien fatigué, leur parlât autrement qu'assis. Telle est en

partie la politesse qu'un homme de distinction observe en France à l'égard de ses inférieurs. Ses discours, ses manieres, tout se sent en lui d'une politesse, qui est encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaisant. D'ailleurs on a soin d'inculquer dès l'enfance aux personnes du plus haut rang, que la fierté ne peut se trouver que dans des hommes médiocres, qui y trouvent une foible ressource, une vaine décoration ; que le propre des héros est de savoir être simples & humains ; & que plus on est grand, plus on ignore l'art & l'affectation de le paroître.

Entre égaux, chacun est libre de faire ce qu'il lui plaît. On va & vient sans être importuné : l'on ne paroît s'intéresser à vos actions, que dans le cas où on croit que vous avez besoin de secours ; & alors on s'empresse à vous soulager promptement : du reste, personne ne jette des regards curieux sur ce qui concerne les affaires de son voisin ; l'on s'en tient à des offres générales de service, que l'on se fait ensuite un plaisir de remplir, si les circonstances le permetent. L'ami va solliciter un Magistrat, ou demander avec instance une charge, une grace, pour son

ami, s'il a un crédit proportionné aux choſes dont il s'agit. Se trouve-t-on dans l'embarras ? il ſe rend caution, il paye, il prête ; ſuppoſé que la prudence lui dicte qu'il peut le faire ſans ſe porter un notable préjudice. Car il y a des gens indiſcrets, capables de demander des choſes injuſtes, & de s'offenſer du refus. C'eſt ce qui arriva à Rutilius. Son ami s'emporta juſqu'à lui dire avec indignation : *Quel beſoin ai-je de votre amitié, ſi vous ne faites pas ce que je vous demande ?* L'illuſtre Romain lui répondit ſur le même ton : *Et quel beſoin ai-je de la vôtre, s'il faut que pour la conſerver j'agiſſe contre les loix de la vertu ?*

L'homme poli eſt toujours affable & gracieux, lors même qu'il ne lui eſt pas permis d'être libéral. Son accueil devient preſqu'auſſi agréable que l'eût été le bienfait qu'il refuſe : il n'omet rien de ce qui peut prouver la bonne volonté. Delà ces attentions délicates, ce ſoin d'adoucir un refus, & de témoigner qu'on ne refuſe que malgré ſoi ; enfin cette maniere d'obliger qui eſt préférable au bienfait même. La politeſſe ne fait point attendre long-temps les bons offices ; & en faiſant plaiſir de bonne grace, elle eſt digne d'une double reconnoiſſance.

A-t-on besoin de conseil? on ne trouve point dans l'homme poli cette affectation d'une sérieuse gravité qui embarrasse & déconcerte; mais il écoute, pense, répond; & montre en tout qu'il s'intéresse à ce qui nous touche. Il m'arrive un succès heureux; chacun se hâte de s'en réjouir avec moi: je ne vois qu'un air riant dans tous ceux qui m'approchent; & leur gaieté extérieure me rend plus capable de sentir mon bonheur. Si l'on sait qu'une personne est dans l'affliction, on court prendre part à sa peine, tâcher de la consoler: & une des choses qui préparent en elle ce bon effet, est la douleur ou la morne tristesse qu'elle apperçoit dans les amis qui l'environnent: elle s'attendrit sur la peine qu'ils paroissent ressentir, & commence à faire moins d'attention à celle dont son cœur est pénétré.

Quelqu'un commet-il une faute en présence de gens polis? on feint de ne pas s'en appercevoir, ou on l'avertit adroitement: de sorte qu'on lui épargne la confusion. On est sûr d'être traité avec accueil par les domestiques: le maître leur en a donné l'ordre; & il veut que ses amis soient traités comme lui-même, sans espérance d'aucune gratification de leur main: c'est un

bienfait équitable dont il se charge encore. En un mot, tout est commun entre amis, autant que la raison le dicte : & chacun, dans la société, s'applique à se conformer au goût de ceux avec qui il se trouve. La politesse fait que tout y respire un air de noblesse & d'aisance, totalement opposé à ce qui appartient à ces génies étroits, dont le centre est dans les petitesses & la servitude. Enfin le commerce des personnes polies exclut généralement ce que M. Gresset dépeint dans sa *Chartreuse* comme propre à troubler l'agrément de la société. L'on est heureux, dit-il, lorsqu'on a l'avantage de vivre

Loin de tout importun jaseur ;
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses,
Et de petits fats ignorants,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments ;
Loin de ce médisant infame,
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces sots atrabilaires,
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne vous parlent qu'*incognito* ; . . . .
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatisant sur des riens,

Apportent dans les entretiens
Le bruit des battus opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des miseres pédantesques; . . . . . .
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité: &c.

Quand l'homme poli se trouve avec une personne dont le rang est supérieur au sien, il ne connoît point ce puéril orgueil qui cherche à s'affranchir des déférences qui appartiennent aux grands en vertu de l'usage. Il est très-circonspect en leur présence: il y observe un maintien plus sérieux, mais accompagné de certaine sérénité qui annonce l'état d'une ame vertueuse, laquelle se plaît où elle est.

Non seulement cette vertu fait que l'on n'a point avec eux des manieres ou empressées ou contraintes, qui leur seroient également incommodes; mais aussi elle rend attentif à lire sur toute leur personne ce qu'ils peuvent desirer de nous. S'agit-il de leur obéir? On leur témoigne le plus grand zele. Donnent-ils des avis? on les reçoit avec un silence de soumission: &

s'il arrive que l'on soit forcé à les contredire, la remontrance est amenée à pas lents, & précédée du respect, qui ne la quitte point, & dont la présence est encore plus marquée par des signes extérieurs, empruntés sans affectation des mains de la nature, que par les paroles qui en font une protestation expresse.

D'un côté la politesse insinue la vérité avec tout l'art possible; de l'autre aussi elle est incapable de la trahir : & conservant toujours de la dignité au milieu des démonstrations du plus profond respect, elle ne s'avilit point par l'adulation; mais évitant de se répandre en fades louanges, autant que de blâmer indiscrettement, elle s'applique à saisir un milieu entre la fausseté pleine de bassesse, & la sincérité dont la rudesse seroit offensante. Enfin le François poli est essentiellement honnête homme, galant homme, & homme aimable.



§ XV.

§ XV.

Suite de l'article concernant la politesse.

IL y a des personnes que choquent certaines formalités extérieures, lesquelles font partie de la politesse françoise : cette espece de cérémonial leur déplait. J'avoue que la politesse impose quelqu'assujettissement, mais qui devient facile, imperceptible, agréable même, par l'habitude. J'ose avancer aussi que la censure tombe beaucoup moins sur notre politesse, que sur ceux qui abusent de ce nom pour faire valoir un jargon particulier & des façons affectées.

Car il est certain que l'on ne trouve point dans le grand monde ce manege ridicule de gestes, de minauderies, de fades compliments, de révérences multipliées, & autres manieres gênées, qui deviennent fort incommodes, & que les personnes peu instruites regardent comme appartenant au caractere essentiel de la politesse nationale, dans laquelle au contraire tout est simple, aisé, naturel, plein de noblesse.

Il en est de la politesse comme de l'esprit. Des gens dont le goût n'étoit pas épuré ont cru que l'esprit consistoit dans certain jargon alambiqué, inintelligible pour ceux mêmes qui en faisoient usage, ridicule, ou plutôt pitoyable, & nullement d'accord avec la sagesse de la raison & les graces de la belle nature. Un singe n'est pas plus propre à représenter un homme accompli, que le prétendu bel esprit, & la fausse politesse, à rendre sensible le vrai caractere des excellentes qualités dont ils ne font qu'emprunter le nom, & dérober quelques traits.

L'idée que j'ai tâché de donner de la politesse, dans l'article précédent, n'est qu'une esquisse imparfaite, mais fidelement copiée d'après l'usage constant qui s'observe entre les personnes distinguées par leur rang & par leur bon esprit. C'est cette politesse qui charme les étrangers : ils sentent eux-mêmes que ce qu'on leur donne souvent pour les manieres françoises, n'a point cet air aimable, engageant, naturel, propre à gagner le cœur, & qui fait envier à toutes les nations le sort de la nôtre.

Ce qui contribue à fortifier les Anglois, par exemple, dans des préjugés contre la

politesse françoise, est qu'ils font l'honneur de qualifier de François un prodigieux nombre d'Allemands & de Suisses, qui se sont établis à Londres, à Cambridge, & ailleurs, pour enseigner notre langue, & pour donner la belle éducation à la jeune Noblesse des deux sexes. De tels maîtres ont un trop grand intérêt à la réputation de leur talent lucratif, pour ne pas prononcer avec hardiesse sur le bon usage. On les croit sur leur parole, parce qu'on n'est pas à portée de reconnoître le défaut de leurs regles. La vue de quelques *petits-maîtres*, aussi méprisés en France qu'ailleurs, sert ensuite à confirmer dans l'idée peu juste que l'on s'étoit formée de nos usages, par les manieres & les instructions de gens aussi étrangers à l'égard de la France que les Anglois mêmes; & qui pour la plupart sans naissance & sans éducation, n'ont jamais pu fréquenter & copier que des François peu en état de leur inspirer la politesse. Il est étonnant que, malgré le préjugé où sont les Anglois contre nos manieres, ils aient un goût décidé pour les faire donner à leurs enfants. Ces heureuses dispositions sont un effet du séjour que quelques François réellement polis ont fait à Londres, & de

ce que les Anglois, au retour de leurs voyages, racontent à la louange de notre nation. Il seroit à souhaiter que ce peuple infiniment estimable fût à portée de faire un choix de personnes plus capables de remplir son attente, de montrer par leur exemple la pratique des maximes, & de soutenir la haute idée de la politesse françoise.

Une chose qui déplait encore, est l'usage de faire des offres de service que l'on ne soutient pas dans l'occasion. J'ai déjà observé que l'indiscrétion de celui qui requiert un bon office peut mettre le plus honnête homme dans le cas de manquer à sa parole à cet égard. Ces offres vagues supposent toujours tacitement que le service ne pourra point préjudicier à celui qui en fait l'offre : c'est la raison elle-même qui dicte cette clause. Et d'ailleurs il faut convenir que ces faux polis, dont l'univers abonde, font inconsidérément de telles protestations d'amitié & de services ; & qu'il est juste de les regarder sur le pied de ceux qui ne parlent que de mettre l'epée à la main, & se sauvent dès que l'on témoigne d'accepter leur défi. Dans l'un & l'autre genre, ces propos imprudents doivent être suspects dès qu'ils

sont employés à chaque instant sans distinction, & sans raison convenable : ce qu'il est aisé de discerner quand on a l'usage du monde.

Il est inutile, ce me semble, d'entrer dans un plus long détail sur les reproches dont on charge injustement la politesse de la nation. C'est assez d'avoir rappellé aux yeux du public la vraie idée de la politesse françoise, d'avoir rafraîchi ses principaux traits, & d'indiquer en général la source des préjugés qui sont à son désavantage.

Mais il me reste à faire observer qu'il y a des témoignages de politesse qui ne trompent que ceux qui le veulent bien ; & que, par conséquent, on ne doit pas les accuser d'être peu sinceres. Il en est de ces parties purement extérieures de la civilité, comme de la forme des habits. On ne peut se distinguer de l'usage commun, sans paroître singulier, & sans s'exposer à passer, ou pour grossier, ou pour ridicule. Telle Dame n'a pas plus de goût pour le large panier dont son état lui fait une espece de loi, que d'inclination pour servir une personne qui lui est absolument indifférente, à qui cependant l'usage veut qu'elle assure, en

la voyant pour la premiere fois, qu'elle est très-humblement soumise à ses ordres. Il n'y a personne de raisonnable qui prenne droit de ce compliment purement cérémonial, & toujours réciproque. C'est une mode que l'on suit sans y faire la moindre attention, une monnoie courante sur la valeur de laquelle il n'est pas possible de se tromper, pourvu que l'on ne soit point absolument nouveau venu dans le monde.

Il y a des usages pareils dans chaque nation. En se civilisant, & s'éloignant de la barbarie pour s'approcher des vrais principes de l'esprit de société, on a introduit par degrés ces sortes d'attentions, qu'il a plu de nommer des bienséances. Depuis qu'elles ont été mises au rang des devoirs, les plus sages ne s'en sont point dispensés; & il a été honteux de les négliger : elles ont part aux préliminaires de la vie civile. On dit à un homme que l'on est son serviteur, comme on se découvre en l'approchant. Il y a une convention tacite qui établit que l'un de ces signes ne dit pas plus que l'autre ; & que tout galant homme doit néanmoins les employer dans les cas marqués par l'usage.

Mais si de telles actions de civilité peuvent être pratiquées par des gens qui d'ailleurs n'ont point les qualités sociales, il n'en est pas de même de la vraie politesse, pour laquelle il faut un grand fond d'esprit & de sentiments, ou au moins beaucoup d'art pour les feindre. Si l'on est exposé à se voir trompé journellement par un extérieur de probité qui attire la confiance, est-il étonnant qu'il se trouve des gens assez habiles pour contrefaire la politesse ? Et puisque cette illusion est un vice, il s'ensuit que ce qu'elle a voulu imiter pour se rendre digne d'estime, est une vertu.

Ce qui le prouve encore, est la difficulté que l'on éprouve pour être poli avec gens qui ne nous plaisent pas. Se vaincre à cet égard, c'est donc être vertueux. L'on voit des gens qui, ayant beaucoup d'esprit, ne trouvent personne à leur goût : leur esprit ne sert qu'à les chagriner, en leur faisant appercevoir grand nombre de défauts dans ceux avec qui ils ont affaire. Un bon esprit fait excuser tout : convaincu de ses propres foiblesses, il devient volontiers indulgent pour celles dont il est le témoin ; & plus un homme a d'esprit, moins il doit se faire de

peine d'entrer dans les détails qui tous ensemble concourent à la politesse. Aussi voyons-nous que lorsqu'un homme d'esprit est poli, il l'est plus que d'autres ; & que sa politesse est accompagnée d'agréments infinis.

Tels étoient Voiture, M. Godeau, & les autres Savants qui composerent les cours illustres de Mlle. de Rambouillet & de Me. du Maine. M. de la Motte n'oublia jamais ce qu'il devoit à la politesse & aux Dames, quoique très-maltraité par Me. Dacier, qu'une longue habitude à lire Aristophane avoit un peu écartée de la douceur & des graces naturelles à son sexe. Gassendi, dont le caractere étoit un heureux composé de politesse & de science, ne laissa rien échapper d'offensant contre Descartes, qui le traitoit avec des termes méprisants, durs & grossiers. L'homme poli a le talent de semer des fleurs sur les routes épineuses de la critique. La même main qui censure un endroit défectueux, cherche à en indiquer d'autres qui méritent d'être loués. S'il annonce aux Savants quelque découverte qu'il ait faite ; il ne croit point ternir sa gloire par un aveu plein de candeur, qui avertit que le germe de cette nouveauté se trou-

ve dans quelqu'autre ouvrage, où néanmoins il n'existe peut-être que d'une maniere imperceptible. Dans les occasions d'attaque ou de défense, les termes qu'il emploie appartiennent tous à la langue de l'honnête homme ; & toute sa conduite est soutenue d'un air de politesse, qui fait voir la dignité de ses sentiments. Il n'appartient enfin qu'à l'homme d'esprit de faire usage de la maxime que M. de St. Evremont dit être le grand art de la conversation : Admirer peu, écouter beaucoup ; se défier toujours de sa raison, être quelquefois en garde contre celle de nos amis ; ne se piquer jamais de montrer de l'esprit, & faire briller autant qu'on peut celui des autres.

J'ai vu objecter contre l'assujettissement aux formalités de la politesse, que M. de Fontenelle dit que M. de Vauban les négligeoit. Comme ce sage Historien des Savants & des Sciences a toujours été exact à remplir de semblables devoirs, & qu'il a pris soin de faire observer que les personnes dont il faisoit l'éloge avoient éminemment possédé les vertus sociales, il paroîtroit étonnant qu'il eût voulu en excepter un aussi grand homme que cet illustre Maréchal. Selon lui, „ M. de

„ Vauban méprisoit cette politesse *super-*
„ *ficielle*, dont le monde se contente, &
„ qui couvre souvent tant de barbarie ;
„ mais sa bonté, son humanité, sa libéra-
„ lité, lui composoient *une autre politesse*
„ plus rare, qui étoit toute dans son cœur.
„ Il seyoit bien à tant de vertu de né-
„ gliger les dehors, qui, à la vérité, lui
„ appartiennent naturellement, mais que
„ le vice emprunte avec trop de faci-
„ lité. „ C'est, ce me semble, que ce Général, sans cesse occupé d'objets sérieux, qui demandoient beaucoup d'application, se répandoit peu dans le grand monde, & ainsi n'en avoit point toutes les belles manieres. Leur étude étoit en quelque sorte incompatible avec les travaux continuels d'un héros militaire ; mais ce genre de vie sérieux n'empêchoit pas M. de Vauban de remplir les principaux devoirs d'un vertueux citoyen, & de s'acquitter des usages communs que prescrit la politesse. Bon, humain, libéral, officieux, & cherchant à laisser ignorer ses bienfaits ; il avoit sans contredit le fond essentiel des vertus sociales, que j'ai dit être le caractere & l'ame de la politesse. Mais ne négligeons pas ce que M. de Fontenelle dit ici : Que les dehors, l'exté-

rieur poli, *appartiennent naturellement à la vertu*. Le suffrage de ce respectable Auteur est une preuve de plus pour moi.

Aussi nous représente-t-il M. Dodart „ obligeant tout le monde, autant qu'il „ lui est possible, & ne ménageant point sa „ faveur dans les affaires d'autrui. Avoir „ besoin de son crédit, c'étoit être en „ droit de l'employer. Son caractere, na-„ turellement sérieux, n'avoit cependant „ rien d'austere ni de sombre; mais il „ laissoit paroître assez à découvert un „ fond de cette joie sage & durable, qui „ est le fruit d'une raison épurée, & d'une „ conscience tranquille. Il entroit dans ce „ qui étoit proposé par les autres, com-„ me s'il n'eût su que ce qu'il appre-„ noit d'eux en ce moment. Il aimoit à „ emprunter & faire valoir leurs idées; „ & il auroit plutôt affecté que manqué „ l'occasion de leur en rendre une espece „ d'hommage. Dans ses mœurs tout par-„ toit d'un seul principe: un cœur natu-„ rellement droit & noble avoit été con-„ tinuellement cultivé par la Religion. „ Cette peinture répond exactement à une partie de celle que j'ai grossiérement ébauchée pour donner l'idée d'un François poli.

M. Bourdelin paroît encore dans son éloge un citoyen zélé & *officieux pour ses amis, doux & humain à l'égard de ses domestiques.*

M. de Fontenelle, estimé pour l'universalité de ses talents, & aimable par les agréments qu'il sut toujours répandre dans la société, est aussi un Historien fidele, qui ne dissimule point les foiblesses dont l'équité convient que les vertus humaines ne sont jamais exemptes. Ayant à faire l'éloge de M. de Montmor, il dit ingénument que cet Académicien étoit „ vif, „ & sujet à des coleres d'un moment, „ sur-tout quand on l'interrompoit dans „ ses études pour lui parler d'affaires „ Ce sont les humiliants appanages de l'humanité, à qui il reste toujours quelque imperfection, mais que des qualités excellentes compensent avec avantage. En effet „ à ces coleres de M. de Montmor „ succédoit une petite honte, & un repen- „ tir gai. Il étoit bon maître, même à l'é- „ gard des domestiques qui l'avoient volé; „ bon ami, bon mari, bon pere, non seule- „ ment pour le fond des sentiments, mais „ dans tout le détail de la vie. „ Images gracieuses qui nous offrent le portrait de l'honnête homme, du galant homme, de

l'homme poli, du François qui sait faire à propos usage de la gaieté & de l'enjouement, convenir de ses fautes, & les réparer avec aisance & noblesse, être aussi indulgent envers ses inférieurs que sévere pour lui-même; exact enfin à chercher les moyens de rendre heureux ses amis, son épouse, sa famille, ses domestiques. Ce que j'ai dit de la politesse n'est donc qu'une expression de ce que l'usage offre journellement à nos yeux dans les personnes dignes d'être proposées pour modele à ceux qui veulent apprendre la politesse qui sert à distinguer la nation françoise de toute autre.

S XVI.

Bons effets de l'honneur & de la honte.

LEs préjugés en général influent beaucoup sur notre conduite. Quelque difficulté qu'il y ait à régler les passions de l'homme, parce qu'elles dépendent moins de la pensée que du sentiment, les loix trouvent dans le sentiment même une ressource pour se faire

respecter. Quiconque est susceptible d'honneur ou de honte, peut être gouverné par l'espérance de la gloire, ou par la crainte de l'infamie. Et nous sommes fort heureux que l'appréhension d'être déshonorés ait assez de force pour agir sur certains esprits que la vue des amendes ou de toute autre peine ne seroit pas capable de retenir. Ceux qui sont dignes de sentir que le mépris & la honte sont de rigoureux châtiments pour un homme qui vit en société, doivent être des citoyens précieux à l'Etat : avec de telles dispositions on est capable de tout.

C'est à la gloire de vaincre, & à la honte d'être vaincu, que l'on doit cet acharnement que les troupes témoignent dans le fort de la mêlée, cette ardeur qui fait qu'elles demandent à être menées au combat, ces prodiges de valeur qui décident du succès d'une action. Le même motif empêche souvent l'homme d'être vicieux, parce qu'il auroit honte d'être connu pour tel. Des femmes observent avec soin tous les dehors d'une vertu dont on fait le capital pour leur sexe ; aussi cette vertu est-elle confondue pour elles avec l'honneur ; & on

leur apprend en naissant que ce même honneur doit leur être plus cher que la vie. Delà tant d'héroïques actions dans des femmes fortement persuadées par ces maximes.

Lorsque les Législateurs crurent devoir suspendre le cours du luxe, qui dans certaines circonstances devenoit préjudiciable, les peines infamantes prononcées contre les infracteurs, furent plus puissantes que tout autre motif pour remplir l'intention de la loi. Telles furent celles que Zaleuque imposa aux Locriens. Une femme du plus haut rang ne pouvoit désormais se faire accompagner dans les rues de la ville par plus d'une suivante; à moins que cette Dame ne fût pleine de vin: il défendoit à toute femme de sortir durant la nuit; le permettant néanmoins à celles qui iroient chercher des galants: l'usage des dorures n'étoit accordé qu'aux femmes qui auroient résolu de se prostituer. Les hommes avoient aussi des loix scellées de semblables restrictions: le desir d'aller dans quelque lieu infame étoit le seul cas où ils fussent libres de se parer avec des étoffes de Milet, & des pierreries. Chaque espece de luxe n'étoit licite, en con-

ſéquence de la loi, que dans les circonſtances où perſonne ne veut être cenſé ſe trouver. Nos annales ont conſervé la mémoire d'un pareil édit émané du Roi Henri IV, qui déclaroit l'uſage des dorures illicite pour tous ſes ſujets, à l'exception des filous, & des femmes ou filles débauchées. Les gens de cette trempe ayant intérêt d'être confondus avec les autres, de tels expédients coupent avec une promptitude certaine la racine du mal que l'on veut retrancher. L'honneur & la honte, ces deux puiſſants mobiles, arrêtent tout-à-coup ceux qui croiroient pouvoir impunément braver des loix qui portaſſent toute autre peine. Quand on peut réuſſir à s'emparer du cœur de l'homme, on eſt ſûr de le conduire où l'on veut. S'il ſait ce que c'eſt que la honte, il ne balancera pas à préférer courageuſement la mort à une vie qui le déshonoreroit.

Telle fut l'intention des Spartiates, lorſqu'ils ſtatuerent que quiconque auroit pris la fuite en un jour de combat, paſſeroit pour infame, ne porteroit que des habits déchirés, auroit tout un côté de la barbe raſé ; & que le premier qui le trouveroit par les chemins, pourroit lui

donner

donner un soufflet, sans qu'il lui fût permis de se plaindre.

C'est pourquoi aussi, dans un temps où la fureur de se pendre s'étoit emparée des filles milésiennes, le Magistrat ne put arrêter efficacement les progrès de cette frénésie, qu'en ordonnant que le corps de chaque fille qui se pendroit seroit traîné tout nud dans les rues de la ville, aux yeux du peuple, & avec la même corde qui auroit été l'instrument de sa mort. L'on raconte que certain fanatisme; qui faisoit beaucoup d'impression sur l'esprit des Anglois, fut de même presque subitement reprimé par la sagesse du Magistrat, qui prévit que les fanatiques céderoient à la honte de se voir l'objet de la risée du public, après avoir été joués sur le théatre; au lieu que la sévérité eût pu leur faire naître l'imagination d'un prétendu martyre.

Les grades militaires, les récompenses, les éloges, la gloire, qui couronnent la vertu de tout bon citoyen, sont des motifs qui ont beaucoup d'ascendant sur les grandes ames: ils inspirent même à d'autres les efforts capables de les élever au dessus de la bassesse. La crainte

du châtiment corporel eſt proportionnée à l'état de celui qui, ſous la forme humaine, n'a d'autres ſentiments que ceux des brutes : incapable de penſer noblement, il doit être traité en eſclave.

Ainſi les loix de Théodoſe & de Juſtinien ordonnent que, ſi un indigent, qui eſt en état de travailler, ſollicite des bienfaits, auxquels les foibles ſeuls ont droit ; le premier qui le ſaiſira, pourra en faire ſon eſclave : & les ordonnances de nos Rois défendent de rien accorder aux prieres & aux cris de ces mendiants valides.

Le même eſprit avoit anciennement dicté aux Romains, qu'un Soldat qui conſentoit à ſe rendre aux ennemis, étoit indigne de toute aſſiſtance : & pour l'ordinaire un tel priſonnier ceſſoit d'être compté comme citoyen. Regulus perſuada aux Sénateurs, quoiqu'il fût ſûr que ce conſeil lui coûteroit la vie, de laiſſer les priſonniers entre les mains des Carthaginois. Nous voyons encore, dans la guerre contre Annibal, Rome, quoiqu'épuiſée après la bataille de Cannes, préférer néanmoins d'armer huit mille eſclaves, & d'altérer en cela l'uſage de la République, plutôt que de racheter

égal nombre de citoyens, dont la rançon ne lui eût pas plus coûté que l'équipement de cette nouvelle milice : & dans cette extrême néceſſité, il fut établi plus que jamais, comme une inviolable loi, qu'un Soldat devoit ou vaincre ou mourir. Auſſi y alloit-il de la vie, non ſeulement à fuir, ou à quitter ſon rang ; mais à faire le moindre mouvement ſans ordre du Général. Par cette conduite rigoureuſe, les armées romaines, quoique défaites, les rangs rompus, les Soldats épars, ſe rallioient juſqu'à la derniere extrêmité. Les uns craignoient d'être punis de mort, ou de vivre eſclaves perpétuels de maîtres durs & barbares ; les autres étoient animés de la gloire de vaincre.

Le brave ne s'effraie ni du danger, ni du grand nombre ; il compte ſur ſa valeur. Bayard, réſolu de défendre Mezieres, quoique cette place fût dénuée de tout, & qu'il n'eût qu'une poignée de gens, répond à ceux qui lui ſuggéroient de ſe rendre : *Avant de ſortir, nous aurons un pont formé des cadavres de nos ennemis.*

Quand Xerxès, ambitieux d'un titre redoutable,
Menant à ſa ſuite des troupes formidables,

Pensoit que le grand nombre inonderoit la Grece ;
Leonidas, suivi d'une brave jeunesse,
Pleine de courage & d'ardeur,
Marcha pour s'opposer à cet usurpateur.
Un Grec effrayé vint lui dire :
Tout est perdu!, Seigneur ; Xerxès va nous détruire :
Qui peut lui résister ? Quel terrible appareil !
Les Perses sont en si grand nombre,
Qu'ils pourront de leurs traits obscurcir le soleil.
Tant mieux, répondit-il, *nous combattrons à l'ombre.*

Les grands Généraux, persuadés que tout Soldat qui craint la mort est infiniment nuisible, ont mieux aimé avoir des armées peu nombreuses, & les composer d'hommes remplis de courage. Gédéon, à la tête de trente-trois mille hommes, fait publier que les timides eussent à mettre bas les armes : vingt-trois mille se déclarent ; & dans les dix mille qui parurent disposés au combat, il ne se trouva réellement que trois cents braves : mais ce petit nombre devient libre pour suivre toute l'impétuosité de son courage ; & la multitude des timides eût tout fait périr. Scipion fit de même avant de passer en Afrique ; & s'estima heureux de n'avoir point à mener au combat un peuple de poltrons, qui accepterent l'offre qu'il fit de les dégager du serment. En d'autres

temps la République romaine, l'Empereur Constance aussi dans des temps postérieurs, furent obligés à sévir contre une infinité de lâches, qui, pour ne point partager avec leurs concitoyens les fatigues & les périls de la guerre, se coupoient les pouces afin de devenir inhabiles à porter les armes. Une telle bassesse étoit fréquente en différents pays, lorsqu'Ammien Marcellin observa que les Gaulois étoient peut-être les seuls assez braves pour qu'on n'eût point à leur reprocher de semblables mutilations.

Quelle différence de ces hommes dépourvus des sentiments qui annoblissent notre ame, & du Soldat portugais, qui se trouvant au premier siege de Diu, & manquant de balles dans la chaleur du combat, se tira des dents pour charger son arquebuse!

Quoique ce trait de bravoure paroisse suspect à quelques critiques, ne peut-on pas le supposer exactement vrai, par égard pour le discernement des illustres Auteurs qui le rapportent, & qui continuent à l'attester, malgré tout ce qu'on a dit pour l'affoiblir? Le P. Maffée, de qui nous le tenons originairement, a été suivi par le P. Laffitau, puis par les Sa-

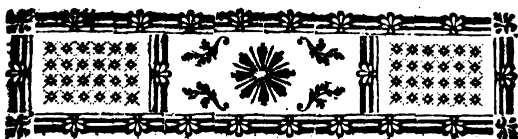
vants qui témoignent tant de justesse & de goût dans leur *Histoire générale des voyages*. M. l'Abbé Gallois annonça ses doutes sur ce fait extraordinaire, dans le premier tome du *Journal des Savants* ; & son suffrage a entraîné quelques gens de Lettres. J'ai cru pouvoir, sans conséquence, me jeter dans le parti de ceux qui n'apperçoivent dans la bravoure du Portugais rien qui mérite moins de créance que nombre d'actions modernes dont le récit pourra de même étonner nos neveux.

Soyons persuadés qu'un homme assez brave pour combattre avec intrépidité, met tout en œuvre afin de ne point céder la victoire. La voix de l'honneur est la seule qui se fasse alors entendre : & , sacrifiant tout, il affronte avec hardiesse l'instant fatal de succomber à la loi dont Ciceron nous a conservé le souvenir : *Tout héros doit naturellement terminer sa course par une mort glorieuse dans le champ de Mars.* Quoique la mort, toujours terrible à son approche, excite une horreur qui ne permet pas aux plus braves d'être absolument insensibles ; tout agités qu'ils sont, leurs cœurs aspirent après le combat ; & l'ardent desir

de la gloire l'emporte sur l'amour de la vie. Le héros dangereusement blessé,

Déjà presque touchant à l'infernale rive,
Rappelle avec force son ame fugitive :
Et demande au Dieu Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.





§ XVII.

Origine & cause du vent.

L'On paroît s'accorder assez généralement à regarder aujourd'hui comme chimérique ce que les anciens disoient des influences de la lune ; & en dépouillant cet astre d'une partie des effets qui lui étoient attribués, on a transmis les mêmes droits aux vents.

Sans prétendre dégrader ces nouveaux venus, au moins quant à une partie des prérogatives dont on leur a accordé la jouissance ; ne pourroit-on pas conserver à la lune son ancienne dignité, en convenant de reconnoître en elle une autorité suzeraine ? Les vents ne regneront pas avec moins de puissance, quoique l'on admette comme une maxime de droit, qu'ils tiennent leur force, leur existence, & pour ainsi dire leur investiture, d'une cause supérieure : & cette cause, dont je réclame aujourd'hui les droits, a un avantage d'autant

plus réel, en revenant contre la prescription, qu'on ne lui conteste point une action journaliere & sensible sur les eaux. La seule chose qu'il y ait à prouver en faveur de la lune, est donc que l'air soit enclavé dans l'étendue de ses domaines; & que si les vents y exercent une autorité absolue, c'est toujours en relevant de sa seigneurie. Au reste cette question est très-simple: elle se réduit à examiner si la pression de la lune, qui abaisse les eaux de la mer, & les chasse vers leurs bords, n'a pas une égale influence sur l'air qui se trouve en son passage. Sur quoi il faut observer que, non seulement la lune ne peut agir à la surface de l'eau que par le moyen de l'air, qu'elle met dans une situation convenable pour produire cet effet; & que l'air se trouve intimement mêlé avec les parties de l'eau, dont il remplit les interstices, & dont il facilite le mouvement.

Le Sr. Mead, un des plus anciens membres de la Société royale de Londres, & Médecin du Roi d'Angleterre, ayant trouvé de la vraisemblance dans cette conjecture, l'a réduite en systême. J'ai cru que le public voudroit bien s'intéresser à cette discussion, au sujet de laquelle nombre de Savants se sont exercés. La

réputation de l'illustre Anglois est capable de réveiller la curiosité des Physiciens. Il est naturel de souhaiter de voir comment ce génie universel a espéré de réussir à étendre l'empire d'un astre si respecté par les anciens, & peut-être pas assez attentivement considéré par les modernes.

Je présente donc une fidele traduction de son systême, où je ne fais ni transpositions ni retranchements. L'on peut être sûr de lire le Mémoire de M. Mead dans sa pureté, & dans le même ordre où il a cru devoir mettre ses preuves. Mais comme j'ai cru pouvoir y joindre quelques réflexions propres à développer le systême, j'ai eu soin de distinguer le texte de l'Auteur ; afin que les fautes dont je pourrois mériter seul le reproche, ne ternissent point sa gloire.

„ Ceux qui ont écrit sur l'histoire des „ vents, ont tous observé que ces agita„ tions de l'air regnent plus sensiblement „ vers le temps des équinoxes qu'en aucun „ autre : & quelque calme que puisse être „ la disposition de l'air, avant ou après ; „ il ne manque jamais d'y avoir alors une „ augmentation de vent, plus ou moins „ considérable. . . . .

„ C'eſt une choſe également connue ; „ que la biſe ſe fait immanquablement „ ſentir à midi ou à minuit, & dans le „ temps de la haute mer : c'eſt-à-dire que „ ces révolutions conſtantes arrivent vers „ le temps auquel le ſoleil ou la lune pa- „ ſſent au méridien. Les Marins & les „ gens de la campagne comptent là de- „ ſſus, & s'arrangent en conſéquence. „ Enfin les changements de l'air, rela- „ tifs au vent ou au calme, ſpécialement „ vers le renouvellement de la lune, & vers „ ſon plein, ſont trop notoires pour qu'il „ ſoit beſoin d'alléguer des autorités en „ faveur de leur obſervation, d'ailleurs „ très-bien détaillée dans *l'Art de naviger* „ du P. de Chales, la Philoſophie naturelle „ de Gaſſendi, & dans l'ouvrage de J. „ Goad, intitulé *Aſtro-meteoro-logica.*

„ Comme ce ſont des faits dont l'événe- „ ment régulier ſe manifeſte aux yeux de „ tout l'univers, il eſt ſurprenant que les Phi- „ loſophes ne ſe ſoient pas appliqués plus „ paticulierement à en rechercher la cauſe. „ L'on ne peut diſconvenir que les vents „ peuvent ne pas procéder d'une cauſe „ unique, & qu'en général on eſt fort in- „ certain ſur leur origine. Un effet ſi con- „ ſtant, ſi uniforme, doit néanmoins, ce

„ semble, avoir une cause nécessaire.

„ Il y a déjà long-temps que nous nous „ sommes assurés par des démonstrations, „ que l'athmosphere est un fluide élastique „ & délié, dont une partie gravite sur „ l'autre, & communique sa pression en „ tout sens à ce qui l'environne. „ Non seulement toutes ces parties, que l'on conçoit distinctes entr'elles, ont une grande facilité pour rouler les unes parmi les autres, & sont toujours prêtes à céder la place au premier effort; elles ont aussi un principe élastique, qui fait que mutuellement elles se pressent de toutes parts, comme autant de ressorts qui tendent à s'échapper en ligne circulaire : de sorte qu'autant une partie presse l'autre, autant en est-elle repoussée; & que la force de chacune étant supposée égale & réciproque, elles se balancent & se tiennent toutes dans un parfait équilibre.

„ Si une cause étrangere vient donc „ supprimer ou affoiblir la gravité de „ quelque partie, toutes celles qui sont „ dans la même sphere, celles aussi de „ l'air plus pesant, concourront à rétablir „ cet équilibre, qui doit nécessairement „ subsister dans tous les fluides.

Nous voyons effectivement que quand

on enfonce la main, ou un bâton, dans l'eau ; comme cette force étrangere en trouble l'équilibre, les premieres parties foulées obéissent à la pression ; & il se décrit une circonférence orbiculaire, formée de toutes les parties ci-devant existantes dans l'endroit comprimé, & qui écartées avec violence, poussent celles qui les avoisinent. Le mouvement extraordinaire qui se fait dans celles-ci est communiqué à des parties plus éloignées ; & s'exerçant, ou tendant sans cesse à s'exercer par maniere de tourbillon, il en naît une progression presqu'infinie : une partie en pousse deux voisines ; ces deux en choquent quatre qui suivent ; quatre en compriment huit autres plus éloignées, &c. La propagation de ce mouvement occasione le mêlange des parties déliées avec d'autres plus grossieres ; ce qui augmente encore l'agitation, & produit un trouble toujours sensible à nos yeux dans l'eau la plus claire, & une nouvelle activité dans la circulation successive de la circonférence au centre, & du centre à la circonférence. L'équilibre de tout le liquide est ainsi dérangé par l'impression d'un seul choc extérieur : & plus la cause a de force ou de volume, plus le trouble est

grand ; ainsi que nous le voyons lorsque le courant de l'eau est heurté par de grosses pierres, ou par un bâton qui lui résiste.

L'air, en tant que fluide, est assujetti à ces mêmes loix de mouvement ; & „ l'abondant écoulement de parties aériennes plus pesantes que celles de l'athmosphere, dans laquelle elles s'insinuent, „ doit produire le vent ; c'est-à-dire un „ grand mouvement de l'air dans une di- „ rection déterminée.

Lors, par exemple, qu'au lever de l'aurore il n'y a pas de cours d'air déjà déterminé vers quelqu'un des points qui servent à nous guider dans la connoissance des vents, l'on éprouve, à mesure que le soleil approche de l'horizon, & quelque temps après son lever, un vent d'orient communément assez vif. C'est que l'air, dilaté par le retour du soleil, s'étend, & chasse à mesure l'air plus éloigné, dont la force, ainsi que je viens de le faire voir, est multipliée à raison de sa plus grande distance du soleil. Aussi ce vent devient-il moins sensible, à proportion que nous nous trouvons dans l'air plus échauffé, & plus approchant de la sphere du soleil, qui est le centre

de tout le mouvement dont le vent que nous avons senti étoit la suite & l'effet.

Ce même vent qui accompagne journellement l'aurore, est encore plus remarquable en Lapponie, par le bruit qui se fait entendre au milieu des aurores boréales, qui y sont si fréquentes lorsque le soleil commence à s'éloigner de cette contrée, vers le temps de l'équinoxe d'automne : & c'est une explication admise en Physique, que celle qui attribue le crépuscule à la réfraction des rayons du soleil; lesquels entrant obliquement dans l'air, se courbent au lieu de le traverser directement, & descendent un peu plus bas. D'ailleurs les phénomenes de l'aurore boréale pouvant être expliqués heureusement par les principes qui donnent l'intelligence de la maniere dont se forme le crépuscule, on peut regarder ce qui appartient à l'un comme convenant aussi à l'autre. Or plus ce mouvement des rayons du soleil est oblique, & communiqué au loin, plus il dérange de colonnes d'air : & s'il rencontre des obstacles plus forts, tels que des nuages épais, des arbres, des rochers, la résistance augmente réciproquement; ainsi que je l'ai fait voir dans l'eau : d'où s'ensuivent le choc des parties

parties d'air qui sont violemment agitées, la propagation du son, & le bruit.

Mais pourquoi cette agitation extraordinaire arrive-t-elle réguliérement vers les équinoxes ? Il y a lieu d'espérer que „ si l'on peut découvrir une cause externe „ capable de diminuer alors la pesanteur „ ou la pression de l'athmosphere, „ on sera à portée d'indiquer la véritable „ raison de ces événements périodiques, „ & des conséquences nécessaires qui en résultent.

„ Le flux & reflux de la mer, phénomene „ très-apparent, & qui est d'une si „ grande importance pour la vie de l'homme, „ & pour celle de tous les animaux, „ en prévenant la putréfaction que cette „ énorme masse d'eaux ne pourroit manquer „ de contracter faute de mouvement ; „ le cours des marées devoit, dis-je, infailliblement „ attirer les regards de ceux „ qui voulurent réfléchir sur ce qui se „ passe dans la nature. Tout ce que l'on dit „ anciennement pour l'expliquer, se bornoit „ à des conjectures vagues & peu certaines. „ Le Chevalier Newton vint enfin, „ & apprit à l'univers à raisonner sur de „ plus justes principes, & à suivre une „ meilleure Philosophie. Ce Savant démon-

„ tra que le flux & reflux de la mer dé-
„ pend du soleil & de la lune, dont les for-
„ ces sont unies ou divisées, selon les cir-
„ constances qui les augmentent ou les
„ affoiblissent. „ Descartes l'attribuoit à la lune seule. M. Cassini pensa que le soleil y contribuoit de même que la lune. Le systême de Newton, qui fait la base de l'hypothese présente, n'a donc rien à appréhender d'une jalousie nationale ; puisque c'est autant le systême de M. Cassini, que celui de l'illustre Anglois.

Nous avons déjà observé ce qui arrive vers le pole arctique dans le temps de l'un des deux équinoxes. Remarquons aussi que la terre paroît décrire un plus grand nombre de cercles dans sa partie septentrionale que dans l'australe ; qu'elle est alongée d'un pole à l'autre de 32 ou 34 lieues ; un peu plus longue de l'équateur au pole arctique, que du même équateur au pole opposé. Ajoutons que, du point où, dans son circuit annuel autour du soleil, elle coupe la ligne équinoxiale, en déclinant au septentrion, jusqu'à son retour vers cette même ligne, elle tourne six à sept fois sur elle-même de plus que dans la partie méridionale : elle est donc plus pesante de ce côté-là.

C'est ce qui se démontre encore par les expériences faites sur la pesanteur réciproque des corps placés, ou sous l'équateur, ou vers les poles. On a trouvé que la pesanteur réduite, c'est-à-dire, la pesanteur actuelle des corps, va toujours en croissant vers les poles, à proportion que la force centrifuge s'affoiblit ; & que même l'eau de mer puisée vers le nord pese davantage que celle du midi. Puis donc que la masse s'éloigne davantage de l'équateur vers le nord, que vers le midi, la pesanteur doit y être plus grande. Et comme l'action de la matiere éthérée dépend de son mouvement, & que l'augmentation de ce mouvement donne plus de puissance à la cause de la pesanteur, parce qu'il affoiblit d'autant la force centrifuge ; ne peut-on pas imaginer que, si cette augmentation survient dans la colonne dont la pression occasione le flux, ce dernier effet doit aussi être plus considérable ? Par conséquent, en supposant que le soleil soit l'ame du mouvement de la matiere éthérée ; lorsque sa direction concourt avec l'une ou l'autre des colonnes comprimantes, elle doit nécessairement en augmenter le volume & l'effet ; &, par une suite certaine, accroî-

tre le flux entre la lune & la terre, lorsque la lune est nouvelle ; & dans la colonne opposée, quand la lune est dans son plein. Le flux doit donc s'élever plus haut, dans la circonstance de ces deux phases, quand même la lune ne seroit pas plus proche de la terre. Mais l'approximation de cet astre ayant principalement lieu dans le cas des pleine & nouvelle lunes, notre globe est alors reculé, & son centre plus éloigné de celui du tourbillon & du centre de gravité : ce qui occasionne dans l'hémisphere opposé à la lune une plus grande quantité de matiere pesante, un plus grand contrepoids, ou plutôt un contrepoids égal à la pression qui se fait sur l'hémisphere sublunaire. C'est pourquoi le flux antilunaire est alors au même degré que le flux sublunaire ; &, comme lui, plus grand alors que dans les quadratures, où le flux d'un côté de l'hémisphere est en différence réciproque avec celui de l'hémisphere opposé. Et puisque la terre est plus pesante vers le pole arctique, la pression doit y être en tout temps proportionnément plus forte, & le flux plus sensible. Tous ces effets procédant d'un plus grand mouvement occasioné dans la ma-

tiere éthérée, il est naturel que le vent soit plus fort à proportion que le flux augmente; & dans le nord plus que vers l'équateur : ce qui est conforme à l'expérience.

„ Puisque les altérations que l'on remarque dans l'athmosphere arrivent en „ même temps que celles du flux & reflux, on ne peut guere se refuser à „ les expliquer par cette regle de Newton : * Que *les effets naturels qui sont* „ *de même genre, dépendent des mêmes* „ *causes* : vu que, d'ailleurs, l'eau de la „ mer & l'air que nous respirons sont des „ fluides dont le mouvement est assujetti „ à des loix presque toutes semblables.

„ Car il est certain que l'air suit la „ hauteur de la marée, & qu'il s'éleve „ sensiblement en égale proportion avec „ elle deux fois toutes les 25 heures, „ attiré par la lune lorsqu'elle approche du „ méridien : en sorte que l'air, au lieu de „ circuler alors orbiculairement, est contraint de s'alonger en sphéroïde, ou ovale, dont le plus long diametre étant prolongé passe par la lune. La même élévation doit aussi arriver toutes les fois que „ le soleil se trouve au méridien de quel-

* Princip. p. 402.

„ que lieu que ce ſoit, au deſſus ou au „ deſſous de l'horizon. Bien plus on remar- „ que que l'air eſt très-élevé dans le temps „ du renouveau & de la pleine lune, aux- „ quels la lune & le ſoleil s'attirent ré- „ ciproquement. Et comme, dans les „ deux autres phaſes, ces aſtres ſuivent „ des routes différentes, & qu'ils ne con- „ courent point enſemble pour agir; c'eſt „ ce qui produit de la diverſité dans „ les effets qui en dépendent.

„ Ces mêmes principes démontrent auſſi „ que l'air doit s'élever avec plus de force „ dans le temps des équinoxes, que dans „ tout le reſte de l'année. En effet la li- „ gne équinoxiale ſe trouvant placée au „ cercle qui a le plus grand diametre „ de tous, lequel que ce ſoit, du ſoleil „ ou de la lune, qui en approche le plus, „ ſon approximation imprime un plus „ grand mouvement au fluide ſphéroïdal, „ qui conſéquemment décrit une plus „ longue ligne dans ſa révolution. „ Delà vient que, vers l'équinoxe d'automne, les Lappons voient clair le jour & la nuit par le moyen des aurores boréales qu'ils ont tous les jours: car c'eſt l'athmoſphere qui, multipliant les réflexions, fortifie la lumiere du ſoleil, & lui fait décrire un plus grand arc.

„ D'ailleurs la force centrifuge, qui „ est une suite de la rotation diurne, est „ plus grande dans la ligne équinoxiale „ qu'en aucun autre point. Et toutes ces ob- „ servations deviennent constamment plus „ sensibles dans les nouvelle & pleine lunes „ qui concourent avec l'équinoxe : ce qui „ provient des causes indiquées ci-dessus.

Car la force centrifuge, très-puissante à l'équateur, y diminue la pesanteur, & la rechasse vers les poles. L'air qui se trouve attiré vers l'équateur aux approches de la lune, ne peut prendre la forme d'un sphéroïde sans sortir de l'équilibre. Plus il s'en écarte, plus le mouvement des parties de l'athmosphere augmente ; toutes tendant à se rapprocher pour remplir le vuide, ou à se dilater en divers sens : & leur action précipitée & impétueuse est proprement ce que nous appellons vent. Ce mouvement doit donc être plus considérable dans le temps de l'équinoxe, puisque, comme nous l'avons vu, 1°. le soleil est l'ame du mouvement de la matiere éthérée ; 2°. lorsque la direction de son mouvement se rencontre avec les colonnes comprimantes, elle en augmente l'effet ; 3°. ces colonnes sont plus fortes, lorsque l'air attiré vers l'équa-

teur eſt contraint de s'alonger en ſphéroïde ; 4°. que cette attraction eſt une ſuite néceſſaire du paſſage du ſoleil ou de la lune au méridien ; lequel paſſage produit l'équinoxe.

„ Il y a auſſi, dans le temps des équi-
„ noxes, moins d'attraction vers les qua-
„ dratures de la révolution lunaire ; parce
„ que c'eſt alors que la lune décline davan-
„ tage de l'équateur. Les différents éloigne-
„ ments de la lune dans ſon périgée &
„ ſon apogée ſont cauſe que ces gran-
„ des révolutions arrivent un peu avant
„ l'équinoxe du printemps, & peu après
„ celui d'automne.

„ Le contraire arrive lorſque le ſoleil
„ & la lune ſe trouvent dans les cercles ſol-
„ ſticiaux. Enfin quand la lune décline
„ vers le pole élevé, l'attraction devient
„ très-forte dans toute la longueur d'une
„ même parallele, tant que cet aſtre de-
„ meure au méridien de cet endroit ; &
„ l'attraction eſt extrêmement foible, lorſ-
„ que la lune ſe rencontre au méridien op-
„ poſé : & en conſéquence de la figure ſphé-
„ roïdale de la terre, & de la même forme
„ que ſon athmoſphere prend néceſſaire-
„ ment, le mouvement d'attraction ſe fait
„ en un ſens contraire dans la parallele op-

„ posée à celle qui a éprouvé la plus forte „ attraction du côté du pole supérieur.

Le Sr. Mead a prévu ce qu'on pouvoit objecter contre son systême. L'on verra dans l'article suivant la maniere dont il y répond ; & un supplément de preuves, tiré de faits remarquables par leurs circonstances.

---

§ XVIII.

Second Mémoire au sujet du vent.

MR. Mead ayant proposé son systême qui attribue l'origine des vents à l'attraction lunaire, au moins comme cause principalement partielle, & qui devient même cause nécessaire dans le temps des équinoxes ; ce Savant croit que son systême ne peut être exposé qu'à une seule objection : la voici.

„ Les phénomenes allégués ne peuvent „ pas, dira-t-on, être attribués aux cau- „ ses que M. Mead leur assigne, parce „ qu'en combinant ce qui en résulte, le „ mercure du barometre devroit baisser „ jusqu'à certain point dans la pleine lune

„ & dans la nouvelle : & c'eſt ce qu'on „ ne voit pas.

Il répond à cela, „ 1°. qu'on s'eſt réel- „ lement quelquefois apperçu que le mer- „ cure baiſſoit dans ces deux temps : & „ ce peut être la faute des obſervateurs, „ ſi l'on n'a pas encore de régle fixe „ ſur ces baiſſements. „ D'ailleurs nous n'avons point encore de vrais barometres, c'eſt-à-dire, d'inſtruments qui marquent avec exactitude de combien le poids de l'athmoſphere augmente ou diminue. Ce ne ſont proprement que des baroſcopes, ſujets à nombre de défauts, & qui ne nous inſtruiſent que d'une maniere imparfaite. Cette vérité eſt bien détaillée dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *barometre* : où les Auteurs de cet excellent ouvrage conviennent auſſi que le flux & reflux a ſouvent influé d'une maniere ſenſible ſur le mercure ; & invitent les Savants à vouloir bien diriger leurs obſervations vers cet objet.

„ En ſecond lieu, dit M. Mead, on „ doit conſidérer que quoique les vents „ & les altérations qui ſurviennent dans „ la preſſion de l'athmoſphere ſoient néce- „ ſſairement des ſuites de l'attraction lu- „ naire, & les vraies cauſes qui produi-

„ sent les différents degrés de hauteur du
„ mercure dans le barometre, ces mêmes
„ effets peuvent aussi venir d'autres causes:
„ &, par conséquent, supposé que le
„ mercure dût toujours baisser à la nou-
„ velle & pleine lune, en vertu de la ré-
„ gularité des loix de l'attraction & de
„ la pression, cela n'empêche pas de dire
„ que d'autres causes peuvent être assez
„ puissantes pour le forcer à monter, dans
„ ces mêmes temps. Tels seront, par exem-
„ ple, deux vents opposés, qui venant à
„ souffler vers le lieu où se fait l'obser-
„ vation, y amasseront une grande quan-
„ tité d'air, en sorte qu'ils augmenteront
„ la hauteur & la pesanteur de la co-
„ lonne qui comprime le mercure. Il
„ pourra de même arriver que la direc-
„ ction de deux vents les faisant se rencon-
„ trer en angle, ils entretiendront la gra-
„ vité de l'air dans l'espace du milieu, en
„ sorte qu'il ne changera point de place. On
„ pourroit indiquer mille autres cas dans
„ lesquels les phénomenes de ce genre,
„ quoique soumis aux loix d'un mouve-
„ ment régulier, seront cependant con-
„ traints de varier, à raison des obsta-
„ cles qui en suspendront le cours.

„ On peut mettre au nombre des au-

„ tres caufes capables de produire dans
„ l'air ces fortes d'altérations, 1°. des va-
„ peurs élaftiques qui s'élevent des en-
„ trailles de la terre par la force de la
„ chaleur fouterreine, & fe condenfent
„ par le concours d'une caufe quelcon-
„ que qui fe rencontre dans l'athmofphere;
„ 2°. le mêlange des écoulements de di-
„ fférentes qualités, qui fe répandant en
„ l'air, s'y raréfient, fermentent, &c. &
„ peuvent dès-là produire des vents, &
„ d'autres effets femblables à ceux que
„ nous voyons réfulter de la combinaifon
„ de certaines liqueurs chymiques: c'eft
„ ce qui eft très-poffible, ainfi que l'on
„ pourroit le démontrer par la nature du
„ tonnerre, des éclairs, & des météores:
„ 3°. les éruptions des volcans & des
„ tremblements de terre, qui peuvent
„ porter les vents à une très-grande diftan-
„ ce; 4°. les forces réunies ou féparées,
„ tant celles des planetes que des cometes,
„ capables d'altérer diverfement l'influence
„ du foleil, de la lune, &c. On fait qu'il
„ y a quelquefois de violentes agitations
„ dans les régions fupérieures de l'air,
„ tandis que nous jouiffons d'un grand
„ calme. Il y a auffi beaucoup de chaî-
„ nes de montagnes difperfées fur la terre,

„ qui interrompent & brisent l'impétuo-
„ sité des vents. Il n'est donc pas surpre-
„ nant que les phénomenes que j'ai attri-
„ bués à l'action du soleil & de la lune ne
„ soient point toujours constants & unifor-
„ mes ; & qu'il y ait quelques effets qui
„ échappent à l'action de ces astres. S'il
„ n'y avoit rien dans la nature qui fût ca-
„ pable de détourner leurs influences,
„ on verroit tout arriver aux instants
„ prévus.

„ D'ailleurs voici quelques exemples,
„ tirés de l'histoire naturelle, qui semblent
„ propres à servir de nouvelles preuves en
„ faveur du systême qui établit que les
„ influences célestes peuvent élever le
„ vent, dans les circonstances périodiques
„ des équinoxes & des nouvelle & plei-
„ ne lunes.

„ Il s'éleva le 26 de Novembre 1703,
„ peu avant minuit, un furieux ouragan,
„ qui dura plus de six heures. La lune
„ étoit alors dans son périgée, & préci-
„ sément au point de renouvellement :
„ deux circonstances qui doivent lui don-
„ ner beaucoup de force pour attirer en
„ haut l'athmosphere. C'est pourquoi la
„ marée suivante crût considérablement ;
„ & en bien des endroits le mercure du
„ barometre descendit très-bas.

„ Il n'y a point à douter que cette
„ influence de la lune fût secondée de
„ quelques-unes des autres causes propres
„ à produire des vents. Il n'est pas po-
„ ssible de les définir : mais, quoi qu'il en
„ soit, on peut observer jusqu'à quel point
„ la manifeste constitution de l'air con-
„ tribuoit à cet accident.

„ Durant l'été & l'automne il étoit tom-
„ bé des pluies extraordinairement abon-
„ dantes dans les endroits où l'orage se
„ fit sentir ; & l'hiver fut beaucoup plus
„ doux que de coutume : en sorte que la
„ liqueur du thermometre, qui marque la
„ gelée au 84e. d. ne fut jamais au dessous
„ du 100e. d. ainsi qu'on le remarque dans
„ le 289e. nombre des *Transactions philo-*
„ *sophiques*.

„ L'on est donc bien fondé à croire
„ que l'athmosphere étoit alors remplie
„ d'atomes salins & sulphureux, ame-
„ nés par les vapeurs que la chaleur avoit
„ élevées de la terre si considérablement
„ humectée. Ce furent ces vapeurs qui,
„ recevant différentes combinaisons, &
„ agitées en divers sens, communiquerent
„ à l'air le mouvement & la force qui lui
„ firent produire de si funestes effets. La
„ preuve de cette conjecture est que,

„ non ſeulement on apperçut de fréquents „ éclairs peu de temps avant l'orage, „ mais auſſi que le lendemain les gens de „ la campagne obſerverent que dans des „ prés éloignés des côtes, l'herbe & les „ feuilles des arbres avoient un goût très-ſa- „ lé, qui détournoit le bétail d'en manger.

„ On rapporte les circonſtances d'un „ autre orage arrivé en Angleterre le 3 de „ Septembre 1658. Il fut moins violent „ que celui de 1703; on ne ſe ſouve- „ noit cependant pas d'en avoir jamais „ eſſuyé de ſemblable. Je ne ſache point „ d'éphémérides qui aient marqué quelle „ fut la conſtitution de l'air en cette „ année-là; mais il ſuffit d'obſerver que, „ quelques autres cauſes qui aient pu y „ contribuer, leur force ſe trouva concou- „ rir avec la pleine lune, qui arrivoit „ préciſément avant l'équinoxe d'automne.

Il y eut de même un vent furieux & une grande chaleur en France le 20 Décembre 1736: événement qui donna lieu à la publication d'une *lettre philoſophique* tendant à *raſſurer l'univers contre les bruits populaires d'un dérangement dans le cours du ſoleil*. L'Auteur prétendoit que notre globe eſt une vraie machine, qui a ſon poids & ſon balancier, ſon reſſort inté-

rieur, & son contre-ressort extérieur : il appuyoit cette conjecture par l'exemple du corps humain, dont le cœur est, dit-il, le ressort & le mobile interne & immédiat, & dont le contre-ressort consiste dans l'air, le soleil, & les autres agents extérieurs. Ainsi, dans cet ingénieux systême, *le feu central* est le mobile intérieur qui fait circuler les rivieres, & qui *produit les vents*; & le soleil, faisant les fonctions de balancier, & se balançant en effet d'un tropique à l'autre, ne contribue au méchanisme de la terre, & nommément à la diversité des saisons, que par une douce chaleur, qui ouvre l'air & les pores extérieurs de la terre, & donne issue aux transpirations souterreines, & à la chaleur intérieure, lorsqu'il est proche ; ou laisse ses pores se refermer, lorsqu'il est éloigné. C'est, dit l'Auteur, ce qui forme en général la chaleur de l'été, & le froid de l'hiver. Je ne puis rien dire de plus sur ce systême, que je n'ai point sous les yeux. Il est visiblement contraire à celui de M. Mead, qui m'a semblé revêtu des caracteres d'une grande vraisemblance : ce qui m'a suggéré la présomption de l'exposer aux yeux du public, & d'y joindre quelques preuves de détail.

Je

Je terminerai cet article par une courte réflexion de M. Mead lui-même, qui a cru donner une nouvelle force à ses conjectures en rappellant à ses lecteurs que „ l'on a observé dans les pays exposés à de fréquentes „ inondations, qu'elles concourent avec les „ plus fortes influences de la lune. Aussi le sa„ vant Baccius s'est-il appliqué à faire voir, „ dans son traité *del Tevere*, que la cause „ de ces inondations étoit dans des flux „ excessifs de l'Océan, qui se trouvoient „ en concours avec la force attractive de „ quelques astres. Le Sr. Childrey a „ prouvé de même, dans son ouvrage „ intitulé *Britannia baconica*, que de „ semblables accidents sont produits par „ la lune; ce qu'il confirme par nombre „ de faits.

M. Mead a poussé encore plus loin ses observations concernant les influences lunaires à d'autres égards: ses recherches offrent un détail curieux, utile, & même amusant. Et comme ce morceau d'érudition & de Physique m'a semblé être unique en son genre, je l'ai traduit avec soin. J'espere que le Public sera agréablement satisfait de ces nouveautés, dont la connoissance peut devenir fort intéressante, par l'utilité générale qui en résulte. Ce

N

sera la matiere de quelques uns des articles suivants.

---

§ XIX.

Supplément à ce qui a été dit concernant le rapport qu'il y a entre l'air & les eaux de la mer.

CEt article est destiné à faire voir que l'air agissant sur nos corps, & contribuant beaucoup à notre santé ou à nos maladies, la spéculation du Sr. Mead peut devenir utile dans la pratique. Comme le commencement est de moi, j'ai distingué ce qui est de ce Savant par des guillemets.

L'athmosphere contribue à notre santé ou à nos maladies. Comme l'usage de l'air est inévitable, nous ne pouvons douter qu'il agisse à chaque instant sur la disposition de nos corps. Il y entre, & s'y répand avec les humeurs : ensorte que tous les fluides contenus dans la prodigieuse diversité de conduits qui font partie de la substance de chaque animal, sont nécessairement mêlés avec une sorte d'air élastique, destiné à produire la fermentation du sang, des esprits, & de différentes liqueurs.

Si l'on obſerve ce qui arrive à ceux qui prennent du froid après avoir été ſaignés pour des rhumatiſmes, il eſt aiſé de ſe convaincre que l'air, en s'inſinuant dans le corps, lui communique ſes qualités ; & qu'il eſt capable de vicier toute la maſſe du ſang & des autres humeurs. Ainſi l'air, chargé des qualités qu'il contracte dans les mines, dans les foſſés profonds, & dans les lieux humides, relâche & obſtrue tout le ſyſtême nerveux : ce qui ſe manifeſte par les paralyſies, les vertiges, & autres accidents qui dénotent que les nerfs ſont affectés. Et ſi un air humide, aqueux, & rempli de nitre, occaſione des coliques, des fluxions, des toux, & des conſomptions ; il eſt donc vrai qu'il peut gâter & dépraver les parties nobles.

En effet l'eau dont cet air eſt imbibé s'inſinue par les pores des fibres animales, & en augmente les dimenſions : d'où s'enſuit le relâchement de ces mêmes fibres, que l'on peut comparer aux cordes des inſtruments de muſique. Ces cordes étant mouillées, leur ton baiſſe bientôt ; elles perdent cette élaſticité, ce jeu de toutes leurs parties, qui les rend ſonores. Nos fibres ont également beſoin d'une

espece d'action élastique, communément appellée *mouvement d'oscillation*, ou de pendule, que leur communique la pression de l'air extérieur : & comme cette pression dépend de la liberté avec laquelle les ressorts de l'air se déploient en tout sens, & se repoussent mutuellement les uns les autres ; elle diminue à mesure que l'action de ces ressorts est gênée par l'affluence des corps étrangers, tels que les parties d'eau qui humectent le volume d'air dont nous sommes environnés. Alors les fibres, moins comprimées, ont aussi moins de mouvement : elles en communiquent donc moins aux fluides qu'elles contiennent : & ce ralentissement fait que les fluides ne s'échauffent qu'à un degré imparfait ; que l'air avec lequel ils sont mêlés ne se raréfie pas assez, & ne peut s'étendre ni dilater les vaisseaux. Dès-là les solides & les fluides se trouvent privés de l'oscillation alternative & réciproque, qui seule peut les entretenir dans l'état d'aisance & de liberté qui constitue la santé & la vigueur. C'est pourquoi un nageur est plus abattu par le relâchement des fibres de son corps, que par son exercice ; & la foiblesse, plus ou moins considérable, est

l'effet ordinaire du bain, selon les circonstances & le tempérament des personnes. En effet l'humidité facilite le passage de l'air dans les pores. Nous en avons l'exemple dans une vessie mouillée : l'air y passe aisément ; au lieu qu'il ne peut y pénétrer, lorsque la sécheresse en tient toutes les parties tendues, & propres à résister à la pression extérieure. L'humidité venant à les imbiber, fait tomber ces especes de bras qui ne sont plus soutenus par l'air intérieur, dont elle détruit l'élasticité. Ce relâchement des fibres, qui affaisse les parties, est ce qui occasione les vives douleurs que l'on ressent en temps de pluie dans les endroits où le sang ne circule qu'imparfaitement ; comme dans les cicatrices, & les parties luxées ou contuses. Delà vient aussi que les poumons, épuisés d'air dans la machine pneumatique, se contractent & s'approchent l'un de l'autre, * ensorte que l'on ne peut presque plus en distinguer les différents lobes ; & le corps des animaux enfermés dans ce récipient enfle par degrés sensibles, à mesure qu'on en pompe l'air : or l'enflure est la suite du relâchement des fibres, selon nos principes ;

* Esperienze dell'Academia del Cimento, p. 113.

ainſi qu'on le reconnoît tous les jours dans une peau ſeche, qui devient enſuite imbibée d'eau.

L'air ſec produit des effets tout contraires. Sa ſécherеſſe vient de l'égale proportion dans laquelle ſon élaſticité & ſa peſanteur ſont combinées. Et comme chaque mouvement d'inſpiration attire une certaine quantité d'air dans le thorax, cet air circulant enſuite dans le reſte du corps, y communique ſes qualités ; il ſoutient les parties des fibres, dilate les vaiſſeaux, met tous les fluides dans un mouvement réglé, & donne aux ſolides le jeu & l'action aiſée ; & par le concours de ces heureux effets, entretient la ſanté & la vie. Auſſi Galien inſinue-t-il dans ſa *méthode*, que les flammes du Véſuve purifient l'air des lieux voiſins : & il y envoyoit ſes malades, pour leur faire promptement recouvrer les forces.

Mais ſi l'air eſt trop froid, il reſſerre exceſſivement les fibres de la peau ; la tranſpiration s'arrête, & cauſe de l'irritation & de l'inflammation dans les parties reſſerrées : & en vertu des loix de la circulation que ſuivent le ſang & les humeurs ; comme le mouvement ſe trouve arrêté par ces parties, il ne peut que

s'enſuivre une révolution qui trouble toute l'harmonie du corps. Auſſi voyons-nous que la plus ordinaire maladie des pays froids eſt le ſcorbut : mal qui a quelquefois de terribles ſymptomes ; mais qui eſt ſouvent accompagné de ceux que j'ai dit être dépendants du relâchement des fibres, tels que la douleur de tête, le vertige, la paralyſie, la bouffiſſure.

Lorſque l'air extérieur eſt de quelques degrés plus chaud que la ſubſtance du poumon, ſa trop grande élaſticité, qui excede les degrés de ſa peſanteur, dilate exceſſivement les fibres & tous les vaiſſeaux. Cette dilatation & expanſion générale comprime les ſolides, gêne le mouvement d'oſcillation, & dérange ainſi la circulation qu'elle accélere d'abord conſidérablement dans les liqueurs, qui ſe trouvent enſuite engagées dans les conduits les plus voiſins des ſolides : toutes les ſubſtances viennent enſuite néceſſairement à ſe détruire & ſe corrompre ; l'inflammation ſe déclare ; les vaiſſeaux engorgés ſe briſent, & occaſionent des accidents funeſtes. C'eſt pourquoi, dans une raffinerie de ſucre, où la chaleur étoit de 146 degrés, c'eſt-à-dire, de 54 au delà de celle du corps humain, un

moineau mourut en deux minutes, & un chien en 28 : mais ce qu'il y eut de remarquable, fut que le chien jeta une ſalive corrompue, rouge, & de mauvaiſe odeur. En général nous voyons que la grande chaleur affecte l'eſtomac, cauſe le mal de tête, dérange la digeſtion & les fonctions naturelles qui en dépendent; que perſonne ne peut vivre long-temps dans un air plus chaud que ſon propre corps. La raiſon en eſt, qu'en même temps que ſe fait le mouvement d'expiration, qui pouſſe au dehors une partie de l'air intérieur, les muſcles de l'abdomen en font paſſer le reſte dans les bronches, où ſon impétuoſité ne trouve preſque point d'obſtacle : & comme les corps élaſtiques, lorſqu'ils ne trouvent point de réſiſtance, exercent leur force en tout ſens, à proportion qu'ils ſont comprimés; les parties de cet air écartent les parois des véſicules, & facilitent ainſi le paſſage d'une grande quantité de ſang. C'eſt ce qui occaſione la difficulté de reſpirer, dans les circonſtances où l'air, extraordinairement raréfié par la chaleur, ſuffoque les poumons par la grande dilatation de leurs fibres, & la ſurabondance de ſang qu'il y fait entrer.

Puiſque la conſtitution de l'athmoſphere produit de ſi conſidérables effets ſur le corps humain, il nous intéreſſe donc beaucoup d'avoir quelque moyen ſimple, naturel, & à peu près certain, pour connoître les degrés de ſon élaſticité & de ſa peſanteur. Les thermometres, barometres, & hygrometres, peuvent en partie nous en inſtruire; quoique ces inſtruments ne ſoient pas encore abſolument parfaits.

Rappellons-nous ce qui a été déjà inſinüé, & preſque prouvé; que les altérations de l'air ont un grand rapport avec les changements qui arrivent aux eaux de l'Océan. M. Mead a fait voir que non ſeulement la circulation de l'air varie ſuivant le cours des marées; mais que, comme elles, l'athmoſphere eſt plus élevée vers le temps des équinoxes, & dans les nouvelle & pleine lunes.

Ainſi l'obſervation de l'état actuel des marées eſt une regle de plus pour nous guider dans la connoiſſance de la conſtitution de l'air. Et ſachant en général que, comme elles, l'athmoſphere s'éleve davantage dans les nouvelle & pleine lunes, & encore plus vers les équinoxes, on peut en quelque ſorte s'inſtruire ſûre-

ment de ces révolutions qui influent avec tant de force sur nos corps. Pour y parvenir, il n'y a qu'à considérer en quelle proportion le soleil & la lune agissent, tant sur l'air, que sur l'eau.

„ M. Newton a démontré, dans ses *Prin-* „ *cipes*, * que la force qui est dans le soleil „ pour imprimer du mouvement à la mer, „ est, par rapport à la force de gravité, „ comme 1 à 12868200. Il a aussi cal- „ culé que la force en vertu de laquelle „ la lune fait enfler les eaux de la mer, „ est à l'égard de la gravité, comme „ 1 à 2031821. D'ailleurs le mouvement „ diurne de la terre fait qu'il s'en éleve „ des parties dont la force centrifuge est „ à l'égard de la gravité, comme 1 à „ 291. Ainsi nous disons :

„ $S . G :: 1 . n$. donc $S = \frac{G}{n}$

„ $L . G :: 1 . s$. donc $L = \frac{G}{s}$

„ $C . G :: 1 . e$. donc $C = \frac{G}{e}$

„ Donc la conclusion est :

„ $S + L . C :: \frac{G}{n} + \frac{G}{s} . \frac{G}{e} :: \frac{1}{n} + \frac{1}{s}$.

„ $\frac{1}{e} :: 1 \frac{s\, n}{\overline{s + n} \times e} :: 1 . 6031$.

* L. 3, prop. 36.

„ Ce Savant a auſſi prouvé † que, par
„ la force centrifuge, l'eau qui eſt à
„ l'équateur ſe trouve élevée au deſſus
„ de celle des poles à la hauteur de 85200
„ pieds. Si donc cette force, qui eſt com-
„ me 6031, éleve l'Océan à un tel degré,
„ les forces réunies du ſoleil & de la lune,
„ qui ſont comme 1, l'éleveront à 14
„ pieds : car $\frac{85200}{6031} = 14$, ou à peu près.

„ Outre cela, nous ſavons que la ma-
„ rée eſt plus forte à proportion que la
„ lune ſe prête davantage à l'attraction.
„ Et comme, ſuivant les calculs de M.
„ Halley * dont les Tranſactions philoſo-
„ phiques font mention, la hauteur de
„ l'athmoſphere occupe un eſpace de 45
„ milles, ou environ 15 lieues, tan-
„ dis que la profondeur moyenne de l'O-
„ céan n'eſt que d'environ un demi-mille ;
„ il eſt évident que l'air faiſant ſa révo-
„ lution circulaire dans un eſpace envi-
„ ron cent fois plus grand que l'Océan, il
„ doit auſſi à proportion être plus agité.

„ Il faut obſerver encore que les ro-
„ chers, les pierres, & l'inégalité des
„ bords, gênent beaucoup la mer dans

† Princip. l. 3, prop. 37.
* Tranſact. philoſ. n°. 101.

„ son flux & reflux : au lieu qu'il n'y a
„ rien qui repousse l'air lorsqu'il s'éleve ;
„ joint à ce qu'étant composé de parties
„ extrêmement déliées & fluides, il s'é-
„ chappe aisément, & se répand en
„ tout sens. Et n'oublions pas cette loi gé-
„ nérale : que la force de l'attraction est
„ à l'égard du corps qui attire, & de ce-
„ lui qui est attiré, en proportion récipro-
„ que avec les quarrés de leurs distances :
„ ensorte que le soleil & la lune agiront
„ davantage sur l'air que sur l'eau, atten-
„ du que l'air est plus voisin de ces astres.

„ L'élasticité est encore une forte preu-
„ ve ; car elle est de sa nature réciproque-
„ ment comme la pression. Ainsi dès que
„ l'attraction diminue le poids compri-
„ mant, l'air inférieur acquiert une nou-
„ velle force pour se dilater sur la sur-
„ face de la terre.

„ Ces causes, & d'autres semblables,
„ feront donc que les élévations réglées
„ de l'air seront plus grandes que celles
„ de l'Océan. Et sans m'engager à déter-
„ miner actuellement par des calculs exacts
„ leurs forces particulieres ; il suffit d'a-
„ voir prouvé que ces mouvements doi-
„ vent se faire sentir par-tout, & à cer-
„ tains intervalles, constamment les mêmes.

„ Ainsi, puisque les eaux de l'Océan, „ en s'élevant à 14 pieds, produisent des „ torrents qui ont une force si prodigieuse, „ on peut aisément concevoir quels ora- „ ges de vents l'élévation de l'air doit „ nécessairement occasioner, s'il ne s'y „ trouve point d'obstacle; puisqu'elle est „ beaucoup plus considérable, & qu'elle „ monte peut-être plus d'un mille au de- „ ssus: „ ce qui peut se mesurer par le barometre, dans lequel une ligne de mercure répond à environ 12 toises dans la colonne de l'athmosphere.

„ Et il n'y a point lieu de douter que „ le flux & reflux de la mer ayant été „ institués par la sagesse infinie, dans la „ vue de prévenir la corruption que „ contracteroit ce vaste amas d'eaux, „ faute de mouvement; ce qui occasione- „ roit inévitablement la destruction de „ tous les animaux & végétaux de notre „ globe; cette même sagesse a aussi éta- „ bli la pression & l'élasticité du fluide „ qui compose l'athmosphere, afin d'y „ entretenir l'agréable fraîcheur & la vi- „ vacité qui lui sont propres: deux quali- „ tés nécessaires à la vie des animaux. „ Cette circulation continuelle empêche „ l'air de devenir infect, & de nous cau-

„ ser la mort. „ Aussi a-t-on vu des constitutions pestilentielles de l'air avoir été précédées de grands calmes. „ Enfin les loix „ de ce mouvement alternatif sont desti„ nées à suppléer en général aux autres „ causes, qui doivent produire les mêmes „ effets, mais dont l'action peut cesser ; „ comme on l'éprouve quelquefois en cer„ tains lieux.

---

§ XX.

Touchant les maladies lunaires.

„ IL y a bien des siecles que l'on a „ commencé à observer que certaines „ maladies sont proprement causées par les „ influences du soleil & de la lune, & que „ d'autres ont des symptomes ou des pé„ riodes différents, selon la diverse po„ sition de l'un de ces deux astres. C'est „ pourquoi Hippocrate, écrivant à son fils „ Thessalus, l'exhorte à étudier la Géo„ métrie & la science des nombres, com„ me utiles à la connoissance du cours des „ astres ; laquelle est, dit-il, d'un grand

„ usage pour la Médecine. * Aussi voyons-
„ nous que les principales relations con-
„ cernant les maladies épidémiques s'ac-
„ cordent toutes à regarder ces maladies
„ comme étant des effets de l'altération
„ de l'air.

„ Ce n'est que depuis que la Méde-
„ cine a voulu s'accommoder en tout aux
„ raisonnements d'une Philosophie plus
„ récente, que l'on s'est borné à attribuer
„ à l'air sensible, & à ses changements,
„ le dérangement de notre santé. On a
„ voulu oublier les notions anciennes, qui
„ s'élevoient au dessus de l'athmosphere;
„ &, leur donnant un caractere d'ignoran-
„ ce, de ridicule préjugé, de chimere mê-
„ me, on les a reléguées avec le jargon
„ de l'Astrologie judiciaire, qui est tom-
„ bée dans un souverain mépris.

Si les anciens n'ont pas toujours eu raison, ils n'ont pas aussi été constamment dans l'erreur. Ils peuvent avoir fait des observations justes & vraies; & il est très-possible que les modernes en aient tiré de fausses conséquences. Mais en supposant que les altérations de l'air influent nécessairement sur nous, & qu'elles ont pour cause celle qui produit le

* *De aëre, aquis, & locis.*

flux & reflux de la mer, que l'on attribue à l'action du soleil & de la lune; les Savants peuvent être disposés à prêter attention au récit de quelques faits constants, où l'on apperçoit des marques frappantes d'un mouvement dans les humeurs, qui fait que certaines maladies suivent régulierement le cours des marées. Quoi que l'on pense de la conclusion, la lecture de ces faits a quelque chose de trop intéressant pour ne pas attirer la curiosité, & mériter que l'on y réfléchisse.

D'ailleurs on ne peut pas les regarder comme des fictions imaginées pour faire valoir un systême, puisque nous ne voyons personne avant le Sr. Mead qui ait entrepris de réduire ces phénomenes sous un ordre méthodique, pour prouver l'influence des astres sur les maladies auxquelles nous sommes sujets. Ces faits étoient dispersés dans les livres : c'étoient, pour la plupart, des observations isolées; qui doivent donc être à l'abri de tout soupçon d'imposture.

„ L'épilepsie, dont la cure est d'ailleurs assez embarrassante, a cela de surprenant, que l'on voit certains sujets en qui les accès de ce mal se manifestent

à

„ à toutes les nouvelle & pleine lunes. *La „ lune*, dit Galien, * *regle les accidents pé„ riodiques de l'épilepsie.* C'est pourquoi ceux „ en qui on appercevoit cette circonstance „ étoient appellés par les Grecs, *sélénia„ ques* † & *séléniazomenes*; ¶ noms que „ quelques Latins ont ensuite rendus par „ celui de *lunatiques*. § Et l'on prétend avoir reconnu que l'épilepsie qui arrive dans la nouvelle lune est plus humide que froide, & celle qui attaque dans le décours de cet astre, beaucoup plus froide qu'humide. „ On voit dans l'Anatomie de Bar„ tholin §§ qu'un épileptique avoit le vi„ sage parsemé de taches, dont la couleur „ & la grandeur varioient sensiblement sui„ vant le cours de la lune.

„ Un fait bien remarquable, observé „ par M. Mead même, est celui d'une „ enfant d'environ cinq ans qui avoit „ des convulsions violentes, dont les accès „ étoient si fréquents, que l'on désespéroit „ presque de sa vie; & qu'elle ne fut „ sauvée qu'avec bien de la peine, à force

* *De dieb. critic. lib.* 3.

† *Alexand. Trallian. lib.* 1, *c.* 15.

¶ Dans St. Matthieu, c. 17.

§ *Apuleius de virtutib. herbar. cap.* 6 & 95.

§§ *Anatom. centur.* 2, *h.* 72.

„ d'évacuations & d'autres remedes. Cette
„ petite fille étoit devenue grasse, & pa-
„ roissoit se bien porter, ensuite des soins
„ qu'on avoit pris: mais à la pleine lune,
„ elle fut saisie d'un accès beaucoup plus
„ violent qu'auparavant; & son mal con-
„ tinua à suivre périodiquement le cours
„ régulier de la marée. Elle étoit privée
„ de l'usage de la parole, tant que du-
„ roit le flux, & pendant le reflux elle
„ la recouvroit. Son pere, qui travailloit
„ sur la Tamise, ayant observé cette
„ exactitude, s'accoutuma à compter que
„ sa fille étoit bien ou mal selon l'heure
„ de la marée; & quoiqu'il entendît quel-
„ quefois ses cris dans le temps du re-
„ flux, il n'avoit pas besoin de rentrer
„ chez lui pour s'assurer de l'état où
„ étoit cette enfant. Au bout de 14 jours,
„ environ le temps que se faisoit le grand
„ changement de la lune, une croûte que
„ l'enfant avoit au sommet de la tête
„ s'ouvrit d'elle-même; (cette croûte s'é-
„ toit formée en conséquence d'un emplâ-
„ tre dont M. Mead avoit fait couvrir tout
„ l'*occiput* dans le commencement de la
„ maladie:) & quoique depuis plus de
„ quinze jours il ne parût point qu'il se
„ fît en cet endroit un dépôt sensible

„ de matiere, il en sortit alors une con„ sidérable quantité de sérosité aqueuse : „ après quoi, les accès ne reparoissant „ plus, M. Mead tâcha de procurer de „ nouveau une semblable évacuation du„ rant quelque temps, & y réussit ; puis, „ lorsqu'il voulut l'arrêter, il purgea la „ malade deux ou trois fois avec le mer„ cure doux, &c. & lui fit faire un cau„ tere. Ce régime prévint le retour d'un „ mal dont les symptomes étoient des „ plus effrayants.

„ Il est certain que le vertige tient „ beaucoup de l'épilepsie, & que l'histoire „ de leurs syptomes autorise à regarder „ ces deux maladies comme appartenant „ à un même genre. Aussi a-t-on sou„ vent observé que l'un & l'autre étoient „ soumis aux influences de la lune.

„ Il en est de même des accès de fré„ nésie auxquels les maniaques sont su„ jets. On les voit suivre périodiquement „ le cours de la lune : & il est sûr qu'en „ général ils tiennent aussi de l'épilepsie.

M. Mead atteste, dans son *explication méchanique des poisons*, que les changements de la lune influent beaucoup sur l'apparition des symptomes de la rage. Il y allegue plusieurs exemples de gens

mordus qui ne subissoient les accès de leur mal qu'une fois le mois. Et entre plus de mille malades de la rage qu'il avoit ou vus ou traités, il remarquoit qu'il y en avoit eu plus de la moitié d'attaqués du mal vers la pleine lune.

„ Tulpius * & Pison † rapportent des „ exemples singuliers de paralysies qui „ avoient de même des accès pério-„ diques. „ Et quelques observations ont donné lieu de dire que l'apoplexie qui arrive dans le déclin de la lune est la plus dangereuse.

„ Personne n'ignore combien le cours „ de cet astre contribue aux évacuations „ du sexe, qui portent même des noms „ relatifs à leur régularité; laquelle n'est „ sujette à varier que dans certains tem-„ péraments qui peuvent être dérangés „ par quelques circonstances. Et c'est une „ chose remarquable, que, dans les pays „ les plus voisins de l'équateur, ces secré-„ tions sont beaucoup plus abondantes „ que vers les poles : or il est prouvé que „ l'action de la lune est très-forte vers l'é-„ quateur, & que sa force diminue à „ proportion qu'elle s'en éloigne. Cette

* *Observ. med. lib.* 1, *cap.* 12.

† *De morb. à serosa colluvie*, *obs.* 28.

„ observation n'a point échappé à Hippo-
„ crate, qui en fait usage pour expliquer le
„ peu de fécondité des femmes de Scythie.
* Et dans la vue de confirmer ces conjectures, on pourroit ajouter l'exemple des filles malabares, qui sont ordinairement en état d'être mariées à douze ans, & ont même quelquefois des enfants avant cet âge ; ainsi que le rapporte Dellon, dans son *voyage aux Indes orientales*.

„ En conséquence de ces faits qui con-
„ cernent les femmes, il n'est pas éton-
„ nant que notre sexe éprouve aussi des
„ hémorragies périodiques qui répondent
„ également au cours de la lune. Car de
„ même que la trop grande quantité de
„ sang dans les femmes s'évacue par des
„ conduits particuliers, lorsque l'air exté-
„ rieur moins comprimé pese moins sur
„ l'air intérieur, & le laisse plus libre de
„ faire usage de sa force élastique ; s'il ar-
„ rive dans les hommes une surabondan-
„ ce de ce fluide, & que l'action toni-
„ que des fibres se trouve trop foible pour
„ résister à son poids & à son impulsion,
„ les vaisseaux se brisent sans peine, dans
„ le cas où l'athmosphere ne contrebalan-
„ ce pas la pression de l'air intérieur. Et

* *De Aëre, aquis, & locis.*

„ cela doit principalement arriver, lorſ-
„ qu'un coup reçu, ou quelque cauſe qui
„ aura raréfié l'air, a originairement don-
„ né lieu aux autres cauſes d'imprimer
„ leur action.

„ M. Mead avoit connu un homme de
„ complexion délicate, qui faiſant un ef-
„ fort occaſiona une violente tenſion dans
„ ſa poitrine, & devint ſujet à des crache-
„ ments de ſang, qui durant 18 mois le
„ prenoient réglément à chaque nouvelle
„ lune; puis diminuant par degrés, ne ce-
„ ſſoient à chaque fois qu'au bout de 4
„ ou 5 jours. Ces accidents étoient plus
„ ou moins conſidérables, ſelon le régime
„ que le malade gardoit vers ce temps-
„ là, & en conſéquence duquel les vai-
„ ſſeaux étoient plus ou moins emplis.

„ On voit deux exemples bien remar-
„ quables de pareilles évacuations dans
„ les nombres 171 & 272 des *Tranſa-*
„ *ctions philoſophiques*. Le premier eſt
„ celui d'un jeune homme qui, depuis
„ ſon enfance juſqu'à l'âge de 24 ans,
„ perdoit du ſang par la main gauche, tou-
„ jours dans la pleine lune, au côté droit
„ de l'ongle du pouce. Cette perte ne fut
„ d'abord que de trois ou quatre onces;
„ & depuis qu'il eut atteint ſa ſeizieme

„ année, elle monta constamment à une „ demi-livre. Ayant fait cicatriser cét endroit avec un fer chaud, l'évacuation s'arrêta; mais le sang prenant un autre cours, „ sortoit par la bouche: & ce ne fut qu'à „ force de fréquentes saignées, &c. qu'on „ réussit, encore avec bien de la peine, à „ l'empêcher de tomber en contemption.

„ Le second exemple est celui d'un Irlandois, qui, depuis l'âge de 43 ans jusqu'à 55, étoit sujet à une évacuation périodique, qui se faisoit par l'extrêmité de „ l'*index* de la main droite. Il est vrai qu'elle n'avoit pas un cours aussi régulier que „ celle du jeune homme. Il est cependant „ à remarquer que son hémorragie commença à Pâque, c'est-à-dire, vers la „ pleine lune la plus proche de l'équinoxe „ du printemps; l'une des deux saisons „ où l'air est le plus attiré par la lune, „ & l'athmosphere inférieure moins comprimée: & si ses évacuations n'étoient „ pas absolument régulieres, cela pouvoit „ venir, soit de l'irrégularité de son régime, soit de l'altération considérable „ que chaque évacuation causoit dans son „ tempérament; vu que pour l'ordinaire „ il ne perdoit guere moins de quatre „ livres de sang à la fois. Ces accidents

„ le mirent au tombeau en sa 55me. année.
„ Une autre remarque est celle qu'a
„ fait Sanctorius par le moyen de la chaise
„ à contrepoids, dans laquelle il se plaçoit
„ pour que ses observations fussent plus
„ exactes. Ce Médecin reconnut * que nous
„ acquérons chaque mois une ou deux
„ livres en pesanteur, & que ce super-
„ flu s'évacue à la fin du mois par une
„ abondante crise d'urine trouble & épaisse.
„ Il n'est donc point étonnant que nous
„ puissions être sujets une fois le mois au
„ retour périodique de quelqu'une des
„ indispositions qui dépendent de la plé-
„ nitude des vaisseaux ; & que cette ré-
„ volution se fit lorsque l'air qui nous en-
„ vironne est moins en état de réprimer
„ leur gonflement. Et quoique la nouvel-
„ le ou la pleine lune ait une force égale,
„ ce sera cependant quelquefois tantôt
„ l'une & tantôt l'autre qui influera sur
„ ces retours périodiques ; selon qu'elles
„ se trouveront concourir avec la pléni-
„ tude interne de nos corps.
„ Il y a aussi des cas où cette même
„ influence se manifeste dans le change-
„ ment qu'elle apporte à la quantité des
„ matieres ulcéreuses. Baglivi † parle d'un

* *Medicin. static. sect. 1, aph. 64.*
† *De experim. circa sanguin. p. 341.*

„ jeune Savant de Rome, qui avoit une „ fistule à l'abdomen, laquelle pénétroit „ jusqu'au colon ; & fluoit si abondam- „ ment dans le croissant de la lune, „ & si peu dans le temps du décours, „ que c'étoit pour lui un indice imman- „ quable qui l'instruisoit des périodes & „ quadratures de cette planete.

„ On a souvent observé que les accès „ de douleurs néphrétiques suivoient le „ cours de l'attraction lunaire. Tulpius * „ rapporte qu'un M. Ainsworth, Ministre „ anglois à Amsterdam, avoit constam- „ ment une attaque de gravelle & de sup- „ pression d'urine à toutes les pleines lunes, „ dont il souffroit sans relâche jusqu'au „ décours ; & ne recevoit de soulagement „ que de la saignée du bras. Quand il fut „ mort, on tira de sa vessie deux pierres „ dont le volume étoit considérable ; & l'on „ trouva la capacité interne du rein gauche „ si fort dilatée par le fréquent séjour de la „ grande quantité d'urine, que sa cavité „ pouvoit presque contenir autant que la „ vessie même.

„ M. Mead fut présent à la dissection „ d'un enfant de cinq ou six ans, qui étoit „ mort après de fréquentes rechûtes dans

* *Observ. lib.* 2, *c.* 43. Voyez aussi l'observ. 52.

„ des douleurs néphrétiques, accompa-
„ gnées de vomissement & de diarrhée.
„ Les reins & les uréteres parurent entie-
„ rement obstrués par une matiere calcu-
„ leuse & déliée : ce qui démontroit les
„ différents degrés dans lesquels se forme
„ la concrétion de cette matiere, qui pa-
„ sse de l'état d'une eau claire & trans-
„ parente, à celui d'une substance dure &
„ friable. Le Sr. Groënvelt, qui avoit vu
„ l'enfant durant sa maladie, avoit obser-
„ vé plusieurs mois de suite que les dou-
„ leurs se faisoient sentir constamment
„ dans le temps de la pleine lune, &
„ qu'elles avoient coutume de se ter-
„ miner par l'expulsion d'une pierre.

„ Vanhelmont * parle aussi de l'influen-
„ ce de la lune par rapport à l'asthme. Le
„ paroxisme, dit-il, devient plus fâcheux
„ en certaines phases de la lune, & dans
„ certaines saisons, dont il est alors un
„ pressentiment & un présage. Et le Che-
„ valier Floyer, qui a peut-être mieux
„ examiné les circonstances de cette ma-
„ ladie que personne, observe que les ac-
„ cès d'asthme reviennent ordinairement
„ tous les quinze jours, & souvent vers
„ le changement de lune. †

* *Asthma & tuss.* § 22. † *Treatise of the asthma*, p. 17.

M. de la Chambre avoit observé que les rayons de cet astre causent des fluxions difficiles à guérir : & que frappant durant quelque temps sur le visage, sur-tout si l'on est endormi, leur impression ôte les couleurs vives, & rend fort pâle.

„ Mais il y a un fait extrêmement singulier, qui prouve l'effet que peut produire sur nous la force de l'attraction lunaire : c'est le célebre Kerckringius qui le rapporte dans le recueil de ses observations anatomiques. * Ce Savant dit avoir connu une jeune Dame qui devenoit grasse & très-belle dans le temps de la pleine lune, mais qui changeoit totalement dans le décours de cette planete ; & étoit alors si défigurée, que, n'osant paroître, elle étoit contrainte d'aller à la campagne jusqu'au retour de la nouvelle lune, qui lui rendoit par degrés son embonpoint. Ainsi, dit M. Mead, le visage de cette Dame devenoit plein en même temps que la lune ; & l'attraction de ses charmes dépendoit de celle de cet astre.

„ Après tout il n'y a rien dans de semblables effets qui soit au dessus de ce que la même influence produit dans

* Observ. 92.

„ les coquillages , & dans quelques „ animaux ; ainsi qu'on l'a observé de „ tout temps : car nous lisons dans Lucilius, ancien Poëte latin, * que la lune „ engraisse les huîtres, fait grossir le „ hérisson, & fortifie les fibres des souris & du bétail. „ Aussi dit-on que le chat guette plus la souris en pleine lune qu'au croissant ; & que ce petit animal est en effet alors plus gras & plus succulent : ce qui est une suite du nouveau degré de force qu'acquierent les fibres. „ Le Poëte Manilius, postérieur à Lu„ cilius, dit aussi † que les corps des ani„ maux enfermés dans les coquilles chan„ gent suivant le cours de la lune. „ Ces faits, comparés avec celui qui est rapporté par Kerckringius, pourroient ce semble donner lieu à de fort curieuses recherches.

On a vu dans cet article l'épilepsie, les convulsions, le vertige, les accès de manie, la rage, l'apoplexie, la paralysie, les pertes de sang dans les deux sexes, les évacuations d'urine, l'écoulement des sérosités & des matieres purulentes, les néphrétiques, l'asthme, l'em-

* Cité par A. Gell. *lib.* 20, *c.* 8.
† *Astronomic. lib.* 2.

bonpoint même , assujettis à des révolutions périodiques qui suivoient le cours de la lune. Ces observations ainsi réunies forment un préjugé en faveur du systême de M. Mead. Et peut-être que faisant usage de ces premieres idées, on découvrira la même uniformité en suivant les traces de la nature dans les autres maladies. L'expérience journaliere pourra aussi déterminer ce que l'on doit penser de l'exactitude des observateurs dont l'autorité a guidé le savant Praticien anglois, qui a si long-temps fait honneur à sa nation , & à la célebre Société royale de Londres. Je réserve pour un autre Mémoire ce qu'il a écrit dans ce genre sur les fievres, &c.

---

§ XXI.

Addition à ce que M. Mead allegüe touchant les maladies qui semblent relatives à la lune.

TOUS les cavaliers savent qu'il y a une maladie qui fait donner au *cheval* le nom de *lunatique*. Cette maladie le rend inquiet & comme fou ; ensorte qu'il

ſe livre à une multitude de défenſes différentes : & ſon mal conſiſte en une fluxion qui affecte un œil, quelquefois tous les deux ; & dont le retour périodique a paru avoir un cours à peu près réglé comme celui de la lune. Les accès reviennent effectivement au bout de 30, de 60, de 90 jours, ſelon M. de la Guériniere ; & de trois en trois ſemaines, ſelon M. Bourgelat : elle dure chaque fois trois, quatre, ou cinq jours, plus ou moins.

Ne perdons point de vue quelques uns des faits cités dans le § précédent. Les convulſions, le vertige, la frénéſie, la rage, ont pour ſymptome manifeſte l'agitation, les mouvements violents, & la réſiſtance au panſement, comme la fluxion du cheval lunatique. Le dépôt qui ſe forma inſenſiblement à la tête de la jeune fille, & qui creva au bout de 15 jours ; les hémorragies dans l'un & l'autre ſexe ; l'évacuation menſtruale d'urine, obſervée par Sanctorius ; celle de la ſanie, dont Baglivi fait mention ; & les accès de douleur néphrétique, ſont des événements qui peuvent être mis en parallele avec l'accident périodique lequel caractériſe la fluxion dont il s'agit ici.

La pléthôre cause la crise ; & les parties reprennent leur premiere vigueur, lorsque l'évacuation est achevée. La fluxion étant passée, l'œil redevient beau, & le cheval paroît en voir aussi clair qu'auparavant : de même que la jeune fille cessa de subir les accès convulsifs, après la sortie des sérosités qui s'étoient amassées vers l'*occiput* ; & que les vaisseaux, ouverts par la force du sang, rentrent dans leur premier état après une évacuation suffisante. Il en est ainsi des autres cas dont je viens d'insinuer la comparaison.

En convenant que la fluxion est périodique, & qu'après avoir cessé durant un intervalle certain, elle revient ensuite dans un temps fixe & déterminé ; M. Bourgelat veut que la lune soit compromise en cette occasion sans aucun fondement. Sa raison est que tous les chevaux lunatiques ne sont pas frappés en même temps de ce funeste retour : il ajoute, d'après une expérience continuée, que les effets de cette fluxion se manifestent tantôt dans le 1er. quartier, tantôt dans le 2me, ou dans le déclin ; & qu'ils varient à l'infini dans tous les chevaux.

Ce n'est pas manquer à ce qui est dû aux études & aux lumieres de l'Auteur d'une Hippiatrique où il y a d'excellentes choses, que de le prier de vouloir bien faire attention que la même variété se remarque dans les hémorragies périodiques ; quoiqu'il soit vrai qu'elles concourent fréquemment avec la pleine lune : & si cet astre est la cause qui influe sur leurs crises, il pourroit également agir sur celle de la fluxion. La maniere dont M. B. explique le méchanisme de cette fluxion & de son retour, est digne d'être proposée pour donner à entendre sommairement de quelle maniere se préparent & se font les évacuations de sang, que je compare ici avec l'autre maladie ; & cette explication peut avoir lieu pour les faits qui y sont relatifs.

Il faut supposer un engorgement des vaisseaux, soit par la suppression de quelque secrétion nécessaire, soit par un obstacle dans la circulation du sang ou des humeurs. L'engorgement étant parvenu à certain point, il se fait un effort ; les vaisseaux trop gonflés se dégorgent par l'évacuation abondante ; &, l'évacuation finie, les parties rentrent dans leur ton & leur état naturel, jusqu'à ce

que,

que, la même cause subsistant, un nouvel engorgement produise au bout du même temps les symptomes qui caractérisent l'affection périodique. Ce retour arrive dans un temps juste, fixe, & déterminé, parce que les causes & les parties sont les mêmes ; & que s'il a fallu un mois pour préparer cette évacuation, il faut le même espace de temps pour qu'elle recommence. La plénitude se forme insensiblement & par degrés : les tuyaux qui se trouvoient engorgés dans le temps, & qui sont dégorgés dans l'intervalle, n'ont qu'un certain diametre, au delà duquel ils ne peuvent s'étendre. Alors il faut que l'évacuation se fasse, si le corps est bien disposé : mais on observe des variétés qui font que ces périodes ne sont point absolument exacts dans tous les sujets ; & elles doivent être attribuées à ce que les Médecins appellent *causes non naturelles* ; à l'exercice, par exemple, ou excessif, ou trop négligé ; aux saisons trop chaudes ou trop froides ; aux aliments de bonne ou de mauvaise qualité, &c. *

Et si l'on considere que ce méchanisme est un effet des loix du mouvement, &

* Voyez vers la fin de l'article suivant la conséquence que M. Mead tire de sa théorie.

que nous devons remonter à la cause prochaine qui le produit; il est comme démontré dans le systême développé par M. Mead, que cette révolution se prépare & se décide par l'action immédiate de l'air; supposé que cette action ne soit point altérée par l'intervention de quelqu'autre cause. Puis donc que le systême du célebre Anglois rend si plausible l'influence de la lune & du soleil, comme cause productrice & prochaine des différentes constitutions de l'air; il semble que l'on ne puisse pas refuser de convenir que la lune peut avoir quelque part à la fluxion périodique des chevaux.

Prenant ainsi pour guides les causes purement méchaniques que nous avons sous les yeux, nous cherchons sans nous égarer le principe de certaines maladies dans une cause qui semble étrangere, éloignée, & surnaturelle: mais il est dans l'ordre de la nature que cette même cause agisse réellement sur nous, & d'une maniere presque immédiate, par son influence actuelle sur l'air qui nous environne; que nous respirons, & qui produit la fermentation des humeurs & leur circulation. Une attention particuliere pour les faits nous tire de l'ignorance où nous serions

sur la source de maladies fort simples. L'on peut donc dire avec confiance, que ce ne sont point des *siecles de prestige & d'illusion* que ceux qui appellent phénomenes des faits où l'on voit un caractere aussi frappant pour indiquer la vraie cause, que ceux dont M. Mead se sert pour base de son systême.

Je ne puis me dissimuler qu'il y a quelque péril à prendre la défense d'une cause abandonnée de tout le monde : mais ce ne seroit pas la premiere fois que la revision d'une affaire auroit donné lieu à réformer nos jugements. Dans les Sciences & dans la Littérature les décisions ne sont pas toujours exemptes de préjugés. L'on sait jusqu'à quel point les esprits étoient prévenus contre la Cyropédie, par l'autorité de Ciceron seul ; & que M. Banier réussit en peu d'années à ramener tous les critiques, & à les faire convenir que cet ouvrage n'étoit pas indigne de Xénophon.

Quoique l'on trouve dans le *Theætetus* de Platon un exact sommaire de la Philosophie des atomes ; comme cependant elle y est dénuée de ses principes, cela fit regarder cette description du systême épicurien comme inintelligible ; lors-

que, dans le temps du renouvellement des Lettres, on commença à lire ce Philosophe, que l'on avoit cessé d'étudier depuis plusieurs siecles. Ni Marsilius Ficinus, ni Serranus, ne purent trouver un sens raisonnable à cet endroit de ses ouvrages ; peut-être même qu'on le regardoit comme une chimere. Mais lorsque Descartes eut fait revivre cette Philosophie, & qu'il en eut expliqué les principes par des preuves tirées de son propre fond, le nuage fut dissipé ; tous les lecteurs virent clairement que Platon avoit donné en cet endroit une relation également exacte & curieuse de cette Physiologie.

Que ce soit le savant Cudworth qui le premier en ait fait l'observation, ou que Descartes ait tiré de Platon même la première idée de sa Physique, toujours est-il vraisemblable que, sans ce restaurateur de la Philosophie parmi nous, le passage de Platon couroit risque de demeurer dans un mépris éternel. Lucrece avoit déjà très-bien expliqué le systême des atomes ; l'un des plus anciens & des plus beaux systêmes de Physique : mais à peine en avoit-on l'idée. Descartes frappé de la grandeur de cette hypothese, en renouvella les principes ; & Gassendi tira de Diogene de Laërce

tout ce que cet Historien avoit dit du systême d'Epicure & de Démocrite. Comme il avoit plus de lecture & d'érudition que Descartes, il réunit encore ce que les meilleurs Mathématiciens avoient pensé sur cette matiere. Le grand Newton, à l'aide de ce flambeau lumineux, saisit le systême, & y amena M. Huygens, qui composa en conséquence son traité de la lumiere & de la pesanteur. Peut-être que quelque jour la Physique aura la même obligation à M. Mead.

Après cette digression, que j'ai cru nécessaire, je reviens à mon objet principal; & après avoir fait observer dans les chevaux, que la lune cause dans les animaux, ainsi que dans nous, des maladies périodiques; je crois en trouver une nouvelle preuve dans le *ver à soie*. Cet insecte est sujet à des maladies qui reviennent périodiquement, à peu près de 7 en 7 jours. Le symptome de chaque crise est une légere blancheur qui survient à l'extrêmité de leur bouche, & un peu d'enflure que l'on observe à leur tête. Mais outre ce signe commun, il y a un caractere particulier pour chacune des quatre maladies. La premiere leur cause un engourdissement qui les rend comme en-

dormis : la seconde occasione la mue, qui termine la crise, en dépouillant la peau de la tête, & la tête reste flétrie : à la troisieme maladie il se fait encore une mue de la tête, du ventre, & des pieds ; ce qui flétrit la tête, & laisse la queue large & éparse : dans la quatrieme il se fait une copieuse évacuation de verd de mûrier mêlé d'aquosités indigestes ; toute la peau mue à cette fois, & le corps demeure enflé.

La pâleur & la bouffissure, ainsi qu'on l'a vu dans le § 19, sont les effets de l'humidité, qui augmente les dimensions des fibres qu'elle remplit. On peut donc regarder ce symptome dans le ver à soie comme provenant de la sérosité aqueuse & indigeste qu'il n'évacue qu'à la quatrieme maladie, ainsi qu'il arriva à la jeune fille dont les convulsions suivoient réglément le cours de la marée. (Voyez § 20.) Ces crises sont des fermentations occasionées dans l'humeur par une cause que M. Mead pourroit dire être la lune ; comme font ceux qui ont soin de cet utile insecte ; & la flétrissure qui reste prouve le dégorgement des vaisseaux, & par conséquent leur plénitude antérieure. Si les vers sont comme assoupis dans la premiere maladie, c'est une suite de la

foibleſſe des fibres, qui encore tendres ſont inondées par l'affluence de l'humeur, & cedent à ſon effort; de même qu'il arrive dans l'apoplexie & dans certains accidents de vapeurs, où les humeurs ſont trop abondantes pour laiſſer aux fibres aucune action tonique.

Dans la deuxieme criſe l'humeur s'inſinuant en plus grande quantité, dilate davantage la peau; qui en conſéquence devenue moins épaiſſe, eſt diſpoſée à la rupture. Le volume de liqueur intercepte le commerce de la peau & des parties internes: enſorte que dans le temps où la féroſité ſe retire, ces parties ſe trouvent comprimées & affaiſſées, & la peau ne peut plus s'en rapprocher. Alors privée des ſucs nourriciers, elle ſe ſeche, tombe en mortification, & périt dans la partie qui avoit déjà été altérée par la premiere criſe. Il ſe régénere enſuite une nouvelle peau à la place de celle qui a ceſſé d'être adhérente. Mais comme elle eſt encore foible dans le temps que ſurvient la troiſieme maladie, elle cede de même à l'affluence de l'humeur qui abreuve ceux des autres endroits du corps qui ont le moins de force; le ventre, comme étant continuellement voiſin

des humidités ; les pieds, qui n'ont pas beaucoup de consistance, & qui dès-là reçoivent facilement le reflux du ventre ; & la queue, qui est foible, tant à cause de sa situation à l'extrêmité du corps, que par son peu de volume, & la courbure de ses fibres, qui manquent de point d'appui dans leur inclinaison. La peau de ces parties se détache par le séjour de l'humeur, & se sépare enfin desséchée par le défaut de nourriture, après que l'humeur s'est retirée.

A la quatrieme crise les nouvelles peaux qui ont recouvert ces endroits périssent encore, & avec elles la peau du reste du corps. Celle-ci, comme immédiatement sujette à l'action de l'air, & composée de fibres qui malgré les anneaux ont une direction longitudinale, étoit par ces deux raisons plus propre à résister à l'humeur, & à lui refuser l'entrée dans ses conduits. Mais l'abondance de la sérosité étant parvenue au point de ne pouvoir plus être contenue dans les vaisseaux qu'elle a ci-devant occupés, la liqueur force à cette fois tous les orifices, & pénetre par-tout : encore même brise-t-elle les intestins pour s'épancher au dehors. La suite de cette inondation est de détruire généralement

la communication entre la chair & la peau.

Ces retours périodiques peuvent s'expliquer par divers phénomenes rapportés dans l'article précédent : 1°. par leur comparaison avec les taches que Bartholin dit avoir observées sur le visage d'un homme sujet à l'épilepsie ; lesquelles varioient sensiblement en couleur & en grandeur, suivant les phases de la lune. D'ailleurs l'épilepsie suppose un fonds de sérosités, qui s'augmente & décroît avec une espece de flux & reflux assez semblable à celui de la mer. En second lieu, on peut rappeller ici les accidents convulsifs de la jeune enfant ; lesquels, après avoir constamment suivi le cours du flux & reflux des eaux de la mer durant 15 jours, produisirent enfin une évacuation critique. L'humeur avoit été concentrée pour ainsi dire durant tout cet intervalle, & ne se déclara qu'au moment où la peau se rompit par la force de son affluence. Troisiemement, ce qui a été dit pour expliquer le méchanisme des hémorragies périodiques, sert aussi à donner plus de force à la maniere dont j'ai cru pouvoir avancer que se produisent l'engourdissement & les différentes mues,

Voyez aussi dans l'article suivant ce que dit Galien au sujet des crises.

Les observations qui font l'objet de cet article ont un sensible rapport avec celles de M. Mead, & elles peuvent donner lieu à en faire de plus considérables. Des faits si singuliers ne sont pas indignes de l'attention des Savants. La nature se manifeste à nos yeux ; & un Physicien ne peut guere se dispenser de la suivre avec précision, pour essayer de découvrir le principe dont elle se sert pour produire des mouvements qui ont une régularité constante. Si ce principe est l'air, M. Mead en conclura en faveur de l'influence de la lune, conséquemment aux propositions des articles 17, 18, 19, & 20, qui accompagnent les faits dont il appuie son systême. S'il y a une autre cause, cherchons à la découvrir.

Ce n'est pas assez de dire que c'est le flux & reflux de la mer qui fait que les navires dans un port se trouvent à sec deux fois le jour, & autant de fois soulevés par le flot. Le Physicien remonte à une cause antécédente : il cherche ce qui peut produire la régularité du flux & reflux. De même, dans les phénomenes de maladies, il ne suffit pas de dire que le

temps néceſſaire pour amaſſer la quantité d'humeurs qui cauſe l'engorgement des vaiſſeaux & des fibres, & l'évacuation qui eſt ſuivie du dégorgement, produiſent le méchaniſme des retours périodiques. Comme le Philoſophe ſe propoſe de connoître les cauſes après avoir obſervé les effets, il ne s'en tient pas à la cauſe la plus prochaine : il ne met de bornes à ſes études, qu'après s'être bien aſſuré qu'il ne lui eſt pas poſſible de parvenir à la découverte d'une origine primitive. Juſqu'à ce terme d'impoſſibilité, chaque cauſe qu'il apperçoit n'eſt à ſon égard que l'effet d'une cauſe plus puiſſante ; laquelle devient un nouvel objet digne de ſes recherches.

---

§ XXII.

Obſervations de M. Mead concernant le rapport que la lune paroît avoir avec les maladies aiguës.

„ IL eſt important de chercher à découvrir juſqu'à quel point l'altération „ ſurvenue dans la peſanteur ou dans la „ preſſion de l'air peut contribuer aux cri-

„ ſes ou changements que l'on remarque „ dans les maladies-aiguës. Les anciens „ avoient beaucoup égard aux jours cri- „ tiques, & régloient leur pratique ſur les „ événements qu'ils en attendoient. Cette „ partie de la Médecine eſt actuellement „ tout-à-fait négligée, & regardée „ comme ridicule; & l'on peut ſuppo- „ ſer que le ſentiment moderne a deux „ cauſes principales, auxquelles on ne fait „ pas attention.

„ C'eſt premierement que les plus an- „ ciennes obſervations de ce genre, qui „ étoient réduites en regles, furent faites „ dans le levant; & qu'en voulant enſui- „ te les appliquer au traitement des ma- „ lades dans les pays ſeptentrionaux, on „ n'eut point égard à la différence de „ climat, qui en met une dans les tempé- „ raments, & dans l'état actuel de la ma- „ ladie. Il étoit donc néceſſaire que l'on „ trouvât ſouvent ces obſervations défe- „ ctueuſes.

„ Secondement les anciens n'employoient „ que peu, ou même point du tout de reme- „ des pour les fievres. Ils ſe contentoient „ d'étudier avec attention les mouvements „ de la nature, & ſe gardoient bien d'in- „ terrompre ſon action par aucun remede

„ violent. Les obſervations des criſes de-
„ venoient fort utiles, & ſe trouvoient ré-
„ pondre aux événements dans une telle
„ pratique; mais les modernes eurent rai-
„ ſon de n'en plus faire uſage, & de les ou-
„ blier totalement, lorſqu'ils entreprirent
„ de traiter les maladies aiguës, tantôt ſui-
„ vant un ſyſtême, tantôt ſuivant un autre,
„ non ſeulement par les évacuations, mais
„ auſſi par les altérants, tant chauds que
„ froids. Cette méthode ne pouvoit nulle-
„ ment s'accorder avec des regles qui ſup-
„ poſoient que l'on laiſſoit la maladie ſui-
„ vre ſon cours réglé & uniforme.

Mais l'on ſent que les obſervations des anciens peuvent toujours être regardées comme vraies, puiſqu'on ne les trouve incertaines que dans les cas où on veut les plier à un régime pour lequel elles n'ont jamais été faites. C'eſt comme ſi je me plaignois qu'un habit fût mal fait, parce qu'il n'iroit pas à ma taille, ayant été effectivement deſtiné à une taille toute différente. Un gros bras ne peut entrer dans une manche trop étroite; un corps long & menu laiſſe une infinité d'eſpaces vuides & de faux plis dans un juſtaucorps large; une longue épée ne fait qu'embarraſſer un petit homme; une groſſe tête

est ridicule avec un très-petit chapeau, &c. Et M. Cleghorn, qui pratiquoit en 1751 à Minorque, dit qu'il y régnoit alors une espece de fievre tierce, qui avoit une grande régularité dans son cours, & confirmoit évidemment la doctrine des jours impairs, critiques, & indicatoires: en sorte que l'on étoit souvent en état de prédire avec justesse le jour & même l'heure de la mort.

„ Pour parvenir à comprendre ce qui „ a pu déterminer les plus grands Mé- „ decins à faire des observations si exactes „ & si précises sur cette matiere ; & afin „ de découvrir sur quels fondements on „ pourroit à présent donner un peu plus „ d'attention à leurs préceptes, je me bor- „ ne actuellement à ce qui concerne l'attra- „ ction lunaire, sur laquelle je propose „ les réflexions suivantes.

„ Toutes les maladies épidémiques ont „ un cours réglé, qui demande un certain „ espace de temps, durant lequel elles „ arrivent à leur plus haut période, décli- „ nent ensuite, puis quittent le malade.

„ Ce fait est si certain & si constant, „ que s'il arrive qu'une fievre d'un certain „ genre, qui est continue dans un sujet, „ devienne intermittente dans un autre

„ par la différence des circonstances, les „ accès de celui-ci sont aussi fréquents & „ aussi compliqués qu'il convient au cara- „ ctere de cette espece de fievre, laquelle „ lui dure le même nombre de jours qu'elle „ a coutume de durer dans un sujet en „ qui elle a la liberté de suivre ses progrès „ naturels, sans relâche depuis le com- „ mencement jusqu'à la fin.

„ Sydenham, ennemi juré de toutes „ les théories, ne laissa pas de s'instruire „ beaucoup par de telles observations, „ qui semblent minutieuses; & pour ex- „ pliquer la cause de la longue durée des „ fievres quartes automnales, qui ne s'en „ vont pour l'ordinaire qu'au bout de six „ mois, il dit qu'en calculant les accès „ qui arrivent durant un si long intervalle, „ on trouve qu'ils doivent durer 336 heu- „ res, qui équivalent à 14 jours: ce qui „ fait le période d'une fievre conti- „ nue, lorsqu'elle arrive dans la même „ saison.*

„ Galien observe aussi que, lorsqu'une „ vraie fievre tierce se termine après le „ septieme accès, une vraie continue qui „ arrive dans le même temps, a aussi ses „ crises dans l'espace de sept jours: c'est-

* *De febrib. intermitt.* ann. 1661, pag. 65.

„ à-dire, que la fievre dure auſſi long-
„ temps dans l'un que dans l'autre cas : en
„ ſorte, dit-il, qu'un accès de fievre in-
„ termittente répond à un jour de fievre
„ continue. * La raiſon de ce phénomene
„ eſt que dans ces deux cas il y a toujours
„ dans le ſang une fermentation, qui ne
„ ceſſe qu'après que les particules actives
„ ont été expulſées par les organes les plus
„ propres à faire cette ſecrétion, en conſé-
„ quence des loix du mouvement ; & que,
„ comme différentes liqueurs, miſes dans
„ le même inſtant en fermentation, ne ſe
„ dépurent pas toutes en un même inter-
„ valle, le ſang qui eſt contenu dans les
„ arteres prend auſſi un période déterminé
„ pour ſe débarraſſer de l'efferveſcence
„ qui lui eſt ſurvenue.

„ Tant que cette ébullition ſubſiſte, les
„ ſymptômes ne ſuivent pas conſtamment
„ des procédés ſemblables. Il eſt des jours
„ où ils donnent des indications plus mar-
„ quées de leur qualité bonne ou mau-
„ vaiſe : enſorte que ces indices peuvent
„ ſervir de guides pour conjecturer très-
„ juſte, & prévoir la nature de la criſe qui
„ terminera la maladie.

* *Comment. in aphor. 59, lib. 4; & de criſib. lib. 2, c. 6.*

„ Cela

„ Cela étant ainſi, les anciens pou-
„ voient très-bien appeller *jours de criſe*
„ ceux dans leſquels le mal ſe terminoit
„ évidemment d'une maniere ou d'une
„ autre ; & *indicatifs* des jours critiques,
„ ceux dans leſquels ils découvroient par les
„ plus ſenſibles indices le terme auquel ten-
„ doit la maladie.

„ Juſques-là les Médecins étoient
„ bien fondés dans leurs raiſonnements :
„ mais une fauſſe théorie venant enſuite
„ ſe mêler avec les obſervations vraies,
„ le ſyſtême des anciens commença à
„ perdre de ſon crédit. Il eſt certain
„ qu'Hippocrate ne ſavoit pas à quoi at-
„ tribuer la régularité remarquable avec
„ laquelle les fievres ſe terminoient au
„ bout des 7me. 14me, 21me jours, &c. &
„ comme la Philoſophie pythagoricienne,
„ alors fort célebre, conſiſtoit principa-
„ lement dans certaine harmonie, & dans
„ des nombres myſtérieux, dont les im-
„ pairs étoient les plus puiſſants, & le
„ nombre 7 le plus parfait de tous ; Hippo-
„ crate adopta ces idées, * & aſſigna au
„ cours des fievres aiguës un progrès qui
„ n'excédoit pas le nombre 7. † Une regle

* *Epidem. lib.* 1, *ſect.* 3.
† *Vide de ſeptimeſtri partu.*

„ sur laquelle il n'avoit point consulté l'ex-
„ périence, parut bientôt sujette à incon-
„ vénients ; & le Médecin se trouvoit
„ déconcerté lorsque la crise paroissoit un
„ jour plutôt ou plus tard qu'il ne com-
„ ptoit : comme cela doit souvent arriver,
„ en conséquence des raisons que je dirai
„ dans un moment.

„ Asclépiade ayant remarqué ce dé-
„ faut, rejeta comme absurde tout ce
„ qu'Hippocrate disoit sur cette matiere.
„ Et Celse, qui trouvoit ces calculs trop
„ vétilleux, dit que les nombres de Py-
„ thagore avoient induit les anciens en
„ erreur. (*Cels. lib. 3, c. 4.*)

„ Galien raisonna autrement. Il attri-
„ bua les variations des crises, non au
„ pouvoir des nombres, mais à l'influen-
„ ce de la lune ; parce qu'il observoit que
„ cet astre agit puissamment sur la terre,
„ dont il est plus près que tous les autres,
„ sans que ceux-ci lui soient cependant
„ inférieurs en force. * Ainsi, selon cet
„ Auteur, le nombre 7, que l'on remar-
„ que dans les révolutions périodiques
„ de certaines maladies, vient des qua-
„ tre phases de la lune, qui achevent

* *De dieb. decretor. lib. 3.*

„ chacune leur période en 7 jours, dont „ le 7me. est le plus fort.

„ Il résulte de tout cela qu'une crise „ n'est que l'expulsion de la matiere mor- „ bifique à travers quelques uns des orga- „ nes destinés aux secrétions ; & cette „ matiere ne pouvoit y parvenir, qu'après „ avoir été préparée & atténuée au degré „ propre pour l'insinuer dans les orifices „ des glandes respectives. Comme la plus „ parfaite crise est celle qui se fait par les „ sueurs ; non seulement parce que les „ glandes placées sous la peau évacuent „ naturellement plus elles seules que tou- „ tes les autres ensemble, mais encore „ parce que leurs conduits étant les plus „ petits de tous, ce qui sort par cette voie „ est certainement très-divisé & atténué ; „ l'hémorragie est aussi la plus mauvaise „ de toutes les crises : car elle dénote „ que la cause du mal n'étoit pas dispo- „ sée à se fondre pour sortir par aucun „ des conduits naturels ; ce qui fait qu'el- „ le brise les vaisseaux, par la grande effer- „ vescence qu'elle introduit dans le sang. „ D'un autre côté, s'il survient un abcès „ dans les organes qui séparent les sucs „ épais, cette crise est mitoyenne à l'é- „ gard des deux autres.

„ Il résulte manifestement de cette
„ théorie, que la crise doit être plus com-
„ plette & plus abondante, si les temps
„ où l'athmosphere est moins comprimée
„ sont aussi ceux du plus haut période de
„ l'humeur peccante préparée à la secré-
„ tion, ou de la fermentation du sang. Cela
„ fait aussi que la crise peut avancer ou
„ retarder d'un jour, par rapport à ce
„ changement survenu dans l'air; les vai-
„ sseaux dont cet effet dépend se distendant
„ avec moins de difficulté dans cette circon-
„ stance; & une foible constitution a quel-
„ quefois besoin de ce secours extérieur.
„ C'est pourquoi, selon la remarque d'Hip-
„ pocrate, une fievre dont le période doit
„ être d'environ une semaine, peut quel-
„ quefois avoir une bonne crise le 6me.
„ jour, & en d'autres différer jusqu'au
„ 8me.

„ Pour bien faire ces observations, il
„ faut donc examiner en quel temps le
„ mal a commencé; & avant tout, s'ap-
„ pliquer à connoître son cours naturel,
„ que l'on aura grand soin de ne pas in-
„ terrompre par quelque méthode vio-
„ lente. Il est à propos de considérer aussi
„ quelle est la force du tempérament, &
„ par quelles voies la secrétion critique

„ doit vraiſemblablement ſe faire ; & alors
„ on découvrira que non ſeulement la
„ nouvelle & la pleine lune y font beau-
„ coup, mais même ſon minuit, ſoit qu'el-
„ le luiſe alors ou non.

„ Enfin, ſelon la remarque de M. Paſ-
„ chal, * le fort de l'accès des fievres aiguës
„ dure tout le temps du flux de la mer,
„ & ſe termine dans le temps du reflux
„ par des ſueurs benignes : d'où ce cu-
„ rieux obſervateur conclut que le mou-
„ vement, la vigueur, l'action, la force,
„ &c. ſont plus ſenſibles, & produiſent
„ de meilleurs effets dans l'eſpace des ſix
„ heures que dure le flux ; & que le repos,
„ le relâchement, la diminution, la diſſo-
„ lution, &c. ont du rapport avec les ſix
„ heures du reflux.

* Elle fait partie d'un Mémoire fort ſingulier concernant les maladies, naiſſances, & morts, inſéré dans le 202me. n. des *Tranſactions philoſophiques.*



§ XXIII.

Sur les laſſitudes.

CE qu'on nomme laſſitudes, abattement des forces, péſanteur, eſt une indiſpoſition réelle, un ſigne de maladie prochaine, lorſqu'il n'eſt pas occaſioné par un violent exercice.

Une preuve de cette vérité eſt que ce ſymptome eſt un de ceux qui précedent l'apoplexie & les accidents hyſtériques.

En effet les laſſitudes ſe font principalement ſentir dans les jambes, dans les cuiſſes, aux reins; & il arrive quelquefois qu'après avoir éprouvé aux cuiſſes & aux jambes des douleurs de laſſitude, mêlées d'engourdiſſement, l'enflure ſurvient aux jambes, & fait diſparoître les autres ſymptomes. Or l'enflure des jambes eſt regardée comme un indice d'enflure de l'eſtomac; & s'il eſt vrai, comme le diſent Hippocrate & Celſe, que tous les maux de jambe proviennent d'une enflure ſurvenue à la rate, c'eſt une double cauſe à craindre pour quiconque re-

tent ces laſſitudes. Quant à la peſanteur qui ſe fait ſentir aux reins, elle eſt un ſigne d'inflammation, ou au moins d'une obſtruction, dont les ſuites ſont d'autant plus dangereuſes, que les petites glandes qui compoſent ces parties ſont remplies de ſéroſités aqueuſes, ſalines, volatiles, toujours diſpoſées à fermenter, & à s'enflammer, lorſqu'elles y ſont retenues.

Entre les remedes propres à ſoulager dans ces circonſtances, on indique ordinairement pour la peſanteur de reins quelques remedes benins, modérément diurétiques; qui, ſans irriter la délicateſſe des fibres, facilitent l'évacuation des glandes, & l'action des vaiſſeaux excrétoires. Un gros de racine de fougere mâle pris dans quelque liqueur appropriée, a ſouvent réuſſi à pouſſer les urines, & à lever les obſtructions du foie & celles de la rate.

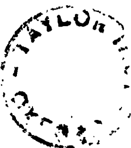
Peut-être que le bain tiede, dans lequel ont infuſé des feuilles d'aune, ſeroit utile; puiſque, ſervant à étuver les jambes des voyageurs, un ſemblable bain les délaſſe promptement. D'ailleurs le bain d'eau tiede ſeule eſt très-propre à faciliter la tranſpiration, donner de la ſoupleſſe aux fibres de la peau & des

muſcles, & par conſéquent, à y diſpoſer l'écoulement des liqueurs engorgées. On ſuppoſe que d'autres remedes auront précédé pour diſſoudre la coagulation qui accompagne l'état ſtagnant des divers fluides qui concourent à la conſtitution de nos corps. Les Praticiens remarquent néanmoins que le bain tiede ne peut être ſalutaire aux perſonnes d'un tempérament humide : & Sanctorius avoit reconnu par expérience que les perſonnes robuſtes deviennent plus légeres par l'uſage du bain froid, qui, occaſionant une révolution du ſang & des eſprits vers le cœur, produit l'affaiſſement des fibres que l'abondance du ſang tenoit trop tendues : d'où s'enſuivent l'évacuation des ſuperfluités, & la liberté de la circulation ; effets de l'impreſſion ſubite que le froid du bain a faite ſur le ſang.

Le ſavant Mercurial, fondé ſur ce principe, que la laſſitude eſt cauſée par des humeurs qui embarraſſant les jointures & les muſcles, les empêchent de ſe mouvoir librement, propoſe pour remede deux eſpeces d'exercices propres à mettre en action les muſcles de la poitrine & des épaules, & par là à diſſiper les humeurs ſuperflues qui produiſent la peſanteur des

membres : car ces parties étant comme au centre de la circulation, la liberté du jeu de leurs fibres influe presqu'inévitablement sur le reste du corps. Il conseille donc, 1°. de prendre de chaque main un poids d'une livre ou d'une livre & demie, & se secouer ensuite les bras en tout sens, comme si l'on se battoit contre quelqu'un; ou 2°. de tenir avec les deux mains un long bâton, garni à ses extrêmités d'environ une livre de plomb; puis laissant entre les mains un espace de quatre pieds, se secouer les bras comme il l'a dit dans la premiere maniere.

Il semble qu'en conséquence de cette pratique, la danse doit être un exercice utile à la santé, sur-tout la danse vive & animée. Aussi l'expérience confirme-t-elle cette conjecture en ceux qui étant malades du venin de la tarentule, trouvent dans la danse un remede spécifique.



Cependant la grande émotion centrale, occasionée dans les muscles pectoraux, semble devoir être encore plus efficace. Et ce peut être pour cette raison qu'un fameux Médecin de l'antiquité conseilloit à quelques malades la lecture des fables, comme pouvant exciter une espece de joie, qui ébranlant nécessairement le diaphragme

& les fibres de l'estomac, communique aussi ce mouvement aux parties voisines; d'où, selon les regles de la méchanique, il s'étend de proche en proche, & devient plus actif & plus fort, à proportion qu'il s'éloigne du centre. M. de Maillet dit aussi, dans sa *description de l'Egypte*, qu'à l'hôpital général du Caire, on donnoit autrefois aux malades, non seulement les mets les plus exquis, que l'on croyoit devoir, par leur saveur agréable, inspirer un sentiment de plaisir, & dès-là disposer les fibres à opérer une meilleure digestion, d'ailleurs plus facile à raison de la délicatesse de ces aliments; & qu'on les régaloit encore de la musique & de la comédie: remedes, ajoute-t-il, moins indifférents qu'on ne pense. Je me prépare à communiquer au Public des recherches curieuses sur cette agréable partie de la Médecine. Les faits constants & nombreux; les réflexions sur cette pratique, sur le méchanisme de ses effets, & sur la théorie des principes qui en font la base, m'ont paru des objets assez intéressants pour être discutés avec soin.

Un Galéniste, homme de mérite, avoit pour maxime, dans les lassitudes, de faire prendre intérieurement des amers, des

vulnéraires, des remedes propres à exciter la salivation. L'effet de ces sortes de remedes, toujours accompagnés de quelqu'acrimonie, est de stimuler les fibres, les ouvrir, y pénétrer par force, & accélérer le mouvement des fluides, & l'évacuation des humeurs superflues : ce qui peut dissiper la lassitude. Mais ce régime ne doit pas être uniforme : il faut avoir égard à la diversité des tempéraments. Et j'ai constamment observé que les dissolvants aqueux, foiblement animés par quelques sels ; les huiles douces, & autres remedes semblables, avoient des effets plus heureux sur les tempéraments secs, que les amers ; & que ceux-ci, que l'on laissoit chargés de tous leurs sels, étoient au contraire les remedes propres aux tempéraments humides. Leurs fibres relâchées ont besoin d'être rétablies dans l'action tonique par des parties âcres, qui consumant une partie de l'humeur superflue, rendent aux muscles leur jeu, & la faculté de se dégager eux-mêmes de ce qui les surchargeoit.

Le Galéniste dont je parle saignoit aussi à la main pour cette indisposition. Il prétendoit que, malgré la circulation du sang reconnue, la saignée au bras ou

au pied n'étoit pas d'un effet aussi prompt pour calmer les douleurs. Fondé sur le principe qui attribue à l'inflammation, soit du foie, soit de la rate, toutes les maladies qui surviennent aux jambes ; il alléguoit l'exemple de Galien, qui éprouvant une douleur laquelle lui faisoit craindre un abcès au foie, se fit ouvrir l'artere de l'*index* : & la douleur cessa aussi-tôt. Il assuroit avoir observé que c'est à ce doigt que se manifestent les premiers symptomes de la ladrerie ; qui est une suite de l'épaississement des liqueurs, & du défaut de circulation ; que les autres muscles de la main, & ceux de tout le corps, paroissant encore pleins de suc, ceux qui servent au mouvement de ce doigt se flétrissent & se desséchent, & principalement l'abducteur, qui est entre le pouce & l'index : tout ce qui est charnu s'y consume, & il ne reste que la peau & les fibres qui s'applatissent contre l'os.

Un homme sujet aux maux de rate n'en subissoit jamais les accès que le *doigt du milieu* ne devînt froid, pâle & insensible : & cela arrivoit à la main gauche, qui est le côté où est placée la rate. Hippocrate peut servir à confirmer la réflexion à laquelle ce fait nous conduit, par ce

qu'il rapporte d'une femme qui, ayant les hypocondres extrêmement tendues, & la respiration fort embarrassée, fut soulagée l'onzieme jour par une fluxion & une inflammation survenues à ce doigt ; mais que peu de jours après, il se forma dans les intestins un abcès accompagné d'une violente fievre, qui mit la malade au tombeau. M. de la Chambre avoit plus de soixante fois fait ouvrir la salvatelle, qui semble être l'agent de la communication que l'on remarque entre ce doigt & la rate ; & l'effet constant étoit, ou de voir entierement cesser la fievre, ou d'en beaucoup affoiblir les accès : au reste ce Médecin faisoit précéder la saignée par des remedes préparatoires.

Pour ce qui est du *doigt annulaire*, il est certain que les anciens lui attribuoient un rapport intime avec le cœur. Ils s'en servoient préférablement aux autres doigts, pour mêlanger les médicaments qui entroient dans leurs antidotes. Delà vient le nom qu'ils lui donnerent de *doigt médical*. Sa relation avec le cœur est aussi regardée comme une des raisons pour lesquelles on y a toujours porté les anneaux ; & plusieurs y appliquent des remedes pour les foiblesses de cœur, pour le mal de

dents, pour la guérison des fievres intermittentes : au moins Levinus assure-t-il l'avoir souvent éprouvé avec succès dans la syncope. Appion, cité par Aulu-Gelle, dit qu'il y a un nerf qui va du cœur aboutir à ce doigt : d'autres ont assuré que c'étoit une artere qui faisoit cette liaison ; & qu'on la sent manifestement battre dans les femmes qui accouchent, dans ceux qui sont lassés par un grand travail ; & dans tous les cas où le cœur est affecté. Mais il est démontré par l'Anatomie que chacun des autres doigts a aussi une artere qui vient de la même source. Quoi qu'il en soit, on observe que le doigt annulaire est toujours le dernier sur lequel se jette la goutte : & Levinus déclare qu'il a toujours vu ce doigt libre à la main gauche, quelqu'inflammation & douleur qu'il y eût aux autres.

Si l'on veut s'en rapporter à ces remarques, faites par des Auteurs qui ont acquis du crédit dans la Médecine, il est aisé de rendre raison d'un sentiment qui prévient en nous la réflexion, & nous porte à jeter avec complaisance des regards attentifs sur une main bien faite. La nature semble nous dicter que la belle proportion de cette partie annonce la

santé des parties internes qui sont cachées à notre vue. L'auteur de la nature place ainsi dans ses ouvrages certains indices sensibles ; d'où procede peut-être la vraie source de ce que l'on nomme sympathie, inclination, & en général de tous nos plaisirs.

Enfin un remede que le Galéniste employoit pour suppléer à la saignée, & dont il laissoit le choix, étoit l'application des ventouses scarifiées sur les épaules, & l'emplâtre vésicatoire sur les épaules & derriere les oreilles. L'on a effectivement vu plus haut que Mercurial regardoit les muscles des épaules comme contribuant beaucoup à ôter la lassitude, lorsque leur action n'est point gênée.

Pour ce qui est des oreilles, comme les vaisseaux qui y sont répandus sont des parties de la céphalique, dont les rameaux communiquent aussi avec la main ; on voit pour quelle raison ce Praticien laissoit le choix de l'une ou de l'autre incision. D'ailleurs au dessous de l'oreille sont placées des glandes destinées à la filtration de la salive ; & j'ai déjà indiqué l'écoulement de cette liqueur comme un moyen de diminuer la lassitude. L'on sait que les glandes des oreilles sont su-

jettes à des tumeurs causées par une abondance de sang bilieux, pituiteux, ou mélancolique; & souvent par un dépôt des humeurs épaissies & gluantes qui tombent du cerveau. Il est donc avantageux de prévenir la chûte de ces humeurs, de la procurer, & d'en empêcher le dépôt. D'ailleurs la tuméfaction des glandes parotides concourt fréquemment avec l'anthrax des paupieres : accident que l'on attribue à un sang grossier, brûlé, & dépouillé de son véhicule. Un emplâtre de moutarde appliqué derriere l'oreille, appaise quelquefois la douleur de dents; comme l'ail broyé, & mêlé avec du safran, la calme aussi, dit-on, étant appliqué sur le doigt annulaire. Outre cela, l'oreille droite devient rouge dans les inflammations du foie : & nous pouvons nous rappeller le rapport singulier qu'il y a entre le foie & l'*index* de la main droite.

Ce Médecin faisoit remarquer aussi que ces mêmes ventouses & scarifications étoient de la pratique ordinaire dans la cure de l'apoplexie humorale.

Enfin il me dit, pour derniere preuve de sa méthode, qu'entre les maladies des animaux il y en a une qui, de l'aveu de

tous les Médecins, provient de l'épaississement des liqueurs, & que l'on nomme *rage tombante*; dont le plus apparent symptome est que l'animal ne peut se soutenir, & tombe à chaque pas. Pour le guérir, dit-il, après lui avoir fait prendre intérieurement des remedes propres à désunir les parties fixées, à les mettre dans une grande action, & en procurer l'évacuation convenable; on lui fend les deux oreilles, pour donner lieu à l'écoulement des humeurs engorgées vers le cerveau; ou on le saigne aux erres.

Quoique cette comparaison ait d'abord quelque chose d'assez singulier, eu égard à l'espece de routine qui influe sur notre maniere de penser; on ne peut guere cependant se refuser aux heureuses conséquences qu'il en tiroit, qu'il savoit appuyer par des raisons pleines de vraisemblance; & dont sa pratique assuroit les succès. Après tout, s'il ne faut que nous dégager de certaine prévention contre le rapport que l'on prétend établir entre notre Médecine & celle qui convient aux animaux; rappellons-nous que le clystere, ce remede simple, souvent si utile, passe pour avoir été adopté à la vue de l'usage qu'en font les cicognes. Le chiendent, qui entre

dans nos tisannes, est le purgatif indiqué au chien par la nature même. Un plus long détail me meneroit trop loin ; & je sens que j'ai à craindre de rendre cet article trop diffus.

Je le termine en observant qu'il y a des circonstances où la foiblesse, la malaise générale, sont visiblement occasionées par l'obstacle que les arteres apportent au sang ; lesquelles en empêchent une grande partie de refluer dans les veines, lorsqu'il se trouve à l'extrêmité d'un vaisseau obstrué. Cette opposition a pour cause celle qui produit la foiblesse, la passion iliaque, & les convulsions, dans le cas d'un vomissement de longue durée : & on peut attribuer ces accidents à la foiblesse des fibres ; puisqu'on la reconnoît pour l'occasion du vomissement, des convulsions, & de la diarrhée, dans les enfants, en qui ce sont des effets de l'épaississement des liqueurs. La lassitude, l'abattement des forces, la pesanteur du corps, désignent donc qu'il est survenu un épaississement, soit dans le sang, soit dans les autres fluides : que cet accident prive les fibres de leur force active ; & que pour procurer le soulagement & la guérison, il suffit de savoir saisir le moyen le plus pro-

pre à dissoudre la coagulation, & à évacuer les superfluités. Mais auparavant il faut procurer aux fibres la faculté de reprendre leur action tonique. Alors elles seront en état de communiquer l'influence vitale jusqu'aux extrêmités: & c'est des extrêmités que dépend en partie la liberté de nos mouvements.

---

§ XXIV.

Déférences accordées au beau sexe.

L'On ne peut voir qu'avec un singulier plaisir le consentement des nations polies pour honorer le beau sexe, & faire hautement profession de l'estimer. Elles semblent s'être accordées à lui déférer unanimement un nom respectueux, qui répond en chaque langue à celui de *Dame*, & porte avec soi l'idée de *Seigneurie*.

Dira-t-on que cette espece d'hommage soit une de ces fictions inventées par la flatterie, ou introduites par l'éloquence? Pourquoi plutôt ne regarderoit-on pas en ceci, de même que dans d'autres usages; les suffrages réunis des grands & du peuple, comme étant *le cri de la na-*

ture? Une preuve que c'est elle-même qui a pris soin de graver ce sentiment dans nos cœurs, est que cette coutume est très-ancienne, & qu'elle subsiste encore aujourd'hui. Car, selon la judicieuse remarque de Ciceron," le temps dissipe „ ce qui n'a eu pour cause que la fantaisie ; „ mais il confirme de plus en plus ce qui „ nous vient de la nature.

Une loi des Romains ordonnoit aux hommes de céder la droite aux femmes en toute occasion. L'Empereur Justinien y ajouta qu'elles partageroient avec leurs époux les noms de dignités ; & seroient qualifiées de Comtesses, Duchesses, Gouvernantes, &c. & pour exciter tous les hommes à honorer leurs épouses par son exemple, ce Prince donnoit à l'Impératrice le titre de *très-respectable.* La loi de Justinien a été amplifiée dans les siecles suivants ; & l'on a cherché de nouveaux titres pour en décorer les Dames.

Entre les institutions modernes, l'on en apperçoit qui sont l'effet d'un heureux concours de la noblesse des sentiments, & de la politesse, dans la personne du Roi George II, qui occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre. Ce Prince veut que les épouses

de simples *Chevaliers* soient appellées *Myladys*, quoique leurs maris n'aient point la qualité de *Lords*. C'est un honneur qui les égale à ce qu'il y a de plus grand dans le royaume : & avant cette distinction, ces Dames n'étoient appellées que *Maîtresses* ; ainsi que toutes les Bourgeoises, & même les femmes du commun.

Le même Roi a aussi accordé à toute Dame dont l'époux a été (*Mayor*) Maire de Londres, le droit d'être toujours appellée dans la suite *Lady Mayoress*; après que son époux, sortant de charge au bout de l'année, a déposé le titre de *Lord*, & ne conserve plus que celui de Chevalier, qu'il ne perd point. Une distinction si remarquable, offerte aux Dames, & qui rappelle habituellement le souvenir du rang honorable qu'un particulier a été jugé digne d'occuper dans l'Etat ; cette prérogative, dis-je, est un glorieux monument de la bonté du Roi ; en même temps que d'une illustration qui flatte infiniment les familles.

On voit une singularité remarquable dans une ancienne loi municipale de Barege en Languedoc, qui y est encore en vigueur, & dans les lieux d'alentour. Cette loi accorde à une fille qui naît la

premiere de tous les enfants depuis le mariage contracté, le droit d'être héritiere née, & de succéder à tous les biens, au préjudice de 7 ou 8 mâles qui peuvent venir ensuite. Ceux-ci, réduits à une mince légitime, sont encore heureux de rester dans la maison paternelle, & d'y travailler sous les ordres de leur sœur. L'un lui sert de berger, l'autre a soin des vaches, un troisieme travaille à la charrue, &c. Il est vrai que la loi est également favorable à l'aîné des mâles; & que presque tout lui appartient: mais elle contient de plus un article, dont on trouvera fort peu d'exemples ailleurs. Quand cette fille aînée est parvenue à l'âge compétent, ses parents lui choisissent un époux entre les cadets d'une autre famille; & il est obligé à servir tous les jours sa femme à table, la tête découverte, & debout: sauf à elle à lui permettre de s'asseoir, & manger avec elle lorsqu'il lui plait; mais toujours sans tirer à conséquence. Après que cette maîtresse s'est levée de table, le mari dessert tout, & va prendre humblement son repas avec le reste de la famille, en la compagnie du maître valet. Et s'il arrive qu'il manque de respect à sa femme, ou qu'il témoigne de vouloir en-

treindre ces anciens usages ; les parents de l'héritiere s'assemblent, donnent les étrivieres au délinquant, le chassent de la maison, & l'obligent à passer en Espagne, sous peine d'être tué à coups de fusil, au cas qu'il reparoisse.

Il n'est guere possible de jouir d'une supériorité plus marquée. Quoique nous ne portions pas jusqu'à ce point la déférence pour les Dames, elles veulent bien être contentes de nos sentiments, & de la maniere dont nous les exprimons : & les prérogatives dont leur sexe est en possession au milieu de nous, ne doivent point être regardées comme des dépendances de la politesse superficielle, qui couvre souvent des pensées absolument contraires à ce que l'on témoigne au dehors. Plus on se laisse conduire par une raison pure, plus aussi le cœur devient le mobile de ces marques extérieures d'une véritable estime pour les Dames.

Telle fut la pratique de ces temps mêmes où la fausse politesse que l'on voudroit nous imputer n'avoit pas encore été introduite sur la terre. L'Histoire nous fait observer chez les anciens Gaulois la maxime de n'entreprendre aucune affaire importante sans demander conseil à leurs femmes : & dans un traité avec Annibal, lorsqu'il

traverse les Gaules, ils stipulent par un article exprès, que les Gauloises seront juges des plaintes des Carthaginois, s'ils en ont quelqu'une à faire contr'eux. C'étoient des guerriers encore grossiers, & presque barbares, qui convenoient ainsi mutuellement de l'équité, de la droiture, & du mérite supérieur qu'ils reconnoissoient dans les femmes. Le titre de *Madame* n'étoit pas encore en usage parmi eux; ils ne savoient point encore prodiguer à ce sexe des compliments, & un encens de cérémonie; mais ils avoient pour lui une sincere estime, & le disoient hautement.

Voici d'autres barbares, qui s'expriment en termes encore plus remarquables. „ Les Germains, dit Tacite, faisoient grand „ cas des avis de leurs femmes; & ils trou- „ voient un tel avantage à s'y conformer, „ qu'ils croyoient appercevoir en elles „ quelque chose de divin.

Remontons à des temps plus anciens, & dès-là plus propres à nous représenter les sentiments de la simple nature. On y découvre des traces relatives à la pensée des Germains : je parle de l'histoire des Patriarches. Nous y lisons même qu'Abraham, tout prudent qu'il étoit, reçoit

de Dieu un ordre positif de suivre ce que son épouse lui conseillera.

Je conviens que j'entame ici un sujet qui a été traité par des mains très-habiles & délicates : mais comme il n'est pas possible de tout dire, je pense qu'il m'est encore permis de parler sur une si belle matiere. Je tâcherai de dire des choses neuves, ou plutôt de rapporter des faits qui auront échappé à la vigilance du plus grand nombre des Auteurs. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, est quelquefois plus à portée de découvrir certaines choses qui méritent l'observation des curieux, & qu'il est mal-aisé de saisir avec une vue capable d'embrasser une surface très-étendue. Au reste je ne me propose point de faire les fonctions de panégyriste du beau sexe, & de débiter au Public une longue suite de réflexions & de raisonnements sublimes. Je demande la permission de réunir en simple Historien un choix de faits avérés & remarquables, pour la plupart peu connus ; & que je crois propres à démontrer que les Dames ne le cedent à notre sexe en aucun genre de science, ni même en valeur, & dans l'usage des armes : ce que je diviserai en plusieurs articles.

En osant m'ingérer d'écrire sur un objet si intéressant, je n'ai garde de me flatter de pouvoir le faire avec toute la dignité convenable. Mais comme mon but est de rappeller uniquement les faits, je me sens rassuré, encouragé même par cette maxime que le génie d'Horace vient de m'inspirer :

Ornari vel ipsa negat, contenta doceri.

---

§ XXV.

Talent des Dames pour la politique, les affaires, & le Gouvernement.

ALexandre, assez vain pour vouloir être appellé fils de Jupiter, reçut une lettre de sa mere qui lui mandoit : *Cessez, mon fils, de me brouiller avec Junon.* Raillerie spirituelle, & propre à le corriger, si un tel ambitieux eût pu l'être.

Cette maniere de s'exprimer, vive, courte, & sententieuse, est un apanage des Dames : on feroit des volumes de leurs saillies pleines d'esprit & de bon sens.

Je vois, par exemple, Madame de

Barnéveldt aux pieds du Prince d'Orange, pour obtenir la grace de son fils. Le Prince lui demande quel peut être le motif de ses instances, elle qui n'avoit jamais voulu solliciter en faveur de son époux. *C'est*, répond cette Dame, *que mon mari étoit innocent, & que mon fils est coupable.* Quelle noble simplicité dans cette réponse ! Que de sublime dans le sens qu'elle enferme ! Les vraies beautés, dit Horace, en parlant des choses d'esprit, sont celles qui semblent s'offrir d'elles-mêmes ; ensorte que chacun s'imagine qu'il lui eût été facile d'en dire autant.

Un autre fait, qui ne présente pas tant de grandeur, mais qui suppose également beaucoup de présence d'esprit, de la vivacité, & où il n'y a peut-être pas moins d'art, est celui d'une Bourgeoise qui avoit un procès aux requêtes de l'hôtel. La cause étoit sommaire ; & l'Avocat adverse la chargeoit de bien des moyens inutiles. Cette femme perdant patience, l'interrompt. „ Mrs. dit-elle, „ voici le fait en peu de mots. Je me „ suis engagée à donner au Tapissier qui „ est ma partie, *telle somme* pour une tapisserie de Flandre à personnages bien

„ deſſinés, beaux comme Mr. le Préſi-
„ dent. Il veut m'en livrer une où il y
„ a des perſonnages croqués, mal bâtis,
„ comme ſon Avocat. Ne ſuis-je pas diſ-
„ penſée d'exécuter ma convention ? „ La comparaiſon flatteuſe pour le Préſident, lequel étoit effectivement bel homme, déconcerta abſolument l'Avocat, dont la figure ſembloit faite exprès pour lui ſervir de contraſte; enſorte qu'il ne put repliquer : & la Bourgeoiſe gagna ſon procès.

Un pere, voulant perſuader à ſa fille de ne point penſer au mariage, lui citoit S. Paul, qui dit que l'on fait bien en ſe mariant, mais qu'il eſt encore mieux de s'en abſtenir : *Hé bien, mon pere*, dit-elle, *faiſons toujours le* bien; *fera le* mieux *qui pourra*. Cette réponſe extrêmement fine, & faite ſur le champ, découvre un grand fond d'eſprit : non de cet eſprit vague & étendu, qui ſe porte vers des connoiſſances ſublimes, & néglige ſouvent ce qui eſt de l'uſage ordinaire; mais de cet eſprit ſi important pour la ſociété, où il faut, dans une infinité d'occaſions, ſavoir prendre ſon parti à l'inſtant, ſaiſir le vrai point d'une affaire propoſée, & tirer avanta-

ge des paroles mêmes de ceux qui voudroient nous entraîner dans leur sentiment.

C'est cette sorte de génie qui est le grand art des politiques. Lui seul est capable de faire promptement l'analyse d'un long discours, où l'artifice cherche à éblouir par les dehors de l'éloquence. On peut le regarder comme une Logique naturelle, dont les regles infaillibles, qui ne sont qu'un sentiment épuré, découvrent & saisissent le faux & le vrai, sans avoir besoin d'un long examen. Et nous observons que dans les affaires de conséquence, il est plus avantageux de répondre en peu de mots, que de détailler ses motifs : souvent une seule phrase pleine de sens suffit pour persuader & convaincre ; & encore plus pour déconcerter ceux qui tendent des pieges.

Puis donc que les Dames possedent en un éminent degré cet esprit de précision, de justesse ; cet art de répondre avec finesse, solidité, & grandeur, à des demandes auxquelles elles ne sont point préparées ; il faut convenir qu'elles sont très-propres à la politique, & à entrer dans le sanctuaire des plus sages conseils.

En effet nous avons déjà vu la confiance que les Germains, les Gaulois, &c. avoient dans la prudence de leurs femmes.

Debora fut long-temps seule juge d'un peuple très-nombreux. Avec quelle sagesse Pulcherie ne gouverna-t-elle pas l'Empire dans des temps fort difficiles! Les regnes de Marthésie, de Lampeto, & d'Orithie, furent admirés de toute la terre, dit Justin. Ce fut une Reine qui abolit les restes de la barbarie en Écosse.

L'Impératrice des Russies gouverne par elle-même ses Etats, qui sont d'une vaste étendue : & occupée d'exécuter les nobles projets de Pierre I, pour civiliser les peuples qui lui sont soumis, elle pourvoit à tout, entre dans le détail de ce qui peut remplir ses grandes vues ; & dicte des réglements qui l'égaleront aux plus célebres Législateurs.

Quel talent pour la politique, quelle habileté, dans Elizabeth Reine d'Angleterre ! Toujours l'ame de ses conseils, toujours régnant au dessus de ses Ministres, elle sut montrer de la fermeté dans les occasions où il étoit nécessaire ; & cela ordinairement avec succès. Faut-il

se débarrasser des importunités de quelques Seigneurs qui entreprennent de lui faire la loix? elle leur répond constamment en Reine; mais de maniere à ne point aigrir ces esprits dangereux. Habile à discerner les différents caracteres, elle eut l'art d'être toujours maîtresse, & de ne se laisser gouverner par aucun de ses sujets, ni dominer par les étrangers. Son talent pour les reparties vives & judicieuses se manifesta dès les plus tendres années de cette Princesse; & sachant déjà pénétrer dans la pensée & le cœur de ceux qui l'approchoient, elle avoit réussi à s'affectionner les personnes mêmes les plus intéressées à être ses ennemis.

L'on sait de quelle maniere cette Reine se défendit toujours de prendre un époux; quoique le Parlement vînt souvent la presser à ce sujet, & tâcher de l'inquiéter sous divers prétextes. Et sa conduite me rappelle un coup d'autorité de la Princesse Sibylle, qui après la mort de Baudouin son fils, Roi de Chypre & de Jerusalem, s'étoit fait proclamer Reine assez précipitamment avec Gui de Lusignan son mari. Les Grands, mécontents, sur-tout de ce Prince, qu'ils ne regardoient pas comme un bon Capitaine,

prétendoient que Sibylle devoit en épouser un autre. Prenant donc conseil de la disposition même des esprits, cette Princesse les fit tous jurer de reconnoître celui qu'elle choisiroit : & le Patriarche annula le premier mariage. On conduisit ensuite la Reine à l'église du Sépulcre, où elle reçut solemnellement la couronne des mains du Patriarche. Puis, l'ôtant ellemême de dessus sa tête, elle la porta aussi-tôt sur celle de Lusignan, qu'elle embrassa comme son époux. Après quoi se tournant vers les Grands, encore tout étonnés de cette action : *Il n'appartient point aux hommes*, leur dit-elle fiérement, *de séparer ce que Dieu a uni.* Tous se virent ainsi dans la nécessité de consentir à un choix auquel ils avoient promis de se soumettre.

Fermeté, grandeur d'ame, présence d'esprit, génie habile à se prêter aux circonstances afin d'en tirer avantage, prudence, discrétion ; tout cela se trouve réuni dans la conduite de ces deux Princesses : & on peut, ce semble, leur comparer cette puissante Souveraine, qui, zélée pour soutenir l'éclat & la grandeur de son auguste maison, a su négocier avec les Princes ses voisins, & les faire consentir

consentir à mettre sur la tête de son époux un titre glorieux qu'elle n'avoit pu hériter de ses ancêtres, qui le portoient depuis plusieurs générations. Cette illustre Princesse a toujours présidé, & préside encore à tous les conseils, à côté de l'Empereur; mettant avec lui la main au gouvernail de l'Etat, qu'elle conduit en pilote habile: & si ses mesures, quoique prises avec beaucoup de prévoyance & de circonspection, n'ont pas toujours eu le succès espéré; il faut peut-être l'attribuer à la destinée de la maison d'Autriche, qui semble n'obtenir ordinairement que par les alliances, ce qu'à l'imitation des autres Princes, elle eût souhaité d'acquerir par la voie des armes.

Les histoires, tant anciennes que modernes, nous ont conservé un grand nombre de faits paralleles, où l'on voit, dans les Dames occupées des soins du gouvernement, ou de la conduite d'affaires importantes & délicates, une grande justesse de pensées; un goût qui se porte rapidement sur les objets, & avec autant de précision que si elles y eussent bien réfléchi; une imagination brillante & réglée, des traits de vivacité toujours nouveaux; des pensées riantes, & que

l'enjouement même n'empêche pas d'être sublimes ; un esprit d'ordre dans l'exécution des plus vastes desseins ; & des ressources de génie, qui dans les conseils les plus importants naissent quelquefois des difficultés mêmes, & s'ouvrent les voies les plus simples.

---

§ XXVI.

Discrétion des Dames.

CE n'est pas assez que d'avoir montré que les Dames sont capables de gouverner les Etats, conduire de grandes affaires, donner des conseils solides ; il faut encore prouver qu'elles sont capables de *discrétion* ; c'est-à-dire, de garder inviolablement un secret qui peut être de quelque conséquence. Cette vertu fait effectivement un mérite essentiel à la politique.

Il y a une espece de servitude gênante, qui tient de la foiblesse, de la petitesse même, à vouloir donner à tout un air de mystere, & prétendre faire consister la vertu de discrétion à cacher des riens. La vertu est toujours d'accord avec

une noble liberté. Elle sait bien parler : elle sait aussi se taire, lorsque la raison lui dicte cette contrainte.

Il falloit qu'anciennement on fût bien persuadé que les Dames en étoient très-capables, puisque les histoires nous ont conservé le souvenir de plusieurs occasions où l'on avoit confié à la discrétion du beau sexe des desseins dont l'exécution demandoit un profond mystere, & dont la découverte imprudente devoit nécessairement être funeste à tous ceux qui avoient part au secret. Aussi ces mêmes histoires déposent-elles que non seulement les femmes ne divulguerent point avec indiscrétion ce qui leur étoit confié ; mais que l'horreur même des plus cruels tourments ne fut pas capable de leur en arracher l'aveu.

Telle fut la conjuration contre Caïus, qui en ayant eu connoissance, fit inutilement appliquer *Quintilia* à la plus dure question ; jamais il ne put savoir d'elle le nom d'aucun conjuré. *Epicaris* sut le secret de la conjuration de Pison ; & les plus vives douleurs que Néron lui fit éprouver ne purent la déterminer à trahir ceux qui lui avoient donné leur confiance. Un Tyran d'Athenes ayant découvert

le complot formé contre sa vie, & sachant que la courtisane *Lexna* étoit du nombre des complices; il croyoit que la foiblesse du corps cédant aux rigueurs de la torture, elle lui nommeroit les factieux; mais il ne gagna rien sur elle. Bien plus, afin de lui ôter toute espérance, Lexna se coupa courageusement la langue, & la jeta au visage du Tyran.

Pernelle, qui travailloit avec Nicolas Flamel, & qui partageoit son secret, ne révéla jamais plus que son mari ce qui leur procura en peu de temps des richesses prodigieuses.

Ce petit nombre d'exemples ne suffit-il pas pour convaincre ceux qui douteroient que les Dames joignissent la vertu de discrétion à tant d'autres qui leur attirent à juste titre notre estime?

Voici un fait d'une date récente, dans lequel je ne sais ce qui mérite plus de louanges; le secret inviolablement gardé, l'heureuse sagacité qui sut en écarter jusqu'au soupçon, ou la bonté qui fut l'ame de tout. Une fille encore jeune avoit eu l'imprudence d'écouter l'amour, & de hazarder de son chef de faire certain apprentissage sans brevet d'engagement. Elle ne tarda pas à reconnoître sa

faute, & à s'allarmer, comme de raison, sur ses suites embarrassantes. Toutes réflexions faites, elle se résolut à en faire l'aveu à sa mere, dont elle connoissoit la tendresse & la prudence. Après les réprimandes convenables, la Dame feignit d'être au point où étoit sa fille, & obtint de son mari la permission d'aller avec elle passer quelque temps à la campagne. Ce fut là que la petite mere mit au jour son chef-d'œuvre, qui fut trouvé assez bien, pour que sa protectrice voulût s'en faire honneur. L'une eut ainsi la peine d'être mere, & la joie de n'en être pas soupçonnée; & l'autre en eut le nom & les compliments.

J'admire cette aimable fiction, qui avoit pour principes l'humanité, la tendresse maternelle, la prudence. Mais à quoi attribuer quelque chose de pareil, que nous trouvons dans un ancien usage des Cantabres, des Celtiberes, des Corses, & des Espagnols? Qui pouvoit leur avoir suggéré de se mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, y recevoir gravement les félicitations, & être généralement traités comme ceux à qui devoit revenir tout l'honneur d'un ouvrage qui leur coûtoit bien moins qu'aux

femmes? Et ce qu'il y a de mieux, est que dans tout l'intervalle de cette cérémonie singuliere, la pauvre accouchée avoit tout l'embarras & la peine du ménage ; & faisoit outre cela l'ouvrage du mari.

Si la retenue fait que nous n'osons blâmer hautement une pratique dont nous ignorons les motifs ; au moins est-ce une heureuse occasion de réfléchir sur l'avantage dont nous jouissons, d'être nés dans des temps & dans un pays où il nous est permis de donner un libre cours aux sentiments que la nature nous inspire, pour témoigner aux Dames plus d'égards & de ménagements. Nous sentons tout le mérite de nos mœurs, lorsque nous les comparons avec de tels usages, ou avec les coutumes des Orientaux, qui tiennent leurs femmes dans une perpétuelle captivité. D'autres peuples obligent les meres à devenir esclaves de leurs enfants mâles, dès le premier instant de leur viduité. Il y en a eu aussi qui ne daignoient écouter leurs épouses que prosternées devant eux. Tristes climats, terres infortunées !

Heureusement pour nous ces nations sont au delà des colonnes d'Hercule, qui

séparent notre monde d'avec le leur. Les Gaulois & les Germains, qui habiterent ici avant nous, pensoient & agissoient tout autrement. Héritiers de leurs maximes, nous avons précieusement conservé les usages les plus parfaitement assortis à notre nature; au nombre desquels est celui d'estimer & d'honorer les Dames.





§ XXVII.

Talent des Dames pour l'éducation.

LEs Dames ayant un génie propre à la conduite des plus vastes desseins, & au gouvernement des Etats ; ainsi qu'on l'a vu dans les articles précédents ; elles doivent par une suite naturelle, réussir aussi d'une maniere singuliere dans l'éducation de leurs enfants. Le talent de former la jeunesse suppose les mêmes qualités qui caractérisent l'art de gouverner les peuples. D'ailleurs une mere est réellement, à l'égard de sa famille, comme une Souveraine au milieu de ses sujets : les mêmes égards, les mêmes deférences lui appartiennent ; & elle doit par ses soins s'attirer l'amour, le respect, & l'obéissance de ceux qui lui sont soumis.

Un Souverain fait des loix pour le bon ordre de ses Etats ; tient la main à leur exécution ; & ne se relâche là dessus que lorsque la prudence lui inspire, ou de dissimuler, ou d'accorder une dispense. Il

pourvoit en général à ce que ses sujets aient à propos tout ce qui leur est nécessaire ; ensorte qu'il prévienne les murmures & les autres effets d'un mécontentement qui conduit à l'indocilité. Il tient le peuple occupé par des ouvrages utiles, qui font partie de son économie, & de sa richesse intérieure. Il sait cependant ménager des plaisirs à ce même peuple ; mais en veillant pour que l'on n'abuse pas de ces délassements, nécessaires à la constitution humaine. Un Roi se montre le pere de son peuple, en le protégeant fermement au dehors ; entretenant l'union & la bonne intelligence entre les divers membres de l'Etat, presque tous de caracteres & d'intérêts mutuellement opposés. Si le Prince établit une subordination pour son soulagement, & pour mieux entrer dans les détails qui le détourneroient de soins plus importants ; il soutient ses Ministres contre quelques rebelles, qui voudroient se soustraire à une autorité qu'ils regardent comme peu respectable, parce qu'elle n'est pas souveraine. Persuadés que l'ignorance est la source de presque tous les crimes, & que le peuple n'est jamais plus fidele que quand il est bien instruit ; les Rois déclarent par leurs édits quels sont

les principaux devoirs auxquels leurs sujets sont astreints : puis obligés à s'en tenir à une administration générale, ils se reposent de l'interprétation de leurs volontés sur des sages en état d'instruire plus en détail chaque particulier : & regardant les Magistrats & tous les Savants distingués, comme autant d'oracles dignes de leur confiance ; ils les honorent à proportion de leurs talents, afin de rendre le mérite respectable. Un Souverain excite encore l'émulation, le desir de savoir, & les progrès de la vertu, en distribuant des récompenses, & des marques d'une affection particuliere, à ceux qui paroissent être plus dociles, avoir plus de goût pour la pratique du bien, & de disposition à succéder aux Savants du premier ordre. Intimidant enfin par l'appareil de la sévérité ceux que la crainte est seule capable de soumettre ; ses manieres pleines de bonté lui attachent inséparablement les cœurs susceptibles de plus nobles impressions.

Toute cette conduite est exactement celle que tient une sage mere dans l'éducation de ses enfants. Maîtresse de régler absolument son domestique, de s'y faire obéir, & d'accorder des récompenses, ou

infliger des peines ; pleinement indépendante pour établir dans sa famille tel ordre qu'elle juge le plus convenable ; arbitre des différens qui surviennent entre ses enfants ; combien ne lui est-il pas glorieux d'avoir assez de force pour ne point succomber à tant de soins, & un génie assez vaste pour diriger l'éducation que d'autres donnent sous ses yeux à une jeunesse qu'elle leur confie comme un dépôt qui lui est cher ? Si cette Dame n'est pas trop occupée des soins domestiques, & qu'elle ait une capacité suffisante ; il est digne d'elle de se charger elle-même de ce travail, & infiniment honorable d'y réussir.

Eurydice, Esclavone de naissance, voulut, quoiqu'avancée en âge, se soumettre à ce que l'étude des Lettres a de pénible & de rebutant, lorsqu'on en prend les éléments dans un temps éloigné de la jeunesse ; & ayant vaincu toute difficulté par sa constance, elle devint assez habile pour tenir à ses enfants lieu de plusieurs bons maîtres : puis satisfaite de leur avoir donné une éducation distinguée, cette Dame illustre en témoigna sa reconnoissance envers les Dieux, par une épigramme, que Plutarque dit avoir été un chef-d'œuvre admiré de toute l'antiquité.

Zénobie enseigna à ses enfants le Grec, l'Egyptien, & le Latin.

Aristippe n'eut point d'autre maître pour la Philosophie que sa propre mere.

Salomon insinue qu'il étoit redevable de sa gloire & de sa sagesse au soin que sa mere avoit pris de l'instruire dès ses plus tendres années. Aussi ordonne-t-il aux enfants d'être dociles aux leçons de leurs meres.

Saint Paul charge expressément les meres de l'éducation de leurs enfants.

La Reine Brunehaut avoit elle-même pris soin de la jeunesse de Childebert; & St Gregoire Pape fait un bel éloge de cette Princesse, en disant que le fruit de ses instructions étoit de voir le Roi son fils autant au dessus des autres Rois, que les Rois sont au dessus des autres hommes.

Nous lisons dans l'histoire de St Louis, que son auguste mere avoit beaucoup contribué à mettre dans son cœur la semence de ses grandes vertus.

Cornélie, mere des Gracques, leur apprit l'éloquence latine.

Feu l'illustre Marquise du Châtelet prit la peine de composer pour M. son fils des *institutions de Physique*, dans lesquelles

d'habiles connoisseurs ont trouvé le caractère d'une science exacte & solide.

La feue Reine d'Angleterre, qui sut, au milieu des soins inséparables du trône, se procurer le loisir de cultiver les Sciences, en inspira aussi le goût aux Princesses ses filles; qui toutes ont constamment conservé une inclination décidée pour des études, même appliquées & réfléchies.

Enfin Adélaïde, Abbesse dans l'Electorat de Cologne, enseignoit à ses Religieuses les Arts libéraux; par où l'on entendoit alors un corps de Science, comprenant la Grammaire, la Dialectique, l'Eloquence, la Poésie, l'Arithmétique, la Musique, & la Géométrie. Il y a même eu quelques Monasteres de France où les Religieuses donnoient *aux garçons*, dans un âge encore tendre, la premiere teinture des Lettres: c'est une observation de D. Mabillon. Godegranc Evêque de Xaintes, & Thierri Abbé de St. Hubert, avoient ainsi reçu les premieres instructions; l'un à St. Pierre de Rheims, ou à Avenai, par les soins de sa tante; l'autre à Maubeuge, sous la conduite de sa sœur.

Ce choix d'un petit nombre d'exemples prouve amplement le talent des Dames pour l'éducation. Talent qui demande

un génie éclairé, solide, étendu ; une douceur & une condescendance, qui combinées avec la fermeté & le courage, gagnent les cœurs avec une dignité à laquelle presque rien ne résiste. Où trouve-t-on en effet un esprit plus propre à prendre toutes sortes de formes, & à saisir avantageusement les Sciences les plus étendues par leurs rapports, que chez le beau sexe ? Doué d'une imagination vive & abondante, il répand les charmes du naturel & de la délicatesse sur ses expressions, même dans des choses très-simples. La douce persuasion s'insinue toujours à la suite des Dames. Elles ont l'art de décider promptement, & d'une manière infaillible, sur ce qui est du ressort de la bienséance, des sentiments, de l'agrément, du goût. Enfin, comme le dit une Dame qui a écrit sur l'amitié, « il n'y a que ce sexe qui sache „ tirer d'un sentiment tout ce qu'il en tire. „ Les hommes parlent à l'esprit ; les fem„ mes au cœur : „ qualité importante pour insinuer le devoir, & le persuader.

§ XXVIII.

Bravoure des Dames.

SI quelques Européens se sont jamais écartés des principes qui nous décident pour donner aux Dames des témoignages d'une juste estime, c'étoit dans des temps où une fausse politique avoit défiguré les mœurs anciennes, & portoit les hommes à méconnoître ce qu'ils se devoient mutuellement. Devenus injustes les uns envers les autres, il étoit presque nécessaire qu'ils le fussent également pour un sexe que leurs ancêtres leur avoient appris à respecter.

Oui, il y a eu un temps où les Romains, ces vainqueurs de la terre, qui affectoient les apparences de la plus grande modération, & disoient vouloir faire oublier humainement aux vaincus les malheurs où ils les réduisoient en portant chez eux de gaieté de cœur le fer & le feu ; ces mêmes Romains laissoient leurs épouses succomber sous le poids de la servitude. Quelqu'ami de la vérité est-il assez généreux pour vouloir engager

le Sénat à réformer cette contravention à des loix & usages qui doivent être infiniment chers à notre sexe? alors le fameux Caton se leve : *Si les femmes sortent de tutelle*, dit-il, *nous y entrerons nous-mêmes*. Voilà donc leur motif : une vile crainte, dont le lâche aveu n'a rien que d'humiliant pour ces fiers victorieux; tandis qu'il est un témoignage infiniment glorieux pour les femmes.

..... De quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus;
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons chez eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés :
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Ces Romains, si superbes alors, & qui tenoient le sexe comme dans des fers, avoient effectivement vu depuis un siecle trop d'exemples de la valeur & du courage des femmes, que des ames incapables de la véritable grandeur avoient lieu de redouter.

Lorsque cent mille Romains furent proscrits par les Triumvirs, il s'étoit trou-

vé dans ce nombre quarante mille Dames. Hortensia, l'une des proscrites, fit un discours plein de force & de fierté en faveur des personnes de son sexe; & entre les soixante mille hommes, il n'y en avoit pas un qui osât ouvrir la bouche pour se défendre, ni au moins pour se plaindre.

Les Romains se souvenoient d'avoir vu tout récemment l'épouse d'Asdrubal faire, avec toute la Générosité possible, les plus vifs reproches à ce Général carthaginois, de ce qu'il se remettoit à la discrétion de Scipion; puis choisir une mort glorieuse, & détester la lâcheté de consentir à vivre infidele à sa patrie.

Ils avoient sous leurs yeux le poignard encore fumant, dont l'épouse du Consul Cécina s'étoit ouvert le sein; puis le retirant tout sanglant, l'avoit offert au timide Consul, lui disant: que cela ne faisoit point de mal: (ce que l'on assure avoir aussi été fait par Ariste femme de Petus, l'un & l'autre Romains.)

On leur avoit raconté ce qui étoit arrivé lors de la défaite des Cimbres & des Ambrons, dans une même année: peut-être même que Caton, qui allarmoit le Sénat par la crainte des femmes,

avoit connu quelques uns de ceux qui combattoient dans ces deux actions sous Marius. Voici le précis de l'un & de l'autre événement.

Les Ambrons, peuples du nord, étant défaits par Marius auprès d'Aix en Provence ; les Romains se mirent à les poursuivre jusques dans leur camp. Les Ambrones vinrent alors au devant de l'ennemi, armées d'épées & de haches, frappant également sur les fuyards & sur les vainqueurs. Elles se jettent dans la mêlée, saisissent avec la main nue les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, se voient blessées & taillées en pieces, sans se rebuter ; & témoignent jusqu'à la nuit un courage invincible. Les Romains ne pousserent pas plus loin la victoire ; soit qu'ils fussent arrêtés par l'obscurité de la nuit, soit que ce fût par la valeur des Ambrones.

A Verceil, les femmes des Cimbres s'appercevant que leurs maris prenoient la fuite, elles se vêtirent de noir, & monterent sur des chariots, d'où elles tiroient sur les Romains, sans épargner les Cimbres. Se voyant enfin dans la nécessité de céder au vainqueur, elles députerent vers Marius, pour en obtenir, sinon la liber-

té, au moins un honnête esclavage, & convenable à leur sexe & à leur vertu; offrant d'être esclaves des Vestales, à condition de vivre comme elles dans une perpétuelle continence. Cette grace leur ayant été refusée, elles se livrerent au plus affreux désespoir; jeterent leurs enfants sous les pieds des chevaux & sous les roues; & se donnerent ensuite la mort.

Faits étonnants, qui nous rappellent *les Phocéennes*, résolues de mourir plutôt que de se voir esclaves, elles & leurs enfants; & sauvant par ce moyen leur vie, leur patrie, leur liberté; *les Persannes*, qui voyant l'armée d'Astyage presque victorieuse de celle de Cyrus, rallient les troupes, & rendent à leur Roi toute sa gloire. Dans un autre temps, les Amazones, pour venger la défaite de presque tous leurs Soldats, & punir le reste qui fuyoit, prennent elles-mêmes les armes, repoussent les ennemis; & forment dès-lors la résolution de n'élever que les filles aux exercices de la guerre, & de ne les marier qu'après qu'elles auroient tué trois hommes en pays ennemi. On se servira peut-être de l'autorité de Strabon, & d'un petit nombre de modernes, pour nier le fait, & préten-

dre qu'il n'y eut jamais d'Amazones. Que l'on réponde donc à Diodore de Sicile, à Justin, à Herodote, à Arrien, & à tant d'autres anciens, qui rendent témoignage à la vérité de cette histoire.

Au moins ne contestera-t-on pas que les Léaconiens vaincus par les Erythriens, étoient convenus de sortir de leur ville désarmés, & couverts seulement d'une robe & d'une saie; & que les femmes étant informées de cette honteuse capitulation, elles les presserent de déclarer aux ennemis que tout homme de cœur ne portoit pas de robe, mais une javeline, & que sa saie étoit un bouclier. Ils le firent; & le courage que ces femmes leur avoient inspiré étonna tellement les Erythriens, qu'ils les laisserent passer avec leurs armes.

Les Germaines alloient au combat avec leurs maris, se tenoient près d'eux pour les encourager, étanchoient le sang de leurs plaies: & souvent par leur intrépidité, & la force de leurs remontrances, elles arrêtoient les fuyards, & sauvoient l'armée presque défaite.

Que de fermeté, que de courage, que de grandeur, dans ce que Plutarque nous

rapporte des Toscanes, des Lyciennes, des Salmatiques, des Miseliennes, &c.

Dès que les femmes de Lacédémone apprenoient la mort de leurs enfants tués au service de la République, elles alloient visiter leurs cadavres sur le champ de bataille, & régloient leur douleur, selon les blessures, ou honteuses, ou honorables, dont elles les trouvoient couverts. Démétria tua son propre fils, parce qu'il ne s'étoit pas exposé à la mort pour sa patrie. Une autre Spartienne ayant appris que le sien avoit quitté son rang, elle le tua de sa propre main; le jugeant indigne d'elle & de Sparte.

Les actions héroïques du beau sexe sont en si grand nombre, que, malgré le plan que je me suis fait de ne rapporter que ce qu'il y a de plus singulier, & de moins connu, je me trouve dans la nécessité d'en interrompre le récit, pour le reprendre dans le prochain article: & on y verra des faits qui ne sont pas moins curieux que ceux qui composent celui-ci.



§ XXIX.

Continuation des anecdotes héroïques & militaires du beau sexe.

JEanne d'Arcq, fanatique ou non, fut mise à mort par les Anglois (animés du desir de se venger de la désolation qu'elle avoit répandue parmi eux : & il subsiste toujours d'authentiques monuments de son courage. L'on n'effacera jamais des archives du royaume, & du souvenir des peuples, que Domremy, patrie de l'illustre *Pucelle*, fut exemptée de tous subsides. Il peut être vrai que le Comte de Dunois, & la belle Agnès de Sorel, maîtresse de Charles VII, profiterent de la circonstance pour faire sortir le Roi de la léthargie où il étoit plongé : mais la postérité de Jeanne a été constamment ennoblie par acte de l'an 1429, avec la liberté de porter le nom de du Lys, & le privilege aux filles d'ennoblir leurs maris. Quoique ces prérogatives aient été révoquées en 1617, il ne laisse pas d'être certain que la famille en a joui

près de deux siecles, au vu & su de toute la terre; qu'il falloit donc que la Pucelle d'Orléans eût rendu des services importants à la France. D'ailleurs M. d'Artigny (tome 2 de ses *nouveaux Mémoires*) dit " qu'on ne peut guere „ s'empêcher de reconnoître quelque chose „ de surnaturel dans cette héroïne, dont „ la piété, la sagesse, égaloient la va- „ leur; & qui par sa bonne conduite „ sauva la Monarchie, lorsqu'elle étoit à „ deux doigts de sa perte par l'injustice „ & l'usurpation des Anglois. „ C'est aussi le sentiment du célebre critique Pasquier, dans les 6e. & 21e. livres de ses *Recherches*.

Nous avons vu de nos jours plusieurs personnes du sexe de Jeanne d'Arcq prendre comme elle les habits du nôtre, & faire des actions d'une valeur remarquable au milieu des troupes les plus déterminées & les plus aguerries : entr'autres, Mlle. de la Charce, qui fut Capitaine de Dragons sous le nom de Chevalier Balthazar. A la prise de Leucate en 1637, les François victorieux trouverent entre les morts douze Espagnoles armées & vêtues en Soldats : ce fait est rapporté par Mr. d'Artigny, t. 6. de ses Mém. p. 69.

Dans un temps où la ville de Sienne se révolta contre les Impériaux, on mit les femmes à part, comme moins propres au combat que les hommes; mais il s'en offrit trois mille, bien résolues de mourir les armes à la main.

Thomiris n'a pas été surpassée par les plus grands héros: & il n'y en a peut-être aucun que Semiramis Reine d'Assyrie n'ait au moins égalé. Avant elle on n'avoit jamais entrepris de porter la guerre au delà de l'Indus. La statue élevée à cette Reine dans Babylone étoit un glorieux monument de son héroïsme. On l'y voyoit à demi coëffée; ce qui immortalisoit le souvenir de l'ardeur avec laquelle elle quitta sa toilette, & vint se mettre à la tête de ses Soldats, à l'instant qu'on lui annonça la révolte de cette ville; qu'elle fit ainsi rentrer dans le devoir. Cette illustre Princesse possédoit donc les qualités qui sont les plus propres à caractériser un grand Roi, & un Général d'armée, & à les immortaliser; cette vigilance, cette activité que rien n'arrête, cette noblesse de sentiments qui sacrifie tout au devoir.

Zénobie, épouse d'Odenat, vainquit les Perses, répandit en Orient & en Egypte

la terreur de ses armes ; & fut encore plus grande dans ses malheurs, que dans sa fortune.

Les Princes de Galaad étoient convenus que celui d'entr'eux qui iroit le premier à l'attaque des Ammonites, seroit jusqu'à sa mort le chef du peuple. L'espérance de cette souveraineté ne fut cependant pas capable d'en déterminer un seul à hazarder l'entreprise : & il fallut, pour mettre les troupes en action, que *Débora* se mît à leur tête, & parût comme une mere dans Israël. Le Général de Jabin Roi de Canaan périt par la main de *Jaël* même. *Judith* coupa la tête au Général de Nabuchodonosor. *Esther* s'exposa à la mort pour sauver tous les Juifs.

Le courage, la valeur, ne sont donc pas attachés uniquement à notre sexe. Dès que ce sont des vertus, les Dames y ont un droit acquis. L'on pourroit même croire que ce sont des qualités naturelles au beau sexe, si l'on faisoit bien attention à la multitude d'exemples qui constatent leur existence. Ceux que j'ai rapportés sont déjà passablement nombreux : leur détail comprend beaucoup au delà de cent mille femmes illustres par leur bravoure ; outre que

la seule nation des Scythes a fourni des millions de femmes belliqueuses, qui acquirent une gloire immortelle.

On peut aussi s'en rappeller plusieurs autres : la mere des Machabées ; les cinquante Lacédémoniennes, qui se résolurent fermement à mourir, pour se soustraire aux insultes des Messeniens ; le grand nombre de femmes & filles qui aimerent mieux périr, que de se voir en proie à la brutalité des Turcs, lors de la prise de St. Jean d'Acre, en 1291 : à qui il faut joindre la généreuse action des Religieuses de Ste. Claire de la même ville. On y voit avec étonnement de quelle grandeur d'ame, de quelle forte résolution, & de quelle constance dans les souffrances, est capable ce sexe, qui passe pour avoir la foiblesse en partage. De celles-ci, les unes se couperent le nez, d'autres se déchirerent les joues avec des ciseaux ; toutes inventerent divers moyens de se mettre hors d'état de plaire ; & le visage baigné de sang, attendirent l'ennemi avec une noble hardiesse. Leur espérance ne fut point trompée. La fureur s'empara des Infideles, qui acheverent de massacrer ces vertueuses filles, en qui ils s'étoient flattés de trouver des

objets capables d'exciter leur cupidité.

Durant le siege de Rhodes, fait par Soliman II vers l'an 1523, les femmes, les Religieuses mêmes, ne le céderent point aux pionniers en assiduité. Nombre de femmes y perdirent la vie, en défendant leurs maris ou leurs enfants. Et l'Histoire rapporte qu'une jeune Grecque, d'une rare beauté, & maîtresse d'un Officier qui venoit d'être tué dans un bastion, se revêtit des habits de cet Officier tout couverts de sang; & courut en fureur vers la breche, le sabre à la main; tua le premier Turc qui s'opposoit à sa sortie; en blessa d'autres; & mourut, en combattant aussi vaillamment qu'auroit fait le plus courageux Officier.

Jouissez de vos triomphes & de votre gloire, sexe digne des sentiments & des éloges que nous réservons aux qualités sublimes qui exigent notre estime, notre admiration, & méritent de notre part le dévouement le plus respectueux & le plus sincere.



§ XXX.

Sur la beauté, les ornements, le goût, &c.

UN Ecrivain anglois a ébauché le parallele des modes & des différents styles, dans un ouvrage intitulé : *Réflexions critiques sur les modes.* Voici quelques unes de ses maximes.

„ Les Dames distinguées par la naissan„ce & par la beauté doivent observer „ une noble simplicité dans l'art de se „ mettre. Un sujet capable de se soutenir „ par lui-même n'a pas besoin de se„cours emprunté, tel qu'est celui des or„nements extérieurs. Et comme une belle „ femme peut passer pour le plus beau su„jet de la nature, son habillement doit „ être épique ; mais épique dans le goût „ de Virgile : c'est-à-dire, modeste, no„ble, & sans aucun mêlange de faux „ brillant.

„ Quand un sujet n'appartient point „ au genre sublime, il peut trouver quel„ques avantages dans l'élégance du sty„le, & dans les images variées. Il est de „ même permis aux beautés médiocres,

„ ou aux femmes qui ne sont que jolies, „ d'employer à leur parure les agréments „ du sonnet, du madrigal, & d'autres pie- „ ces semblables.

„ Pour ce qui est des femmes qui plai- „ sent sans beauté; on ne peut, dit-il, „ leur accorder un style plus relevé que ce- „ lui de l'épigramme.

Ces réflexions méritent d'être développées. En examinant le degré de leur justesse, nous nous instruirons nous-mêmes, par une nouvelle attention sur des principes de goût, qu'il est utile de rafraîchir de temps en temps, afin de ne pas laisser émousser par l'habitude un sentiment qui fait la partie la plus essentielle du plaisir.

„ Les Athéniens, dit M. Cartaud, étu- „ dierent dans leurs discours la coquetterie „ des Graces. (L'usage présent, qui les peint nues, ne s'accorde guere avec l'idée de la coquetterie, telle que M. Cartaud la donne ici. Mais Pausanias remarque que les Graces furent toujours habillées, jusques vers la 77me. Olympiade.) „ La „ moindre négligence dans l'expression „ paroissoit aux Athéniens une rudesse, & „ quelque chose d'aussi choquant qu'un „ extérieur villageois à un homme nourri

„ dans les modes d'une Cour galante. „
Quelqu'un a dit aussi que les ouvrages du grand Racine ont un défaut, qui peut être le seul qu'on puisse leur reprocher; celui d'être trop parfaits. On prétend que cette suite continuelle de beautés qui s'offrent successivement à notre vue, laisse moins appercevoir les traits frappants de ce qu'il y a de plus exquis dans la beauté; & que ces traits seroient relevés par le contraste de quelques négligences, ou de foibles défauts.

L'on veut donc que tout ce qui est grand par soi-même rejette l'affectation des ornements, le soin même d'une parure absolument réguliere. Ainsi l'Histoire, naturellement grave & majestueuse, n'admet point en général toutes sortes d'ornements : & ceux dont elle consent à être parée, ne sont qu'en petit nombre. L'agrément, la force, le feu, l'imagination même, ne lui déplaisent point; pourvu que les traits de la vérité ne soient ni déguisés ni obscurcis; & que la discrétion se charge du soin de cette parure. Elle rejette de longs portraits, auxquels l'imagination seule travaille; des réflexions, ou bizarres, ou indignes de sa noblesse; des harangues précieuses, un langage affecté &

métaphysique : au lieu que des portraits hardis & fideles, des réflexions courtes & sensées, une narration élégante & précise, sont des ajustements fort de son goût, & qui conviennent bien au rang qu'elle occupe entre les ouvrages d'esprit.

C'est sur le même principe qu'est fondée la maxime des personnes qui ne veulent point dans une tragédie beaucoup d'événements extraordinaires. Ils rendent, dit-on, l'intrigue chargée, & le sujet romanesque.

Cependant, pourvu que le vraisemblable, le grand, le majestueux, ne souffrent aucune altération par ces ornements, & qu'ils soient réellement précieux & riches par eux-mêmes; la tragédie, & tout sujet appartenant au style grave & sublime, paroissent avoir un droit naturel pour se les approprier. Car il en est ainsi des beautés du sexe, & du rang le plus élevé. Les diamants, & ce qu'il y a de plus précieux en bijoux; les étoffes tissues d'or & de soie, & faites avec l'art & le goût les plus exquis, appartiennent par état aux personnes royales, & à celles qui approchent du trône. Leur beauté ne perd rien dans cette magnificence, qui en laisse

paroître avantageusement : tous les traits
Je parle des vraies beautés, & non de celles qui ont besoin, ou du négligé, ou de la parure. Celles-ci ne sont qu'imparfaitement belles, puisque, pour le paroître, elles ont besoin d'une situation, d'un jour favorable ; quelquefois même de la lueur d'un flambeau qui ne jette qu'un médiocre éclat dans l'obscurité. Une vraie beauté est constamment reconnue pour telle à son lever, & après sa toilette ; en plein jour, & à la clarté des lustres ; sous un extérieur négligé, & dans la pompe la plus solemnelle.

Disons donc, en suivant la comparaison, que ce n'est point la simplicité qui releve le mérite de la tragédie : il faut que la piece soit belle par elle-même. Alors laissons-nous guider aveuglément par le génie du Poëte ; c'est à lui à décider en Souverain de ce qui pourroit défigurer une beauté, à la conservation de laquelle il est plus intéressé que nous. Corneille, puissamment soutenu par un génie supérieur, hazarda plus d'une fois des dénouements & une conduite contraires aux regles communes. Le goût des Grecs, & leur grande simplicité, ne furent point des loix auxquelles il crut devoir s'assujettir

jettir avec une soumission inviolable. Au contraire il aimoit à voir la scene chargée d'événements : & il en sortit presque toujours avec succès. D'ailleurs la source de nos plaisirs, le plaisir le plus vif & le plus théatral, se trouve dans la surprise que causent des événements extraordinaires, qui rendent les situations plus frappantes.

Quelle magnifique image que celle que nous représente le superbe spectacle de ce qu'on pouvoit concevoir de plus grand & de plus parfait ; l'apparition de l'Olympe, où les Grecs dirent avoir vu l'assemblée des Dieux ! Le merveilleux ne diminue point, si c'étoit le brillant phénomene d'une aurore boréale ; ainsi que M. de Mairan le conjecture.

En général, ce qui est l'effet d'un grand Art doit se sentir du feu qui anime la belle nature : il doit aller, pour ainsi dire, de pair avec elle. Il faut qu'il fasse sur nous l'impression de l'étonnement, & de ce puissant attrait qui nous oblige à le suivre dans tous ses pas, en nous oubliant nous-mêmes, & ne nous occupant que des charmes qu'il nous présente. C'est pourquoi un critique, souhaitant de ménager un Auteur qui avoit mis en rimes une paraphrase de quelques pseaumes, dit adroite-

ment " que cet Auteur pense moins qu'il „ ne sent ; que sa piété est plus vive que „ son imagination ; qu'il cherche moins à „ briller qu'à toucher ; & que chez lui le „ cœur est plus poëte que l'esprit. „ L'on sent que le critique insinue d'une maniere très-distincte, qu'un Poëte auroit traité son sujet avec plus d'élévation & de force.

Il faut cependant convenir que toutes les beautés ne sont point parées avec un même éclat, & que plusieurs se plaisent aux ornements simples & modestes. Mais c'est que l'ornement est toujours étranger à l'égard de la vraie beauté. Il n'est pas destiné à former la régularité des traits : il la suppose. Homere & Virgile sont excellents, quoique leurs poëmes soient revêtus d'ornements très-différents, & quelquefois opposés. Homere fait moins usage de ce qu'on appelle art. Virgile se livre à l'imagination avec plus de réserve : il est meilleur Artiste ; & Homere plus grand génie, & moins asservi aux regles. Le Poëte grec nous entraîne & nous transporte avec une impétuosité qui n'attend pas notre consentement : son émule nous attire à lui par une majesté pleine de charmes. Virgile donne avec magnificence, mais sans prodigalité.

Homere répand ses trésors avec une généreuse profusion. Semblable au Nil, il nous enrichit par des inondations subites : au lieu que Virgile peut être comparé à ces fleuves qui ne sortent jamais de leur lit, & dont le cours est bienfaisant par une égalité constante & paisible.

Chaque beauté a ses avantages : & pour ce qui est des ornements, le goût & le génie en décident. La Poésie pastorale, essentiellement différente du genre héroïque, se contente pour l'ordinaire d'un caractere simple, d'un tour aisé, & d'expressions communes. Faisant parler & agir des personnages champêtres, elle s'accommode de sentiments & de termes peu relevés ; pourvu qu'ils soient exempts de bassesse. Lorsqu'il y est question d'entretiens ; comme cette Poésie ne dispose que d'un temps assez court, les narrations y sont volontiers succintes ; & le caractere des acteurs se retrouve dans des descriptions peu pompeuses, des pensées naïves, mais accompagnées d'une diction pure ; des vers coulants, des manieres unies, & tous les discours naturels. La nature paroissant alors dans son négligé, la Muse se montre spirituelle sans raffinement, passionnée sans excès : elle remue le cœur, mais n'y

excite point de grands mouvements ; & elle brille sans éblouir.

Telle qu'une bergere, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête ;
Et sans mêler l'or à l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle :

Dit M. Despreaux.

Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ;
Et n'admet point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille ;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

En conservant la regle que contiennent les quatre derniers vers, le même genre de Poésie, sans rien perdre des graces toutes naturelles qui le caractérisent, acquiert un nouveau mérite dans Bion & dans Moschus, par les brillantes délicatesses qui enrichissent le tableau de la vie champêtre. Le Poëte n'embouche point une trompette bruyante. Borné à la musette & au chalumeau, il ne laisse pas d'exécuter des airs vifs & tendres, où la légéreté italienne est heureusement combinée avec la noble gravité de Lully. Les fleurs & les fruits relevent ainsi, dans la belle saison,

l'éclat de la nature : leurs couleurs, aussi brillantes que celles des pierres les plus précieuses, peut-être même plus éclatantes que l'or, & variées à l'infini, se distinguent de la verdure ; qui, toute diversifiée qu'elle est, semble cependant uniforme.

Selon M. le Mascrier, les bergers de l'églogue doivent ressembler à ces paysans qu'on représente sur nos théatres : leurs habits, il est vrai, sont des habits de paysans, mais ils sont d'une étoffe plus précieuse ; on les orne même de rubans. On ne peut qu'être frappé de voir cette maxime d'un habile homme en opposition avec le sentiment de l'illustre M. de Fontenelle, qui dit que Théocrite représente ses bergers ou trop polis ou trop grossiers. « Ils sont, dit ce Savant, comme des paysans de théatre, qui ont » l'habit de paysan, mais propre, & » même orné de quelques rubans.

Il ne me convient pas de décider entre de si grands maîtres : & conformément à mon usage, & à mes principes, je m'en tiens à en conclure que l'on ne doit prononcer qu'avec beaucoup de retenue sur ce qui appartient ou n'appartient pas au bon goût.

Et pour donner une nouvelle force à ma prétention, je prie les lecteurs de vouloir bien considérer que le célebre Addison dit que l'on est encore indécis, par rapport au genre pastoral, qui l'emporte, de Théocrite, ou de Virgile. Et M. le Mascrier prononce que Virgile est „ toujours plus judicieux, plus exact, plus „ châtié, plus retenu; quoiqu'il ait puisé „ chez Théocrite cette naïveté admirable, „ & cette aimable simplicité, qui font le „ charme de la Poésie pastorale. Ses vers „ semblent égaler par leur douceur les „ agréments de la vie champêtre, si éloi- „ gnée du faste & du soin qui regnent „ dans les villes. Ses idées d'ailleurs sont „ gracieuses, & ses bergers toujours *polis*: „ tout retrace dans ses églogues l'image „ de cet âge d'or, où la terre ne produi- „ soit que des fleurs & des fruits.„ On ne peut guere marquer plus de supériorité dans un Auteur: & ce partage entre les Savants me rappelle la galanterie d'un amant, qui se trouvoit au milieu de deux beautés qui touchoient également son cœur.

Sur le choix des deux sœurs si ma peine est extrême,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux;

Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime.
Mais ce qui fait mon embarrai,
C'est quand je consulte en moi-même
Qui des deux je n'aimerai pas.

La beauté de l'épigramme fut de même comprise par les Grecs d'une toute autre maniere que par les Latins. Chez eux, ce petit poëme n'a rien de piquant, & ne roule que sur un tour ingénieux de pensées fines & naturelles. L'épigramme latine cherche à surprendre l'esprit par un de ces bons mots qu'on appelle pointes, & dont le sel doit sur-tout en assaisonner la fin ; au lieu que nous voyons le nom d'épigramme, donné par les Grecs indistinctement à toute piece composée d'un petit nombre de vers, soit qu'il y eût de la pointe, ou qu'il n'y en eût pas : en sorte que la plupart de celles qu'ils ont faites se terminent par une pensée assez ordinaire. La Muse françoise a pris parti pour la latine dans ce contraste, qui est bien remarquable entre deux peuples, dont chacun se piquoit de bel esprit, de goût délicat, & du plus fin discernement.

Nous observons encore un partage d'opinions au sujet de la préférence d'Homere ou de Virgile, par rapport au poëme épique. Si le goût est un sentiment

exquis, placé par la nature dans certaines facultés, pour démêler les différentes vertus des objets qui y sont relatifs ; cette diversité si sensible, concernant un même genre de Poësie, peut-elle être regardée comme venant de la naturé ? Accordons que la différente configuration des organes corporels donne lieu à la nature même de nous imprimer des goûts opposés, qui aient pour objet une chose unique ; il semble qu'il n'en est pas de même à l'égard de nos esprits. Essentiellement destinés au vrai, qui est un point invariable, tous y doivent tendre ; quoiqu'il leur soit permis de prendre différentes routes : mais des routes opposées ne peuvent se réunir.

Nous convenons que les Arts sont des imitations de la belle nature ; & que le bon goût est un sentiment qui nous avertit de l'exactitude, ou des défauts de cette imitation. Si l'on ne se trouve point d'accord sur tous les principes particuliers qui résultent du général, le bon goût est donc quelquefois très-mal-aisé à déterminer. Les partisans de l'antiquité veulent que les anciens aient mieux saisi le goût ; attendu qu'ils n'avoient d'autre livre, ni d'autre guide, que la nature : au lieu que les modernes ne prenant, dit-on,

pour modeles que les ouvrages des anciens, & ne marchant pas avec la noble assurance des génies inventeurs, leurs copies sont inférieures aux originaux ; & l'on y découvre certain air de contrainte qui trahit l'art, & masque la nature. On peut répondre à cette prétention que les modernes ne sont pas toujours si fort au dessous de l'esprit d'invention, ni si éloignés du mérite des anciens. D'ailleurs, que l'on copie d'autres Ecrivains, ou non, l'on peut devenir en son genre un excellent original ; comme on le voit dans Virgile, fidele copiste de Théocrite & d'Homere. Et pour ne pas nous écarter de notre objet principal, ajoutons que si les anciens ont seuls connu le vrai de l'art, parfait imitateur de la nature, & que ceux qui se sont asservis à être leurs copistes soient exclus de cet avantage ; Homere & Théocrite doivent donc être incontestablement préférés à Virgile ; & le goût des Grecs pour l'épigramme, suivi comme le plus naturel.

Si cette conséquence devient embarrassante, nous devons donc dans les cas de partage, & lorsque les voix ne sont pas réunies, nous tenir sur la réserve, & ne point prétendre imposer la loi de

suivre généralement un goût, qui est seulement celui de quelques particuliers, & que d'autres désapprouvent.

Nous convenons, par exemple, qu'il y a une sorte d'excellence, en Poésie, à donner de l'élégance aux plus petits sujets; & qu'Homere, Virgile, Horace, & quelques autres, possedent éminemment cet art. Chacun reconnoît que le Poëte lyrique doit conserver une élévation soutenue, un feu toujours égal, & dont l'éclat ne se ralentisse point. Aussi M. l'Abbé de Berny dit-il de M. de la Motte: que

Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers.
Plus Philosophe que Poëte,
Il touche une lyre muette;
La raison lui parle, il écrit:
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées,
Et plus de talent que d'esprit.

C'est encore un principe, ce semble, généralement admis, que chacun doit suivre son génie, & ne point se forcer pour sortir du genre qui lui convient. Si l'on veut traiter des sujets auxquels on ne soit point propre, on ne réussit qu'à devenir ridicule. La folie de vouloir

chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique, dit Mme. de Sévigné : & si l'on veut s'astreindre à certaines regles trop gênantes, le flambeau du génie devient languissant. Il vaut mieux laisser dans son ouvrage une espece de désordre, que de suspendre sa marche, pour remédier à quelques défauts, ou polir des endroits qui semblent négligés. On doit se contenter d'avoir bien fait : souvent, en voulant mieux faire, on fait mal.

Et puisqu'il faut que chacun suive le genre auquel la nature le destine, la raison & le goût ne condamneront pas absolument le brillant que de beaux génies paroissent prodiguer en notre faveur. Le style brillant & fleuri, interprete de pensées qui ont reçu des mains mêmes de la nature le sceau d'une beauté singuliere ; le feu, le bel esprit, qui nous font prendre tant d'intérêt aux ouvrages où ils sont déposés, peuvent paroître à nos yeux comme ces fêtes éclatantes destinées à nous surprendre par l'appareil d'abondantes richesses, & à nous inspirer un plaisir réservé à de grandes occasions.

Louis XIV honore Chantilly de sa présence ; & le magnifique Prince qui le reçoit signale ses sentiments pour-

cette faveur extraordinaire, par une dépense de profusion; par l'emploi sur-tout d'un millier d'écus, affectés uniquement à remplir tout de jonquilles. La surprise agréable que cause ce spectacle, animé la fête, & lui donne un nouvel éclat.

Que l'esprit brillant se montre dans toutes les parties d'un ouvrage, à qui lui seul peut donner ce caractere singulier; il devient à notre égard une image des saillies de la matiere électrique: il nous retrace l'idée de ces aigrettes lumineuses, sensibles dans tout le corps électrisé, & presque inépuisables. Ce phénomene, aussi agréable qu'étonnant, ne cesse que par le repos de la matiere électrique: & le beau génie ne peut s'empêcher de répandre son éclat sur tout ce qu'il traite. Si l'on veut en supprimer le brillant, il faut arrêter toute son activité. Mais comme les effets de la vertu électrique ne méritent pas moins notre attention & notre estime, que la flamme ordinaire, dont le cours est plus lent, forme plus de volume, & ne se communique que par degrés au corps qu'elle a saisi; rendons justice à l'esprit solide, & à l'esprit brillant.

Consacrons à tous deux nos éloges.

Pourquoi ne consentirions-nous pas à jouir de l'avantage qu'ils nous offrent de diversifier nos plaisirs? Corneille est admirable, par l'extrême variété, & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de pieces qu'il a composées. De même, dans Moliere, *l'école des maris* a un dessein particulier, qui plait infiniment; & *l'école des femmes*, dont la vue est entierement opposée, a un mérite qui balance notre suffrage: dans celle-ci, la passion donne de l'esprit; dans l'autre, c'est l'esprit qui sert la passion. Racine se fraie une route nouvelle pour arriver à la perfection du tragique. Il ne tend pas à imiter Corneille, que tout le monde regardoit comme inimitable. Le grand homme qui étoit en possession de la scene s'étoit emparé de l'esprit pour gagner le cœur: son jeune émule commença par vouloir se saisir du cœur, comptant se voir ensuite maître de l'esprit. L'un déploie toute la tendresse & les graces de Melpomene; l'autre étale toute la pompe & la majesté de cette Muse. Corneille étonna l'esprit; Racine enchanta le cœur. L'ame du premier étoit plus élevée; son esprit plus sublime; son cœur plus héroïque: l'ame

du second fut plus délicate ; son goût plus dans l'ordre aisé de la nature ; son cœur plus tendre. Mais ces deux grands hommes attirent également notre admiration.

Le vraisemblable, la vivacité, la singularité, & le brillant, qui suffisent pour donner à un ouvrage un caractere *joli*, n'ont-ils pas droit de prétendre à nous amuser agréablement, comme le grand & le sublime, qui constituent le beau? M. Vaucanson nous étonne par son génie créateur : mais nous nous plaisons aussi à admirer des chef-d'œuvres minutieux, qui sortent prodigieusément de l'état ordinaire des méchaniques. Tel étoit le petit char traîné par des puces, dont Mme. de Sévigné fait mention : ajoutant que M. le Prince dit qu'apparemment les harnois avoient été faits par quelqu'araignée du voisinage.

En un mot, le Public seroit à plaindre, si l'on contraignoit son goût à se borner uniformément à certain nombre de beautés. Les mets les plus exquis deviennent fastidieux, lorsqu'on en mange souvent sans les diversifier. La vie simple & unie a besoin de plaisirs plus animés, qui la réveillent par intervalles :

& ceux qui se chargent du soin de nos plaisirs ont autant d'intérêt à donner de temps à autre des spectacles frappants, que ceux qui régalent quelqu'un durant plusieurs jours en ont à trouver différentes viandes pour lui servir. La magnificence semble demander aussi cette variété, pour s'accommoder à tous les goûts. Les plats qui couvrent la table d'un grand Seigneur sont apprêtés avec un art infini, qui semble avoir consulté le palais de chaque convive, & multiplier les saveurs & les délicatesses, dans la vue de plaire à tous ceux qui ont été invités. Ainsi lorsque Louis XI fit son entrée dans Paris ; entre les spectacles que ce Prince donna magnifiquement au peuple, on vit une fontaine à laquelle étoient ajustés divers conduits, d'où couloient du vin, du lait, & de l'hypocras ; & chacun étoit libre de choisir pour sa satisfaction celle qu'il souhaitoit de ces trois liqueurs.

Je finis en rapportant ce qui a été dit à la louange de M. Duclos. » Dans „ une matière très-usée, cet Ecrivain „ ingénieux ne fut semblable à personne, „ parce qu'il étoit semblable à lui-même. „ C'est le privilege des grands génies, &

„ privilege rare, d'avoir un ſtyle qui leur
„ ſoit propre, & qui n'appartienne à
„ perſonne autre. Les gens ſupérieurs
„ ouvrent toujours de nouvelles carrieres.

---

§ XXXI.

La rime eſt une contrainte nuiſible au génie.

L'Homme, né pour être libre, ne jouit pas même à demi de ce privilege. Il eſt ingénieux à ſe forger des fers; & malgré ſa diſpoſition continuelle pour le changement, il s'impoſe des loix gênantes, qui l'aſſerviroient pour toujours, ſi l'on en croyoit le zele avec lequel il ſe déclare pour la nouveauté d'une mode. Mais heureuſement ce premier feu perd ſon ardeur: la liberté fait quelques efforts pour rentrer dans ſes droits: & l'homme, oubliant les dégoûts qu'il a ſenſiblement éprouvés, ſe livre bientôt à de nouveaux déſagréments; ſéduit par l'imagination, qui crée quelqu'autre objet, dont les flatteuſes apparences lui perſuadent que le mieux qu'il puiſſe

faire

faire est de s'y fixer pour toujours. Ainsi les siecles s'écoulent dans une vicissitude continuelle de projets d'immutabilité, qui ne tardent pas à être renversés par l'inconstance.

Pourquoi faut-il que la rime n'ait point encore éprouvé parmi nous une semblable révolution? D'autres peuples nous en donnent déjà l'exemple. L'Angleterre & l'Italie sont tout accoutumées à ne plus trouver dans leurs ouvrages poëtiques cette constante régularité de son à la fin de chaque vers, dont les meilleurs Poëtes françois ne portent actuellement le joug qu'avec répugnance. Le *Paradis perdu*, immortel ouvrage du grand Milton, est de ce genre. Et Londres a reçu avec joie le beau présent du 1er. livre de l'Iliade, traduit en vers italiens non rimés, que M. le Marquis Maffeï y fit imprimer dans le cours de ses voyages.

Le bon goût osa, dès le siecle précédent, faire appercevoir que la rime s'opposoit à ses progrès; qu'elle seroit même toujours l'écueil de la versification. La rime, disoit-il, commande à la pensée, au style : il faut que le Poëte suspende le cours de son enthousiasme; qu'il mette

un frein à la vivacité de la pensée la plus noble & la plus brillante ; qu'il détourne les yeux de dessus son objet, pour fixer péniblement son attention à la recherche d'un mot, ou plutôt d'un son, qui réponde exactement à celui qui étoit venu de lui-même à la suite du génie. En un mot il faut faire toujours deux vers pour un ; & il est mal-aisé que le second ne se sente pas toujours en quelque chose de l'état de *frere Chapeau*, dont il est qualifié dans la république des Lettres. Aussi dit-on, comme proverbialement, qu'*un bon vers en amene souvent un mauvais*.

Cette loi gênante ne peut que rendre sensible le travail de l'art, qui devroit, pour approcher de la perfection, se masquer si habilement sous des traits naturels, qu'on le prît pour la nature même. Pour réussir, il faut que l'art commence par découvrir les traces de la nature : que s'efforçant ensuite d'arriver assez près d'elle pour distinguer ses mouvements, il la suive d'un pas égal ; tenant la vue fixement attachée sur son modele. Alors les mains, mises en action par l'influence du tourbillon animé qui environne la nature, se conforment d'elles-mêmes à l'ima-

ge que les yeux attentifs font passer sur les fibres du cerveau qui correspondent aux doigts : & c'est des regards soutenus que dépendent, & la fidélité de la copie, & la vivacité qui en acheve la ressemblance.

Mais on n'apperçoit pas dans la nature cette chûte uniforme, qui, de l'aveu de tous les Poëtes, demande une application particuliere ; laquelle suspendant la course du génie, lui fait nécessairement perdre de vue son objet, au moins pour quelques instants. L'interruption altere la force de l'image : il échappe alors des traits, dont aucun n'est indifférent ; & le copiste sent qu'il a besoin d'un nouvel effort pour rejoindre son point de vue. C'est une espece d'épuisement, qui, tout foible qu'on le suppose, devient nuisible, dès qu'il dérange l'esprit de la douce aisance avec laquelle il suit insensiblement la nature, tant qu'il demeure dans son tourbillon. Fait-il un pas qui l'en détache ? il éprouve qu'il est homme.

M. Despreaux fit en s'amusant un dialogue malin au sujet des Poëtes modernes, qui voulant faire des vers latins, se donnent bien de la peine pour devenir ridicules. Entr'autres plaisanteries, il in-

troduisoit un Poëte avec Ravisius Textor. Tous deux partagent ensemble la torture qu'il faut quelquefois se donner pour trouver une épithete qui convienne à la mesure du vers latin. Il s'agit de trouver un *bacche* qui puisse être mis à la suite de *Latonæ proles divina Jovisque*. Le Poëte appelle à son secours l'entrepreneur des épithetes : celui-ci présente successivement les mots *magni* & *omnipotentis* ; & enfin *bicornis*, qui est approuvé, parce qu'il quadre merveilleusement avec la mesure. Apollon, témoin du travail, & juge des succès, fait remarquer le défaut de l'épithete, qui attribue des cornes au pere des Dieux. Il n'importe : le Poëte insiste, & dit que c'est seulement pour finir le vers, & qu'on ne peut pas faire un meilleur choix.

Il en est souvent ainsi de la rime. Le Poëte doit la trouver malgré qu'il en ait. Dût-il en coûter quelques beautés essentielles à sa piece ; la rime supplée à tout : elle le justifiera indubitablement contre les murmures des connoisseurs.

C'est à peu près dans le même goût que, par un abus, qui sans doute ne subsiste plus, la procession de la Fête-Dieu n'étoit pas complete, durant bien des années,

au gré du peuple de Lille en Flandre, si le fou en titre d'office, & gagé par le Public, n'y paroissoit point avec une marotte & ses autres attributs, qui offroient un spectacle d'indécence, dont l'effet nécessaire étoit de détourner la piété du culte auquel est destinée la cérémonie.

La rime n'est non plus qu'un jeu puérile, inventé sans l'aveu du bon goût; & dont l'usage a été accrédité par des esprits singuliers, qui s'y trouvoient de l'amusement. Cette conjecture peut être, ce semble, appuyée d'une anecdote qu'on nous a conservée concernant François I. Ce Prince avoit fait une sorte de gageure avec Mellin de St. Gelais, Evêque d'Angoulême, & Poëte célebre, que toutes les fois qu'il lui parleroit en vers, le Poëte ne pourroit pas y répondre sur le champ par d'autres vers qui y eussent un rapport raisonnable. Un jour que St. Gelais finissoit la Messe, le Roi lui dit :

En m'en revenant de l'école,
J'ai rencontré Dame Nicole,
Laquelle étoit de verd vêtue.

Le Poëte repliqua :

Otez-moi du cou cette étole :
Et si bientôt je ne l'accole,
J'aurai la gageure perdue.

Les Lettres, qui venoient de recevoir par le zele de François I une nouvelle existence, n'avoient pas encore eu le temps de se lier avec le bon goût. Leur naissance occupoit entierement les esprits; on cherchoit à témoigner sa joie : & il n'est pas étonnant que les amusements auxquels on intéressoit les Lettres mêmes, se sentissent du peu de vigueur d'un âge encore confiné dans le berceau.

On a bien plus lieu d'être surpris de voir les jeux accordés à l'enfance laissés encore entre les mains de la Littérature comme un soin, & une occupation essentielle, après une longue suite d'années qui les ont conduits à un âge mûr. C'est ainsi que quelques filles conservent long-temps du goût pour les poupées; & que l'habitude de les parer durant tout le jour devient encore pour elles une occupation presque unique au milieu des soins sérieux qui se déclarent à la suite du mariage. N'est-on donc pas en droit d'appliquer à cette occasion la maxime d'un ancien? *Turpe est difficiles habere nugas, & stultus labor ineptiarum.* Quelle gloire y a-t-il à imaginer des difficultés où il ne doit point y en avoir? La raison désavoue les peines qu'on se donne pour des bagatelles.

Il y eut un temps où la manie du burlesque & des bouts-rimés avoit infecté la Cour & les provinces. On mettoit en vers burlesques les matieres même les plus sérieuses. C'étoit à qui feroit des sonnets en blanc. En un mot il sembloit que les Muses ne dussent plus rien inventer, & être réduites à remplir de misérables canevas. Les gens d'esprit firent long-temps d'inutiles efforts pour détruire ce mauvais goût: on convint à la fin de l'insipidité de ces Poésies. Les bouts-rimés furent reconnus pour des puérilités pénibles, & le burlesque pour ce qu'il étoit ; un misérable assemblage de plates bouffonneries.

Rome, dans le premier siecle de sa fondation, c'est-à-dire lorsqu'elle étoit encore barbare, admira le bateleur Athanatus, qui s'étoit étudié à marcher avec une sorte d'aisance sous une cuirasse de plomb pesant 500 livres, & les pieds embarrassés de brodequins d'un semblable poids. Qu'un tel homme se présentât aujourd'hui à nos regards, l'admirerions-nous? Les impressions que le goût a tracées dans nos esprits, nous font juger plus sainement. Nous plaindrions sa folie, & n'aurions nulle envie de l'imiter. Chacun de nous sent le mérite de l'aisance dont

nous jouissons en suivant de près la nature. Et ne prenant des habits épais que pour nous garantir des rigueurs de l'hiver, nous nous hâtons de nous dégager de leur fardeau, dès que la sérénité nous annonce les beaux jours. Ce que nous recevons alors des mains de la bienséance, est un composé d'étoffes légeres; qui sert d'ornement à la nature, sans embarrasser son action.

Lorsque l'on eut osé secouer le joug de la Dialectique péripatéticienne, on sentit bientôt que l'esprit humain doit être libre, pour parvenir promptement au vrai. On reconnut que les raisonnements devenoient plus justes, plus lumineux, plus dignes de nous, en n'observant point d'autre loi que la liaison naturelle des preuves, le rapport simple & immédiat des principes & des conséquences. On rougissoit d'avoir été si long-temps asservi à réduire ses pensées sous des regles méchaniques, & à ne raisonner que dans la forme de syllogismes. L'homme, dégagé de ses liens, rentra dans les droits qui lui appartiennent. Guidé par les seules lumieres de la raison, livré sans réserve à la conduite de cet habile maître, il se sentit plein de feu: & soutenu dans sa marche

par cette vertu, que la présence de la vérité imprime dans les esprits, il fit de grands progrès vers le terme de sa destinée.

Le mécontentement général des meilleurs Poëtes, au sujet de la servitude que la rime leur impose, donne lieu de présumer que la rupture de ces liens seroit suivie de semblables avantages. Si, malgré cette dure gêne, la France a eu la gloire de produire tant de belles choses en fait de Poésie ; que n'auroit-elle pas à attendre de génies sublimes, abandonnés à la noble impétuosité de leur feu, ou à la grave majesté d'un poëme soutenu par une marche égale, convenable à la grandeur du sujet, & à la pompe des circonstances? Les Graces riantes & naïves accourroient en plus grand nombre, pour nous inspirer de prendre part avec elles aux fêtes qui se célebrent autour du temple de la Nature. Le Poëte affligé trouveroit dans la Tristesse & la Douleur, des compagnes fideles & tendres ; qui joignant avec zele leurs regrets aux siens, lui procureroient le précieux avantage de pleurer par sentiment, & d'abandonner sa plume entre les mains des Graces & de l'Amour. Alors on verra renaître des Ovi-

des, des Virgiles, des Homeres, des Pindares, égaux, peut-être même supérieurs à ceux de l'illustre antiquité.

---

§ XXXII.

Observations relatives à l'histoire de la rime.

MOnsieur Huet a dit, dans son traité de l'*origine des romans*, qu'il lui " seroit aisé de faire voir que les „ vers rimés ne furent pas tout-à-fait „ inconnus aux anciens Romains ; & que „ cette consonnance de mots ne leur a „ pas toujours déplu. „ Si ce Savant l'eût exécuté, nous aurions une époque du goût de Rome à cet égard ; & nous serions en état de juger de ses sentiments sur la rime poétique. Au moins je ne sache pas que le siecle d'Auguste en fournisse de monument semblable à un seul endroit d'Horace, où on lit:

Metaque fervidis
Evitata rotis, parmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Du reste nous ne voyons point de ri-

me méthodique dans les bons Poëtes latins : on la regardoit même comme un défaut dans la prose. Pour ce qui est des Grecs, je crois qu'il seroit mal-aisé, & peut-être impossible, de tirer de leurs Poëtes quelqu'exemple tendant à faire voir qu'ils aient cherché à mettre de la rime dans leurs vers.

Ces grands & excellents modeles suivoient la nature seule ; & atteignoient ainsi au but de la perfection. Des génies moins délicats voulurent charger leur art d'ornements superflus ; & dès-là ses pas appesantis furent moins en état de suivre de près les traces de la nature, & d'en saisir les beautés.

Il y eut ainsi un temps où, faute de considérer ce qui constitue la force du comique, on ne connoissoit pas la comédie à des caracteres vrais & ressemblants ; mais à un amas de bouffonneries, plus propres à s'attirer des applaudissements populaires, que les honorables suffrages de l'esprit & du bon goût.

J'ai lu quelque part que le livre de Job est, dans sa langue originale, une poésie rimée. Ce Patriarche étoit Iduméen ; & M. Huet croit que c'est des Arabes que nous avons reçu la rime. Aussi trou-

ve-t-il vraisemblable que les vers léonins ont été faits à l'imitation des leurs. Ce Savant observe même qu'on ne voit pas que les ouvrages rimés eussent cours en Europe, avant que Taric & Muça fussent entrés en Espagne ; & que les siecles suivants en ont produit un grand nombre.

D'un autre côté nous voyons d'abondantes preuves de ce qu'avance l'ingénieux auteur des *raisonnements hazardés contre la rime ;* que ce joug onéreux est un fruit de l'inondation des Barbares, qui ravageant l'Empire romain, furent en même temps le fléau des Arts, des Sciences, & du goût. L'Architecture gothique ne nous offre encore que trop de vestiges de leur génie pesant, ennemi de la nature simple & délicate ; & décidé pour un monstrueux assemblage d'ornements lourds & superflus, sous lesquels on ne voyoit pas même la main de l'art, mais uniquement les caprices de la chimere.

Le regne de Louis le débonnaire, qui fut pour ainsi dire le siecle de la métromanie, donna naissance à une prodigieuse quantité de vers, qui se sentent de ce goût barbare.

L'on en voit la continuation sous Charles le chauve. Outre la rime dans les vers

latins, on introduisit d'autres minuties plus pénibles. Hubaud, Bénédictin de St. Amand, dédia à ce Prince un prétendu poëme de 300 vers, qu'il avoit faits à l'honneur des chauves; & où il s'étoit imposé la rigoureuse contrainte de n'employer que des mots commençants par la lettre C: en voici le premier:

Carmina clarisona calvis cantate Camœnæ.

Vers le temps de Louis le gros, quelques Ecrivains tenterent dans nos provinces des essais de Poésie en langue vulgaire, & ne manquerent pas d'y joindre la rime; adoptée ensuite sous Philippe Auguste dans les premieres chansons françoises; auxquelles les Troubadours, le Roi de Navarre, le Châtelain de Coucy, & Gasse Brulet, donnerent après cela quelque goût.

M. le Marquis Maffeï, parlant d'une inscription latine en vers rythmiques, dans ses *Antiquités de la France*, remarque que cette Poésie étoit commune en Italie & ailleurs, dans le 13e. siecle.

Nous voyons au milieu du 14e. le roman des trois Maries composé en rythme françoise par le Carme Jean Venette.

Mais la rime n'avoit pas encore pénétré en Angleterre, où Langland, célebre Poëte qui vivoit dans ce ſiecle, n'en fit aucun uſage. Le premier Anglois dans les vers duquel on la trouve, eſt Jean Lydgate, Moine de Bury, mort en 1440; qui compoſa en ſixains *la vie & mort d'Hector*.

Depuis ces époques, on vit conſtamment la rime accréditée & régnante dans la Poéſie : de même que le goût pour les pointes, les jeux de mots, & autres puérilités, dans l'Eloquence, dans l'Hiſtoire, & dans tous les ouvrages d'eſprit.

Semblable aux Cuiſiniers qui, vers le commencement du 17e. ſiecle, ne couvroient les tables que de mets chargés de diverſes couleurs étrangeres, qui formoient peut-être des tableaux agréables à la vue, mais altéroient le goût des viandes ; un goût dépravé ſaiſiſſoit avec avidité ce qui pouvoit être regardé comme de nouveaux aſſaiſonnements pour les Arts, ſans avoir d'autre mérite que la nouveauté. Peu deſireux d'y laiſſer voir la nature, on vouloit que l'eſprit y parût ſeul. On affectoit de le ſemer par-tout à pleines mains ; on le prodiguoit : on fardoit la nature ; on la paroit malgré elle;

& ajustée par le caprice de mains faussement délicates, elle étoit contrainte à se laisser suffoquer sous des ornements empesés durs, & qu'il ne lui étoit pas permis de déranger pour respirer un peu.

Pline le jeune & Seneque, inventeurs des pointes, des concetti, du faux brillant, des subtilités insipides, devinrent très-funestes aux Beaux Arts. Les Goths & les Vandales ne firent qu'entrer dans la carriere que ces beaux esprits avoient ouverte & remplie d'un air contagieux.

L'on vit dans le 16e. siecle, le faux goût, introduit par Ronsard, affecter à la Poésie françoise, comme une grace charmante, & comme une beauté essentielle, le faste d'une érudition pédantesque; dont tout le mérite consistoit à entrelacer, bien ou mal, quantité de mots grecs & latins. Leur bizarre assemblage, formant avec le françois un hérissement contre nature, n'imposa que trop longtemps à ceux qui voulurent faire des vers la barbare loi de *pindariser*, & de se rendre inintelligibles par la vanité de leur ostentation. En prescrivant de composer pour chef-d'œuvres ces monstres de science, les Poëtes étoient sûrs de trouver peu d'égaux. La difficulté de l'exécution étoit

un mystere inventé par la bassesse, pour se soutenir aux yeux du peuple, & en imposer à la crédulité.

Seroit-ce trop hazarder, que d'attribuer au joug de la rime une origine semblable? Au moins la voyons-nous naître de même sur les pas des Barbares; faire des progrès proportionnés à ceux du goût gothique dans les autres Sciences; avoir la difficulté pour compagne inséparable; déplaire dès que le bon goût dessille les yeux, & tente de remédier à la dépravation; enfin être inconnue dans les meilleurs siecles de la Grece & de Rome.

C'est aux grands génies qu'il appartient de faire les derniers efforts pour vaincre la difficulté qu'il y a en cette occasion, comme dans toute autre, à supprimer ce que la multitude regarde comme un plaisir fait pour elle. Il est indigne d'eux de se laisser gouverner par les caprices du vulgaire, dont ils doivent être les maîtres: & il leur convient de réformer les abus, de se frayer une nouvelle route, & de se mettre noblement en liberté.

Nos meilleurs Poëtes n'ont-ils pas osé déjà, avec une sagesse que les succès ont couronnée, se soustraire au goût d'une systématique

systématique uniformité, que l'on voulut autrefois leur prescrire? Leur Art, incapable de bien agir sous des loix dictées par la contrainte, sait s'éloigner en maître des limites étroites qui le gêneroient, & se faire admirer par un beau désordre. Tout ce qui dépend du génie doit ainsi être libre.

La prudence d'un Général lui suggere une heureuse variété dans la disposition des lignes. Tantôt cachant une partie de ses forces, tantôt en montrant plus qu'il n'en a réellement; il profite avec habileté de l'avantage du terrein, ou d'une circonstance favorable qu'il sait se ménager. Toujours grand, il commande même quelquefois à ses troupes une fuite simulée, un désordre apparent; & fait rassembler tout en un point qu'il a prévu, pour s'assurer de la victoire. En vain des génies faits pour suivre l'ordre commun, blâment-ils une telle conduite; les succès la justifient; & montrent quels sont les avantages d'un grand homme, & le droit qui lui appartient de forcer tous les autres au silence.

L'ancienneté d'un usage ne le rend point respectable, s'il est réellement vicieux. Quelques exemples, même impo-

sants, ne doivent pas faire autorité contre le vrai. Ses droits sont imprescriptibles ; & il est toujours à temps pour les réclamer.

Il y a ainsi deux mille ans que l'on porte le joug des regles de Poétique imaginées par Aristote : & quoique plusieurs d'elles portent l'empreinte d'une fausseté sensible ; à peine ose-t-on tacitement s'y soustraire. Le grand nombre n'approfondit point ces préceptes : d'autres s'obstinent à les soutenir par prévention. François Patrice a cependant composé depuis long-temps une Poétique, dont la lecture seroit très-capable de détromper à cet égard. Entre les anciennes regles prétendues inviolables, on en remarque une pour le tragique, dont le bon goût ordonne de s'écarter. " Quand le héros de „ la piece doit succomber à une infortu„ ne qu'il ne mérite pas, il faut, dit-on, „ mettre adroitement des bornes à la com„ passion des spectateurs, & la diminuer „ par quelque trait qui donne atteinte à „ la vertu ou au caractere du personnage. „ Et en conséquence on soutient que So„ phocle devoit rendre Œdipe odieux à „ l'égard de Créon. „ Quelle petitesse ! Le génie poétique n'est-il pas assez fé-

cond pour remplir son objet ; sans recourir à la fausseté ?. doit-il injustement dégrader son héros ? Nos Poëtes ont su trouver des dénouements plus nobles & plus heureux.

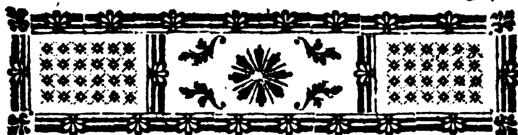
Il ne seroit donc pas conforme aux regles du bel art, de suivre servilement des loix dont on sent le défaut. Si elles forcent la nature, ou si elles la contraignent, l'art les désavoue.

On a remarqué, entre les défauts de l'Eloquence moderne, que le génie des Avocats est affoibli par l'asservissement nécessaire à nombre de minuties, & au détail des formalités : choses inconnues aux temps de Ciceron & de Démosthene ; qui nourris dans la grandeur qui accompagne les loix, n'avoient d'autre soin que de les interpréter, & d'en faire l'application. C'étoit l'ouvrage de leur génie, à qui on laissoit toute la liberté d'une si noble carriere. Du reste, exempts de la nécessité de toute citation subalterne, leurs lumieres seules prononçoient avec une espece d'autorité. En un mot l'affranchissement universel à l'égard de tout ce qui ne porte point le respectable caractere de loi permanente, établie par une autorité légitime, leur ouvroit un vaste

champ pour courir vers la perfection.

La nature & le goût, amis de la liberté, ont toujours de l'éloignement pour les chaînes, quelque belles qu'elles paroissent à ceux qui ne voient pas que tout ce qui est servitude est un malheur. La noblesse sent qu'il est indigne d'elle d'être contrainte par des liens, qui l'empêchent d'agir, & la déshonorent.





§ XXXIII.

La rime est étrangere à la Poésie françoise.

SI quelques personnes de goût ont paru prendre plaisir à la rime, ne nous laissons point intimider par le respect qu'imprime l'idée d'un grand nom; & souvenons-nous que l'illustre Bayle ne pouvoit résister à l'envie de voir des Baladins. Dès qu'il en paroissoit sur la place, ce Savant y couroit, se mêloit avec le peuple, & étoit ordinairement des derniers à quitter le spectacle. Tant il est vrai que l'homme le plus supérieur aux autres n'est pas exempt de quelque foiblesse qui l'en rapproche. (Ce fait est rapporté par M. d'Artigny, t. 4. p. 438.)

M. le Président Bouhier a vivement attaqué la prétendue innovation des vers dénués de rime. " Sans la rime, dit ce „ Savant, les vers n'auroient point d'har„ monie...... Si on ne veut pas de vers „ rimés, que n'écrit-on en prose ? " Il me

ſemble voir certains Savants, qui peu ſenſibles aux beautés des plus parfaites éditions des Auteurs grecs & latins, ne veulent lire ces ouvrages que dans de vieux manuſcrits à demi uſés, & même pleins de fautes. C'eſt là, diſent-ils, le vrai Ciceron, le véritable Horace, &c. Quelque reſpect que mérite la vaſte érudition de M. Bouhier, ſon jugement dans la circonſtance préſente paroît être une de ces imperfections que l'humanité laiſſe dans les plus grands génies, pour leur faire appercevoir que les lumieres dont ils ſont pourvus ont toujours des bornes qui les arrêtent en deçà du terme où ils tendent.

Il ſemble en effet que l'on peut clairement diſtinguer dans les vers une harmonie propre, qui n'eſt nullement dépendante de la rime : je veux dire la meſure & la cadence. Un vers tout ſeul eſt harmonieux ; & pour le trouver tel, on n'a pas beſoin d'entendre celui qui lui répond par l'écho de la rime. Elle n'eſt donc pas plus néceſſaire à ſa beauté réelle, que l'écho d'un rocher ne l'eſt au ſens d'une penſée dont il répete quelques uns des derniers ſons. Il eſt d'ailleurs certain que l'oreille diſtingue promptement un vers

qui s'est glissé dans de la prose; on apperçoit la cadence poétique, différente de tout autre style ; & il y aura toujours beaucoup de différence entre la prose & les vers non rimés. La prose n'aura jamais la noblesse de tours & d'expressions, les figures, les images, le feu, & les autres attributs distinctifs qui appartiennent à la Poésie.

„ L'harmonie, dit M. d'Olivet, est „ une sorte de modulation, qui résulte „ non seulement de la valeur syllabique, „ mais encore de la qualité & de l'arran„ gement des mots. " Dans le nombre oratoire comme dans le genre poétique, une bonne cadence est " un tissu de syllabes „ bien choisies, & mises dans un tel or„ dre, que les organes, soit de celui qui „ parle, soit de celui qui écoute, soient „ agréablement flattés par une sorte de „ modulation; qui fait que la phrase „ n'a rien de dur ni de lâche, rien de „ trop long ni de trop court, &c. „ Tout cela s'exécute fort bien sans la rime, qui n'est que la répétition d'un son unique & très-court, avec lequel toute la cadence précédente n'a aucun rapport, puisque le premier vers possede en lui-même toute la cadence & l'harmonie

dont il a besoin pour être parfait. Et si l'on suppose que le mêlange des longues & des breves dans les vers latins, forme une harmonie particuliere qui dispensoit de la rime ; M. d'Olivet déclare aussi que ce même mêlange se trouve dans notre langue. C'est ce qu'il appelle valeur syllabique, dont la disposition variée forme l'agréable modulation & la cadence. Enfin la bonne Poésie a un tour qui lui est propre, une force de style, une vivacité d'expressions, une noblesse & une élégance, qui frappent dans des choses d'ailleurs seches & mal-aisées à dire en vers.

M. Bouhier, dans le même ouvrage, c'est-à-dire dans la traduction en vers françois du *poëme de Petrone sur la guerre civile entre César & Pompée*, dit que la traduction en vers ne convient qu'à un ouvrage de médiocre étendue. C'est qu'il renferme les vers & la rime sous une même idée. Les Italiens & les Anglois conviennent aussi que, dans les ouvrages qui peuvent passer pour longs, la rime cesse d'être agréable. Ce n'est qu'un jeu, un badinage : il doit donc cesser après quelque temps ; sans quoi il devient onéreux, l'oreille en est fatiguée. C'est pourquoi

il y a des personnes qui seroient d'avis qu'on laissât subsister cet amusement dans le madrigal, l'idylle, & autres petits ouvrages.

L'on sait qu'Honoré d'Urfé donna une pastorale en vers non rimés, sous le titre de Sylvanire ; à la tête de laquelle il mit une préface ou dissertation, tendant à prouver que le poëme dramatique ayant pour but de représenter aussi parfaitement qu'il est possible le personnage introduit sur la scene, la rime fait sortir de cette vraisemblance : qu'elle doit donc nécessairement en être bannie." C'est, dit-il, ce que „ les meilleurs Poëtes italiens ont fait. (Il est bon de remarquer qu'il écrivoit ceci en 1625.) " Ils n'ôtent pas seulement la rime „ de leurs poëmes dramatiques ; mais de „ plus en diversifient les vers, les mêlant „ de longs & de courts, selon que le sujet le „ requiert ; afin que les oreilles même les „ plus délicates ne s'apperçoivent presque „ pas que la piece soit en vers.

Cette pratique revient à ce que j'ai déjà insinué d'après de grands hommes ; que l'art doit se cacher, & être pour ainsi dire insensible. Aussi voyons-nous que dans la Peinture, dont l'art demande un génie ressemblant à celui qui fait les Poëtes, on

fait peu de cas d'un Peintre *maniéré*. On suppose que l'habile homme en ce genre ne doit pas être copiste, parce qu'il doit être assez plein de feu, d'imagination, & de science, pour créer de lui-même. Tout grand homme se fraie une route nouvelle, & se fait une maniere qui n'appartient qu'à lui. Mais ce n'est que dans le cas où son génie est entierement libre, & exempt de toute contrainte. Apollon & les Muses dédaignerent toujours le futil soin de remplir les bouts-rimés. On ne voit dans ce genre de Poésie, ni feu, ni élévation, ni délicatesse : en un mot tout s'y ressent de la servitude qu'impose la rime.

Car la Poésie demande que les expressions deviennent naturellement les échos du sens qui est créé par le génie poétique : & elles le sont effectivement dans les excellents Auteurs. Le souffle léger du zéphir se laisse appercevoir dans un léger badinage : un vers plus coulant que le ruisseau même offre à l'esprit l'aimable cours des eaux qui ornent de fleurs & de verdure une prairie charmante. Le rivage doit-il retentir des flots impétueux qui viennent s'y briser avec grand bruit ? la Poésie emploie des expressions rudes, des sons capables d'é-

tonner les organes de l'ouie, & de transmettre un fort ébranlement aux fibres du cerveau ; en sorte que les cheveux se hérissent, & que l'idée d'un torrent rapide qui se précipite à travers des abymes, ou l'image de la mer violemment agitée, nous remplisse d'horreur. Les efforts que fait Ajax pour lancer un rocher d'une masse énorme, communiquent aux bons vers l'expression d'un travail pénible, & certaine pesanteur dans les mots qui répondent à cette image. Lorsque Camille traverse les plaines avec vîtesse, un style aisé & aussi léger que Camille même, galope avec lui, & sert à nous le faire mieux distinguer.

Mais, je le répete, ces sublimes beautés sont incompatibles avec ce qui ne favorise pas la Poésie.

Comme les Savants ont eu beaucoup de peine à déprévenir les esprits imbus de la prétendue supériorité d'Aristote, il n'est pas étonnant que l'entreprise d'exclure la gêne qu'impose la rime ait trouvé des oppositions. Ce qui peut cependant nous rassurer, est de voir qu'on est enfin parvenu à être Philosophes ; contre l'aveu de ceux qui regardoient comme un attentat, & un acheminement à l'ignorance, la hardiesse de douter des

paroles d'Ariſtote. Tel eſt le ſort des préjugés qui ont leur ſource dans la dépravation du goût : il eſt plus difficile de s'en affranchir, que de la groſſiereté même. Et, comme dit M. de Fontenelle, on eſt des ſiecles entiers à revenir de ces ſortes de fantaiſies, une fois établies parmi les hommes, même après que l'on en a reconnu le ridicule.

§ XXXIV.

Sur les divers ſtyles.

L'Erudition, la critique, les Sciences, le bel eſprit, & preſque tout ce qui paſſe entre les mains de l'homme, eſt expoſé à l'abus. Les meilleures choſes dégénerent, quand on les éloigne de la nature.

Comme il y a de grands Seigneurs qui ſe ruinent au milieu d'abondantes richeſſes, & paſſent leur vie dans une indigence qui nous ſurprend ; l'on voit auſſi de beaux génies, environnés d'une lumiere deſtinée à leur uſage, faire autant de faux pas que des aveugles : par-

ce qu'ils sont enivrés de leurs pensées, comme certains riches le sont de leur opulence. Les uns & les autres ne veulent avoir pour guide que la passion ; & leur raison, forcée à suivre l'impétuosité du tourbillon où ils se sont mis, est conduite au précipice à travers des sentiers couverts de fleurs.

D'autres, affectant de mépriser & d'éviter le brillant & l'éclat, tombent dans la bassesse, qui est un écueil également dangereux. On voit encore des imitateurs de la bizarrerie de Théocrite, qui prétendant dépeindre les agréments de la vie champêtre, semble se plaire à nous offrir souvent des tableaux de ce qu'elle a de grossier & de misérable. Ce Poëte, célebre par ses idylles, nous charme en certains endroits par une imagination délicate, embellie des ornements que donnent la facilité, la douceur, la naïveté, & les graces : comment peut-il ensuite ramper dans la bassesse, & se déshonorer par la rusticité, les platitudes, & par ce qu'il y a de plus rebutant ?

Heureux ceux qui possedent le double talent de bien peindre la nature, & de la représenter dans une attitude qui flatte l'imagination ! Instruits par un sentiment

exquis, ouvrage de la justesse, & auteur du goût; ils s'éloignent de tout excès, & saisissent habilement le sage milieu qui réunit tous les suffrages. Ont-ils à traiter un sujet d'éloquence? ils ne donnent ni dans l'ennuyeuse longueur d'une période languissante, ni dans le style qui dépourvu de liaisons, & excessivement coupé, est dès-là incapable de se soutenir: & pleins d'un génie que le jugement conduit heureusement par-tout, ils s'échauffent à propos, & se livrent sans danger à ce beau feu qui est la vraie source de l'éloquence.

L'Historien habile est intimement persuadé qu'il n'est que le dépositaire d'une plume qui appartient en propre à la vérité; il sait qu'il n'est pas libre de donner aux sujets qu'il traite un caractère que la vérité désavoueroit. Simple comme elle, il s'applique à former des traits réguliers, dont la netteté, l'exacte proportion, & le bel ensemble, suffisent pour un coup d'œil digne de plaire: & à travers l'uniformité apparente, sa plume trace d'elle-même, & comme un effet naturel des soins qu'il prend, une force & des graces qui sont l'empreinte de son imagination, & lui méritent l'estime des connoisseurs.

Un Poëte aussi grand que Waller tient communément le milieu entre les brillantes & vives fleurs de Lafontaine, qui ne conviennent pas à toutes sortes de sujets ; & les fausses saillies de Guarini, que le bon goût ne permet à aucun ouvrage.

Bion & Moschus ayant à traiter une matiere aimable, telle que le riche tableau de la nature, considérée dans les prairies & dans les vignobles, croient que leur style ne peut être trop brillant & trop fleuri. Ils mettent tous leurs soins à nous flatter par des images délicates ; dont l'élégance fait naître des idées si riantes & si belles, qu'on ne peut se lasser d'admirer l'art & l'invention de ces Poëtes ingénieux. S'agit-il de la mort d'Adonis ? Bion, tendre & naturel dans son récit, nous oblige à ressentir de la douleur. Et lorsqu'il est question de nous faire goûter tout le mérite des beautés champêtres, l'adroit Moschus nous aide & nous ravit par ses agréables fictions. En un mot, dit M. le Mascrier, les Muses & les Graces semblent être d'accord pour combler ces deux Poëtes de leurs faveurs.

Si Virgile entreprend de décrire un sujet sérieux, les Géorgiques, son génie habile anime l'attention par des peintures

aimables, par des images sublimes; qu'il sait encore embellir d'admirables épisodes.

Pindare, né avec un génie noble & sublime, une imagination pleine de feu, & en même temps doué d'une disposition presqu'égale pour la force & pour l'agrément, s'occupe à la Poésie lyrique, où ces talents heureusement variés le destinoient. Tantôt ce Poëte est un cygne, élevé jusques dans les nues par un effort impétueux puissamment secondé des vents; un torrent, qui grossi par l'affluence des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à sa rapidité : tantôt aussi on le voit comme un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or, entre des rives fleuries; ou comme une délicate abeille, qui pour composer son nectar, ramasse ce que les fleurs ont de plus précieux.

M. de Lachaussée, attentif à nous ménager de nouveaux plaisirs, prend soin d'ennoblir Thalie, & d'humaniser Melpomene. Il oblige celle-ci à se trouver assez élevée par le cothurne; & dégageant la Muse comique de la fange où le grotesque & l'envie de plaire au peuple l'avoient plongée, il la met dans un état décent, pour qu'elle puisse converser avec les

les personnes capables de rendre justice à ses leçons, & de goûter son enjouement.

Mais il n'y a que les maîtres de l'art qui saisissent habilement le point unique d'où dépend la perfection des ouvrages de l'esprit. Comme chacun de nous imprime aux siens un caractere particulier, qui représente assez naturellement notre goût, notre façon de penser, quelquefois même jusqu'aux dispositions du cœur; les styles sont aussi diversifiés que les qualités qui affectent notre ame. C'est ce qui a fait naître à M. Cartaud la singuliere saillie de dire qu'un homme qui se fait un tempérament de tisane & d'eau de poulet, met dans ses discours les pâles couleurs de son teint. Combien ne pourroit-on pas nommer d'Auteurs, ajoute-t-il, dont les écrits sont une espece de mousse de vin de Champagne! En un mot, dit cet Auteur, la vivacité du style se mesure au degré de chaleur qui se trouve actuellement dans le sang. De la circulation du sang & des esprits dépendent donc le style bas, celui qui est trop brillant, la prolixité, & le style concis; l'inégalité qu'on apperçoit dans quelques Ecrivains, & la sagesse soutenue dans les autres.

Ces dispositions influent même sur nos jugements. En conséquence de la prodigieuse diversité qui se trouve entre les esprits, il arrive que des choses qui n'ont fait aucune impression sur certains lecteurs en font beaucoup sur d'autres; que l'un trouve utile ce qui paroît absolument inutile à un lecteur prévenu d'un goût différent; enfin, que la moitié du monde regarde avec mépris ce que l'autre admire. Catulle, si illustre dans l'antiquité, & dont on a tant loué la charmante diction, paroît aujourd'hui trop peu délicat aux yeux de quelques critiques.

On voit des Auteurs modernes trouver trop de simplicité dans la maniere dont Moliere traite les sujets; ils prétendent même que ses pieces ne peuvent plaire à des spectateurs intelligents. D'un autre côté, un célebre Italien, Auteur comique, homme de goût, & qui passe pour être en état de bien juger de ce qui appartient au théatre, M. Riccoboni, met le théatre françois au dessus de ceux d'Italie & d'Espagne; & préfere notre Moliere à tous les comiques du monde.

Bien des gens pensent que la finesse & l'aisance du style que le Comte de Bussy-Rabutin emploie dans ses lettres,

les égale à ce qu'il y a de plus exquis en ce genre. M. Gédoyn dit au contraire dans son traité de l'éducation des enfants: „ Nous vantons les lettres de Balzac, „ de Voiture, du Comte de Bussy, de Mme. „ de Sévigné. Qu'est-ce que ces lettres „ auprès de celles que Ciceron écrit à „ Atticus & à d'autres ? Du clinquant, „ d'agréables fornettes, des compliments „ bien tournés, de jolies phrases ; & rien „ de plus. Mais dans celles de Ciceron, „ quelle beauté de style ! quelle justesse „ de pensées ! quelle solidité de raisonne- „ ment ! quel fonds de politique, de „ mœurs, de sentiments ! „ Et M. de Voltaire, qui exile M. de Bussy du temple du goût, y place honorablement Madame de Sévigné. Voilà trois sentiments divers, relatifs au même objet.

Chacun donne ainsi la préférence à ce qui est plus conforme à la situation actuelle de son esprit : comme des gourmets qui se récrient sur la délicatesse d'un vin, parce qu'ils éprouvent, en le buvant, certain goût flatteur qui peut être imperceptible pour bien d'autres.

Mais ces cas singuliers ne nous dispensent point de convenir qu'il y a une



regle générale qui décide souverainement du beau & de l'excellent. On est par exemple d'accord que le style épistolaire doit être simple, naturel, aisé, proportionné à la matiere qu'il traite, concis, & très-serré.

L'Orateur est éloquent, s'il joint la clarté à la pureté de style ; en sorte qu'on soit dans l'impossibilité de ne pas l'entendre, quand même on en auroit la volonté. L'écueil ordinaire de ceux qui entrent aujourd'hui dans la carriere de l'éloquence est, au jugement de M. d'Olivet, de farder une pensée qu'ils veulent embellir ; de ne trouver pas assez simple, ni assez délicat, ce qui n'est que naturel. Ce qu'un autre eût pu dire comme eux, est pour eux du trivial. Il leur faut du léger, du poétique, du guindé ; mais sur-tout, dit cet Académicien, rien de trop clair : car ils aiment qu'on les devine ; & ils se croient parvenus à être spirituels, quand on a besoin d'esprit pour les entendre.

Il est vrai que M. Despreaux nous rapporte qu'en faisant ses vers, il songeoit toujours à dire ce qui ne s'étoit point encore dit en notre langue : ce qui semble d'abord favoriser un des

principes que M. d'Olivet vient de combattre. Mais la Poésie est un genre très-différent de l'Eloquence. Il est permis aux Poëtes de s'élever au dessus du langage ordinaire ; & l'Orateur doit être si habile à masquer l'art dans ses figures & dans ses mouvements, que ses auditeurs s'imaginent presque qu'il leur parle sans préparation : ce qui suppose que son style suit exactement la marche d'une conversation où tout est naturel, où les passions mêmes se déclarent subitement. C'est à cela qu'on reconnoît que celui qui parle pense réellement ce qu'il dit : & dès-là on est à demi persuadé.

L'érudition, autre objet de style, ne plait qu'autant qu'elle est éloignée de toute apparence de faste. On sait généralement qu'elle doit ne se montrer que pour le besoin. Horace, Lucrece, Virgile, Ciceron, furent très-savants : en lisant leurs ouvrages, on sent que ces Ecrivains avoient l'esprit plein d'idées puisées dans la fécondité de la nature, & dans les meilleures sources du goût & de l'Eloquence. Mais il seroit au dessous de ces grands hommes d'avertir qu'ils sont opulents : leur présence & leur cortege l'annoncent. Il n'y a personne qui

ne se trouve fatigué d'entendre un homme riche faire la description de ses biens & de ses bijoux ; vouloir qu'on les examine avec attention & à plusieurs fois ; & nous dire de qui il tient chacun d'eux , & combien il lui coûte. Un homme né sans esprit se rend de même ridicule par la vaine ostentation du savoir : laissons-lui la gloire d'illustrer ainsi son ignorance. Mais passons du côté de l'homme d'esprit & de goût : nous appercevons , sans qu'il nous le dise, que l'érudition est une source tranquille & inépuisable , dont les eaux salutaires font jouir d'une santé robuste , & maintiennent une beauté naturelle dans la fraîcheur , la liberté des mouvements , & un embonpoint modéré qui favorise une noble aisance.

LA TRAGÉDIE, noble sans affectation , naturelle sans bassesse , doit ne jamais perdre de vue la compassion & la terreur ; & répandre sur toute la piece une tristesse majestueuse. L'Auteur , après avoir choisi un sujet susceptible d'une heureuse invention , développe l'intrigue ; de maniere que toutes les circonstances se produisent insensiblement , sans confusion , & dans l'ordre naturel. Il ne laisse le spectateur que dans le degré d'incertitude

nécessaire pour former l'intérêt, & augmenter le plaisir. Mais aussi tout ce qui paroît sur la scene tend à l'action principale. Après une exposition claire & précise, le nœud sort du fond même du sujet ; le dénouement se prépare toujours de plus en plus ; & la maniere dont il se fera est encore incertaine un instant avant qu'il arrive. Enfin l'habile homme ne fait point usage du grand nombre d'incidents, qui est le refuge de ceux dont le génie n'a point assez d'abondance ou de force pour attacher le spectateur par une action simple, soutenue de passions animées, de beaux sentiments, & d'une élégante expression. Il n'y a que très-peu de génies capables de se tirer de la complication d'incidents avec autant de succès que Corneille.

La Comédie, dont le but est d'imiter les diverses conditions des hommes dans la vie commune, prête à chaque état un langage particulier. Son style est toujours celui qui convient à chacun des personnages qu'elle introduit sur le théatre. Son art consiste à saisir le ridicule, à faire une naïve peinture des mœurs qu'elle veut corriger, à rendre son action très-vive, écarter ce qui pourroit être languissant,

& donner de la force aux caracteres qu'elle représente. Le bon comique ne prend point sur lui d'exciter machinalement des éclats de rire, qui tiennent moins du plaisir que de la pitié, & dont l'esprit rougit toujours. Il s'applique à insinuer, par des traits frappants qui résultent de l'ordre des mouvements du tableau, cette joie douce & parfaite, qui remplit le cœur, & ne laisse rien à desirer à l'esprit.

Le style du *Poëme épique* doit être pur, grand sans enflure, plein sans superfluité, & soutenu par une douce harmonie. Les descriptions y font un bel effet; parce que c'est le Poëte qui parle. La maturité de jugement, la pénétration d'esprit, une grande fertilité, une imagination riche, des figures hardies, un génie plein de feu, de l'enthousiasme; enfin le merveilleux assemblage des talents les plus rares & les plus incompatibles, rendent un beau génie digne d'entreprendre un poëme héroïque. Mais Horace l'avertit qu'il doit toujours craindre de succomber à la foiblesse & au sommeil, dans l'exécution d'un si long ouvrage.

Voilà des principes & des regles de style, sur lesquelles il me paroît que les personnes

de goût sont généralement d'accord. Le caractere particulier à chaque génie doit toujours être relatif à ces idées qui guident nos décisions. Chaque homme a des traits, & des différences sensibles, qui servent à le distinguer de tout le reste du genre humain : mais le premier coup d'œil, l'ensemble & la proportion de toutes ses parties, font voir qu'il est homme, & comme tel, essentiellement différent de toute autre substance.

---

§ XXXV.

Concernant le bel esprit.

IL y a des Ecrivains estimables qui par zele pour rapprocher de la nature tous les ouvrages de l'art, déclarent en général la guerre à l'esprit brillant. Ces Auteurs n'y voient qu'un violent amour pour la subtilité & l'affectation, une éloquence fardée, des pensées cherchées trop loin, un style artificiel qui dégénere en énigme. En conséquence ils font remarquer comment les Sciences dégénérerent à Rome quand l'esprit brillant s'y fut introduit;

A Ciceron succéda Pline ; Lucain fut égalé à Virgile ; Tacite fit presque oublier César. L'esprit se mit à la place du génie ; & le brillant fut le principal mérite de ce qu'alors on appelloit solide, mais qui n'en méritoit pas le nom.

Pour rendre la chose plus sensible ; par un contraste d'autant plus frappant, qu'on y juge de deux excellents Poëtes, on oppose Ovide à Virgile. Celui-ci commence ses Géorgiques par la description de l'âge d'or, & de ses avantages ; & le coloris qu'il y donne est si naturel, que les miracles de la fable ont un air de vérité. Ovide a aussi traité ce sujet dans le premier livre de ses Métamorphoses. Mais on reconnoît, dit-on, dans ces deux morceaux poétiques, combien l'esprit est inférieur au génie. Ovide est un bel esprit, qui peint vivement les objets, mais qui cherche trop à briller. On y voit un Auteur qui cesse d'être riche, parce qu'il s'épuise par un excès de fécondité : l'art chez lui fait disparoître la nature. Ovide ne sait point se modérer ; il semble avoir ignoré que le beau même a ses bornes, & qu'elles doivent être respectées. Virgile, doué d'une sobriété judicieuse, continue l'Auteur que je copie, ne dit que ce qu'il

faut dire ; & il le dit toujours de la maniere dont il doit être dit. A la suite d'un objet frappant, il ne met point par forme d'embellissements des circonstances qui n'étant que jolies, affoiblissent la premiere impression. Dans Ovide, l'âge d'or paroît une mignature : Virgile en fait un tableau dans le goût de Raphaël. En un mot, le premier fait le roman de l'âge d'or, le second en fait l'histoire.

Ce parallele est une sensible démonstration de la diversité de goûts, laquelle sert si souvent de regle à nos décisions. Sans prétendre en contester aucun article, je mettrai simplement ici une réflexion qui semble y avoir quelque rapport. C'est que l'on voit des Ecrivains qui blâment Homere, dans le dessein de faire admirer Virgile seul. „ Pourquoi Homere, disent-„ ils, n'a-t-il pas représenté Achille aussi „ bon & aussi parfait qu'Enée ? „ On leur donne pour toute réponse que la morale des deux poëmes demandoit des caracteres tout opposés.

D'autres accusent de prévention, & même presque d'ignorance, ceux qui trouvant les odes d'Horace pleines de beautés peu communes, les placent entre les plus précieux monuments de l'antiquité. Il y man-

que, dit-on, certaine rondeur, que l'on croit aujourd'hui devoir régner dans un dessein bien suivi.

Je rapporte ailleurs la maniere dont M. de Voltaire désapprouve quelques décisions de M. Despreaux, dont il établit que le goût a eu plusieurs âges, qu'il est important de distinguer. Ce Satyrique est encore taxé de prévention & de caprice dans ce qu'il dit du Tasse. M. Mirabaud nie que plusieurs beautés du Poëte italien soient par rapport à celles de Virgile ce que le clinquant est à l'égard de l'or. Cependant l'Académie de la Crusca fut bien plus rigoureuse que M. Despreaux, s'il faut en croire son Secretaire; qui prononça, dit-on, au nom du corps, que la Jérusalem délivrée étoit un poëme sec, pauvre, estropié, sans proportion, sans invention, froid, obscur, &c. Et M. Despreaux n'en pensoit pas si désavantageusement.

Enfin la république des Lettres n'a pas entierement oublié avec quelle chaleur M. Despreaux soutint le sentiment de Longin contre MM. Huet & le Clerc, au sujet du sublime d'un endroit de Moïse. Le Rhéteur grec & le Poëte françois donnoient pour un excellent modele de sublime un endroit où l'Evêque d'Avranches & le sa-

vant Hollandois ne trouvoient qu'une expression assez commune, appliquée à une chose fort grande en elle-même.

Il n'est que trop vrai que beaucoup d'Ecrivains, anciens & modernes, doués de beaucoup d'esprit & d'une imagination brillante, avec le talent de s'exprimer heureusement, se laissent aller volontiers au plaisir de parer leur style. Ils croient l'embellir par certains mots recherchés, & par des tours qui représentent un Auteur beaucoup plus occupé à étudier les ornements, vrais ou faux, & pour ainsi dire les minauderies de l'esprit, qu'à traiter solidement sa matiere. D'autres, moins capables de plaire, mais également frivoles amateurs d'idées singulierement subtiles, « pourroient tenir école d'obscu-„ rité, comme dit Quintilien; & donnent „ droit de supposer que dans leurs trans-„ ports pour le beau ténébreux, ils s'é-„ crient : *Voilà qui est excellent, je n'y „ entends rien moi-même.*

L'on ne peut aussi disconvenir que ceux qui affectent de passer pour gens à bons mots, hazardent plus de platitudes que de phrases réellement spirituelles : & comme des esprits foibles, incapables de discernement, veulent imiter tout ce qui ap-

partient à ces personnes, il leur arrive souvent de ne saisir que le mauvais ou le médiocre. Ces choses sont plus à leur portée : & l'excellent est rare ; & ne peut être senti que par le bon esprit.

Me sera-t-il permis d'indiquer ici quelques beautés fausses, qui ont trouvé grand nombre d'admirateurs ? Dans un sermon prononcé le jeudi saint en présence de Louis XIV, lorsque le célebre passage du Rhin étoit encore un fait récent ; le Prédicateur dit au Roi : « Ces eaux que » vous avez passées avec autant de rapi- » dité qu'elles sont rapides elles-mêmes, » périront un jour ; mais ces eaux que vos » mains royales viennent de répandre sur » les pieds des pauvres, subsisteront éter- » nellement devant Dieu. » Cette allu- » sion me semble très-froide, & indigne » de la grandeur du sujet.

Dans l'oraison funebre de M. de Turenne, M. Flechier paroît oublier sa justesse ordinaire lorsque parlant dans son exorde aux ennemis de la France, il leur dit : « Puissiez-vous dans l'abondance » de vos larmes éteindre les feux d'une » guerre que vous avez malheureusement » allumée.

Marot fit au sujet de la mort de Louise

de Savoye, mere de François I, une églogue fameuse, dont voici un fragment :

> Rien n'est çà bas qui cette mort ignore.
> Cognac s'en cogne en sa poitrine blême ;
> Remorantin la perte remémore ;
> Anjou fait joug, Angoulême est de même ;
> Amboise en boit une amertume extrême ;
> Le Maine en mene un lamentable bruit : &c.

Cette piece singuliere fut regardée en son temps comme un chef-d'œuvre d'esprit ; & elle trouva, même sous le regne de Louis XIV, un admirateur ; qui plus est, un copiste, dans le Maire d'une petite ville ; qui harangua ainsi un Lieutenant-général des armées du Roi : « Monseigneur, tandis que Louis le grand fait aller l'Empire de mal en pire, damner le Danemarck, suer la Suede ; tandis que son digne rejeton fait baver les Bavarois, rend les troupes de Zell sans zele ; & fait faire des esses aux Hessois ; ..... (J'omets une longue tirade de semblables platitudes.) » vous, Monseigneur, non content de faire sentir la pesanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets. C'est ce qui nous oblige d'être avec un très-profond respect, Monseigneur, vos très-hum-

„ bles & très-obéissants serviteurs, les Mai-
„ re & Echevins de la ville.

Outre ces étranges abus, qui dégradent la noblesse de la nature, il peut aussi y avoir dans un ouvrage plus d'esprit qu'il n'en faut pour sa bonté & sa perfection. Il en est des écrits comme du corps humain, qui périt par l'excès de sang & de chaleur. L'expression est aussi, à l'égard de la pensée, comme un habillement; c'est-à-dire qu'elle n'est décente qu'autant qu'elle est assortie avec le sujet. Une pensée basse, exprimée par des mots pompeux, ressemble à un paysan revêtu de pourpre & d'hermine; & des Auteurs de mauvais goût sont, comme certains malades, d'autant plus à plaindre, qu'ils ne sentent point leur mal, & qu'ils prennent pour embonpoint ce qui n'est que bouffissure. (Ces comparaisons ainsi entassées pourront être mises elles-mêmes au rang de l'excès de bel esprit. Elles servent cependant à rendre très-sensible ce que M. Pope ne pouvoit guere expliquer que par des réflexions seches, nécessairement plus étendues; & qui n'eussent pas renfermé plus d'instruction que l'on n'en trouve ici en peu de mots, & d'une maniere aussi claire que concise.)

Mais

Mais s'il y a des gens qui abusent de leur esprit, & d'autres qui affectent de produire la fausseté du leur, est-ce une raison pour exclure généralement le bel esprit? & faudra-t-il adopter le sentiment d'un Auteur qui restreint l'Eloquence à la netteté dans le discours, au naturel dans les pensées, & à la naïveté dans le style? Le bel esprit est aussi propre à certains Ecrivains, que les éclairs au tonnerre, ou que les phénomenes célestes à la substance inflammable dont l'agitation les produit. Les uns & les autres effets doivent nécessairement se manifester, tant que leur cause subsiste: & dans les personnes dont je parle, le brillant est un mouvement soudain qui laisse échapper des traits lumineux, sans que l'esprit dont ils partent ait eu l'intention de les produire.

Lorsque ces génies heureux traitent les sujets même les plus communs, ils y laissent des traces éclatantes, qui leur donnent une forme nouvelle, & un mérite distingué. Le soleil, en parcourant l'univers, & répandant également ses rayons sur tous les objets qui se trouvent sous l'espace qu'il décrit, orne ainsi certains fruits par des couleurs vives, qui sont l'effet nécessaire de l'action de cet astre

ſur des endroits dégarnis de feuilles. Batiſte donne ſans réflexion un coup d'archet ; & tous les eſprits, avertis par le ſon, deviennent attentifs. On s'eſt apperçu d'un coup de maître ; & ce ſon eſt parti de l'inſtrument, preſque ſans l'aveu du ſavant Artiſte.

Ovide nous apprend qu'il faiſoit des vers ſans en avoir l'intention : *Quicquid tentabam dicere, verſus erat.* Auſſi un génie tel que le ſien, naturellement poétique, rendoit-il brillant & plein d'eſprit tout ce qui ſortoit de ſa plume. On voit, pour ainſi dire, les roſes naître ſous ſes pas ; & il n'a preſqu'aucun beſoin d'être attentif, pour faire ſortir les fleurs du milieu des buiſſons les plus épineux. Par-tout regnent dans ſes Poéſies une facilité ſurprenante, une vivacité toute naturelle, une admirable douceur : & l'on trouve juſques dans ſes négligences, & dans le petit nombre d'endroits où il eſt affecté, un agrément & des charmes dont il n'eſt pas poſſible de ſe défendre. C'eſt une jeuneſſe aimable & riante, qui nous aborde avec un air enjoué ; & badinant joliment & avec eſprit, nous égaie nous-mêmes, & nous fait oublier pour quelques inſtans le ſérieux de l'âge mûr, & le poids accablant de la vieilleſſe.

Petrone, qui réunissoit l'aisance de l'homme de Cour, & la science de l'homme lettré, communiqua l'une & l'autre à sa Poésie. On se plait à y voir les agréments de l'art, & la beauté de l'imagination, un style poli, & des graces qui appartiennent en propre à cet agréable Ecrivain. Tout ce qu'il dit a en même temps un air naturel; & il sait donner à chacune de ses pensées un tour si fin & si délicat, qu'on ne sauroit presqu'espérer de le rendre en notre langue, beauté pour beauté, ni même de le traduire assez bien pour qu'il soit reconnoissable.

Lafontaine travaille-t-il d'après Esope? ce copiste habile ajoute d'ordinaire infiniment aux riches beautés de son modele; qui devient plus brillant entre ses mains, sans rien perdre de sa naïveté.

Chapelle, que M. de Voltaire nomme le plus badin des beaux esprits, nous fait le récit de son voyage en Languedoc; & cet élégant morceau

> ..... Du plus charmant badinage
> Est la plus charmante leçon.

Il n'y a point de connoisseur, ni d'homme de goût, qui ne lise avec un singulier plaisir cet ingénieux mêlange de vers &

de prose ; & en général toutes les Poésies d'un génie si fécond & si heureux :

> Ces vers aisés, ces vers coulants,
> De la nature heureux enfants ;
> Où l'art ne trouva rien à dire.

Chaque esprit met ainsi l'empreinte de son goût à tout ce qu'il produit. Il n'est pas besoin d'y tracer en chiffre, comme firent autrefois les Graveurs, & quelques Peintres, le signe caractéristique de l'Auteur. La maniere dont un sujet est traité annonce l'habile Artiste. Il suffit d'avoir du goût, & quelque connoissance acquise par l'usage, pour discerner à l'œil un tableau de Raphaël ou du Titien d'avec ceux de Paul Véronese, Rimbren, Vandyck, Poussin, le Brun, &c. L'on reconnoît ainsi la force de génie de Corneille, jusques dans ce qu'il a fait de médiocre; comme la dignité & l'éloquence dans Racine, la justesse dans Boileau, la naïveté dans Lafontaine, dans Chaulieu les graces ; & par-tout dans l'ingénieux Moliere, les saillies, la vive imitation des mœurs, le grand homme.

Mais il faut être né avec de telles dispositions, pour qu'elles se communiquent aux ouvrages de l'esprit d'une maniere

frappante. En vain prétend-on les acquérir : l'art ne réussit jamais à prévenir la nature. Celui qu'elle ne distingue point par des talents supérieurs, doit se contenter de suivre une route simple & commune. La nature l'y précede : & il peut espérer d'exceller aussi en ce genre par le secours de l'art. Un ouvrage ne peut manquer d'être beau, si l'Auteur choisit un sujet où le vrai soit sensible ; & s'il a de l'élévation dans ses pensées, de la justesse dans les termes, des expressions nobles, des tours nouveaux & heureux, & une grande régularité dans la composition. Au lieu d'abuser de l'esprit & de la parole, il est donc conforme à la sagesse de s'attacher à un genre d'écrire simple, naturel, nerveux, & où regnent la clarté & la précision ; de ne choisir les termes que dans la vue d'exprimer toute la force des pensées ; & de n'admettre que des pensées vraies, solides, & concluantes pour le sujet où l'on se renferme.

C'est ainsi que Virgile, né avec moins de brillant qu'Ovide, prit sagement un style proportionné à son génie, & devint excellent en son genre. Ses Géorgiques sont peut-être le morceau le plus travaillé &

le plus fini de ceux que nous avons reçus de l'antiquité. L'Enéide, écrite avec noblesse, a quelque chose de plus frappant, & des beautés plus variées & plus majestueuses; mais aussi les Géorgiques sont plus parfaites en elles-mêmes : & quelque simple que soit la maniere avec laquelle l'habile Poëte a traité ce sujet, on ne laisse pas d'y appercevoir des beautés vives, délicates, fines, assorties au génie de l'Auteur & à sa matiere. Rien n'y approche de ce qu'on nomme pointes, allusions faussement ingénieuses, subtilités, sentences que l'on affecte de rendre brillantes, &c. Le bon esprit renferme essentiellement autant de bel esprit qu'il en faut pour représenter la nature dans une attitude favorable. Comme le bon esprit n'aspire point à ce qui excede ses forces & sa portée, il trouve, en s'attachant au genre que la nature lui indique, autant de ressources & d'ornements, que les sujets qu'il traite en sont susceptibles. Nous reconnoissons peut-être dans son ouvrage des choses qui ont été souvent pensées; mais elles n'auront jamais été mieux exprimées. La sagesse y place à propos des traits frappants, dont la premiere vue nous fait sentir que ce sont des images exactement conformes à la vé-

rité. Tout y est juste ; tout occupe la place qui lui convient. Un bel ordre regne en général dans la disposition d'un plan heureusement inventé ; & ce noble ensemble est un charme aussi réel que le plus éblouissant éclat de l'esprit brillant.

---

§ XXXVI.

Sur les compilateurs.

EN tout genre tout est fait, disent bien des personnes ; & selon elles nous ne pouvons plus être que des glaneurs ou des copistes. Cette sentence peut avoir certain degré de vérité ; mais on ne doit pas la regarder comme universelle & applicable à tout genre.

Les Sciences se perfectionnent journellement. On ne peut contester que nous acquérons des connoissances réelles & utiles, dont nous ne voyons point de vestiges dans les écrits de ceux qui nous ont précédés. L'art d'écrire se présente outre cela sous de nouvelles formes, qui ne sont pas exactement celles de nos peres ; & qui créées par de féconds génies, multiplient les manieres d'être, &

donnent un mérite propre à chacune d'elles. La diverſité de méthode, qui varie autant que les goûts, ſert auſſi à donner les avantages de la nouveauté à un ouvrage qui traite des ſujets déjà connus : & ſouvent ceux qui veulent approfondir la matiere, trouvent dans les écrits récents des ſecours qu'ils chercheroient en vain dans l'antiquité.

Mais ſuppoſons que les modernes ſoient abſolument réduits à copier ou à glaner; cette condition eſt-elle bien fâcheuſe ? L'eſprit trouve juſques dans cette occupation ce qui l'intéreſſe le plus ; des occaſions de s'amuſer & de s'inſtruire. Quelque habiles que ſoient les ouvriers qui ont moiſſonné un champ littéraire, on ne perd point ſon temps à glaner après eux. Portons nos regards ſur le domaine des Sciences. On n'en apperçoit aucune partie où il n'y ait des gens actuellement occupés au travail, & qui trouvent autant à faire que ſi perſonne n'y eût paſſé avant eux : ſouvent même ces derniers ne ſont pas les moins utiles au Public. Si l'on ne ſauroit nommer aucun ſujet de Théologie, de Médecine, de Juriſprudence, ou de quelqu'autre ſcience, qui n'ait été traité par nombre

de Savants, dont les uns ont ſuccédé aux autres; il faut reconnoître auſſi qu'il n'y a perſonne entre ces Auteurs qui n'ait trouvé des partiſans. Il ne manque pas même de gens qui croient avoir tiré un avantage réel de la lecture de ces ouvrages; quoique peut-être ils n'y aient traité que des matieres ſur leſquelles on avoit beaucoup écrit auparavant.

Le copiſte qui ne dit rien de nouveau n'eſt pas à mépriſer pour cela. Pourvu qu'au moins il offre quelque choſe d'utile, il met ſous nos yeux des choſes que peut-être beaucoup de lecteurs n'ont jamais ſues; ou ſi l'on en avoit des idées, elles étoient en danger de s'effacer. La mémoire n'eſt que trop ſouvent un dépôt peu fidele. Et combien y a-t-il de choſes que nous ſommes bien aiſes de ne pas oublier! D'ailleurs tant de matieres qui nous intéreſſent étant traitées par les Savants en différents endroits, ſouvent éloignés les uns des autres; il n'eſt pas poſſible que les mêmes choſes ſe retrouvent dans tous les livres. Le copiſte, le compilateur, deviennent donc des citoyens utiles; puiſqu'ils communiquent à un plus grand nombre de perſonnes ce qui ſeroit inconnu à la plupart, ſans le ſoin

qu'ils prennent de ramaſſer ce qui eſt épars en différents lieux, & d'établir un commerce plus général entre les Sciences & les Savants.

Mais leur travail eſt expoſé à un inconvénient ; celui de s'aſſujettir trop au ſtyle & aux manieres des Écrivains dont ils empruntent ce qu'ils ſe propoſent d'offrir au Public comme un nouveau préſent. Il en réſulte quelquefois une eſpece de bigarrure, plus déſagréable & plus ſenſible dans certains genres que dans d'autres : par exemple, dans l'Hiſtoire. Un Auteur qui imite ſervilement, fait perdre à ſon ouvrage la vivacité & l'air aiſé qui caractériſent les écrits originaux. Il y a tel ouvrage de compilation où l'on diſtingue ſans peine, en un endroit, le langage faſtueux d'un dogmatique ; en un autre, la circonſpection d'un pyrrhonien ; ici l'enflure du ſtyle platonique, ou l'enthouſiaſme de Mallebranche ; là le tranquille qui caractériſe pour l'ordinaire les écrits de le Clerc & de Leibnitz. Que l'on cite des fragments de controverſe ; le ſtyle de M. Arnaud eſt toujours ardent ; celui de M. Claude plein de modération : il ſemble que l'on voie M. Nicole ſe poſſéder dans ce qu'il s'efforce le plus

de prouver, & M. Jurieu s'emporter pour les moindres choses.

Il est vrai qu'une compilation crue & indigeste peut produire un mauvais effet; comme le mêlange imprudent des aliments qui fournissent des sucs opposés, devient nuisible à nos corps. Virgile prit Théocrite pour guide dans l'art des églogues, jusqu'à le copier quelquefois mot pour mot; & quoiqu'en général, même en copiant, il surpasse son modele, on ne laisse pas d'appercevoir en lui quelques images des défauts qu'il a eu devant les yeux: la grossiéreté, la bassesse, & l'inégalité de style qui l'éleve quelquefois beaucoup au dessus de la portée des gens de la campagne. Dans l'Enéide, il suit Homere pas à pas, & feint seulement de suivre une route différente: mais on reconnoît la main du copiste, & le génie de son original. Homere ordonne des jeux funebres pour Patrocle: & Virgile en fait célébrer pour Anchise. Enée va visiter les Ombres à l'exemple d'Ulysse. Le héros de l'Odyssée ayant été arrêté dans son retour vers sa patrie par la puissance de Calypso; l'on voit de même Didon retenir Enée. Virgile lui met en main des armes divines, parce qu'Achille en reçut d'Ho-

mere. Et ainsi de presque tout ce célebre poëme, où cependant regne aussi un génie particulier; qui en inspirant au Poëte une versification charmante, lui a dicté de grands morceaux d'une beauté achevée, & qu'il est croyable que l'on ne surpassera jamais. Si ce Poëte ne se fût point assujetti à être copiste; un esprit aussi capable d'invention que l'étoit le sien, eût sans doute mis en général une meilleure ordonnance dans son poëme; les événements seroient mieux amenés; il auroit apporté plus d'art à ménager des surprises agréables, donné plus de noblesse à ses caracteres, & de variétés aux incidents. Aussi M. de Fontenelle, qui nous fait appercevoir ces imperfections dans l'Enéide, assure-t-il qu'il ne sera point surpris de voir quelques Poëtes aller audelà de Virgile; & que nos romans, qui sont des poëmes en prose, en ont déjà fait voir la possibilité.

N'en concluons pas néanmoins que tout ouvrage de compilation nuise au génie, & occasione du désagrément au lecteur. « M. Duhamel avoit pris Cice-
» ron pour modele d'une latinité pure
» & exquise : & on reconnoît l'original,
» non seulement à ces traits gracieux,

„ mais aussi à beaucoup d'expressions
„ ingénieuses & fines dont les ouvrages
„ de ce Savant sont semés. Les raisonnemens philosophiques dépouillent leur
„ sécheresse ordinaire, en passant au travers de son imagination fleurie & ornée;
„ & n'y prennent cependant que la juste
„ dose d'agrément qui leur convient. „ *

M. Despreaux, qui a traduit en quantité d'endroits Perse, Horace, & Juvénal, donne à leurs pensées un tour nouveau. La maniere hardie dont il s'exprime montre presqu'autant d'invention qu'il en faut pour produire une pensée neuve. En un mot, comme a dit M. de la Bruyere, ce Poëte paroît créer les pensées d'autrui.

L'exemple des armées combinées, qui pour l'ordinaire ne font pas de glorieuses expéditions; cet exemple, dis-je, ne prouve rien contre ce que j'avance; & le succès de nos dernieres guerres peut être avantageusement opposé à la prétention que l'on allegue avec autant de confiance que si c'étoit un principe constamment avoué de l'expérience. Ces sortes de troupes souffrent beaucoup, &

* Tiré de son éloge, par M. de Fontenelle.

deviennent inutiles, quand ceux qui commandent ne sont pas d'accord entr'eux ; & sur-tout lorsque les Généraux des auxiliaires ne veulent pas exposer les corps qu'ils ont en commandement. Il n'en est pas ainsi d'un Ecrivain dont le génie domine avec une égale autorité sur tout ce qu'il a rassemblé de divers Auteurs ; sa main place chaque chose où il la croit convenable. Comme un Général absolu, il ordonne une marche ; & tout part à sa voix. Dépêche-t-il un corps aguerri, & qu'il croit propre à décider une action ? ce corps quoiqu'étranger lui obéit : & tous les mouvements étant dirigés par un seul chef, il en résulte infailliblement les grands effets qu'il avoit prévus dans le Conseil où il a disposé tout d'avance.

Un corps d'armée seroit moins puissant, s'il n'admettoit pas des secours étrangers : & le plus beau génie succombe bientôt, s'il n'est pas soutenu de la science, qui est une force & une richesse dont la variété releve de beaucoup le mérite de l'ouvrage.

La toile qui n'est chargée que d'une seule coûleur, ne mérite point le nom de tableau ; c'est un objet indifférent. Mais

la main de l'Artiste la couvre-t-elle de diverses couleurs habilement assorties, dont les unes fondues avec les autres forment des nuances & des gradations imperceptibles ? alors cette toile devient animée. Nous y voyons respirer la nature; les objets semblent agissants; des yeux regardent avec vivacité, & nous parlent presque réellement. Enfin les objets & les couleurs savamment rassemblés sous un point de vue, donnent l'existence à un tableau qui mérite notre admiration.

Qu'est-ce que la marqueterie, sinon un ouvrage ingénieux, qui de différentes pieces rapportées fait un tout plus solide que le tableau, dont il imite l'art & la variété ?

Mais ces ouvrages dont nous sommes si agréablement flattés ne deviennent capables de produire un bel effet, que par la conduite d'un principe unique. Le génie d'un seul homme médite un projet; & quand il a réglé tout ce qui doit y concourir, il faut encore qu'il dirige d'une maniere absolue son exécution.

Nos corps, ces étonnants composés de parties qui semblent devoir mutuellement se détruire, sont cependant chacun un tout admirable, formé par la sagesse

ſuprême ; qui combinant dans une progreſſion infinie l'action des ſolides & des liqueurs, les fait ſervir à ſes deſſeins, & ſe prêter un ſecours aſſidu. L'action réciproque de ſubſtances ſi oppoſées entr'elles eſt d'autant plus merveilleuſe, qu'elle ne devient ſenſible que dans le cas où quelque dérangement, occaſioné par une cauſe extérieure, interrompt ce bel ordre. La diverſité des parties ne met donc pas d'obſtacle à la régularité d'un ouvrage, lorſqu'une main intelligente préſide à leur diſpoſition.

D'ailleurs on aime à voir régner dans les ouvrages de l'eſprit une variété de ſtyle oppoſée à la monotonie, contre laquelle nous ſommes généralement prévenus. Et cette diverſité peut devenir l'effet même d'une compilation, ſi l'Auteur ſait ménager avec art les nuances des différents ſtyles qui ſe trouvent dans les morceaux qu'il emploie. Son imagination, ſupérieure à tous les matériaux apportés en ſa préſence, juge avec autorité des endroits où une belle narration produira un bon effet. Tantôt il fera uſage d'un morceau où regne une élégante ſimplicité, ou de tel autre qui aura l'avantage de la clarté du ſtyle. Tantôt un

un style nerveux, mais sans faste & sans enflure, occupera avantageusement un poste où la vigueur est nécessaire. Quelquefois même le compilateur trouvera d'heureuses transitions toutes taillées, & propres à lier les parties aussi naturellement que s'il eût pris la peine de les disposer avec dessein.

Le génie de l'Historien ne saura pas moins, avec des couleurs mendiées, donner un air de vérité & de noblesse à son ouvrage. Occupé du soin de peindre les choses & les personnes avec les traits qui les caractérisent, il fait disparoître les différentes mains dont il a emprunté le fonds qui lui sert à un si beau travail. Quoique possesseur de richesses étrangeres, qu'il prend sur lui de mettre en œuvre; il n'est pas moins grand quand il nous offre des maximes solides, revêtues de tours & d'expressions dont la finesse nous cause un délicieux plaisir. Equitable arbitre de la diversité des matieres, il emploie à propos un style hardi, élevé, sublime; ou celui qui a moins de force & plus de simplicité. Mais la dignité qu'il fait régner par-tout, est proprement son ouvrage. Un beau génie est créateur dans son genre, lorsqu'il sait inventer & habile-

même exécuter ; quoique les matériaux qu'il emploie viennent de causes étrangeres.

Il y a même une délicatesse de sentiments à conserver en entier les morceaux que de grands hommes ont pris la peine de former. Carlo Maratte ayant été choisi, comme le premier Peintre de Rome, pour rétablir quelques endroits du plafond sur lequel Raphaël a représenté l'histoire de Psyché, ce galant homme ne voulut y travailler qu'au pastel. *S'il se trouve un jour, dit-il, quelqu'un plus digne que moi d'associer son pinceau avec celui de Raphaël, il sera aisé d'effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.*

---

§ XXXVII.

A quoi un Auteur s'expose.

LEs personnes adonnées à l'étude se voient, en certains cas, presque dégoûtées de suivre cette route, par les difficultés qui s'opposent à leur avancement, & par la disette de secours. Elles seules savent combien il est difficile de donner la grace de la nouveauté à des faits pleins de sécheresse, & puisés dans l'hi-

ſtoire des plus anciens temps ; ou de procurer à des faits abſolument nouveaux une autorité qui égale le reſpect qu'on a pour l'antiquité. Plus des matieres ont été long-temps négligées, plus il eſt beſoin de travail pour les revêtir de certain éclat qui prévienne de nouveaux mépris. Ce n'eſt qu'après bien des peines qu'on réuſſit à répandre du jour ſur des objets profondément enveloppés dans l'obſcurité ; ſoit celle des temps, ſoit celle de la nature. Des lecteurs rejettent ce qui n'eſt point dans le goût frivole ; & un Auteur qui veut réuſſir ſe tourmente ſans ſuccès pour donner quelque agrément aux ſujets plus ſérieux. Enfin quelques ſoins que l'on ait pris pour éclaircir les difficultés, & pour lever l'embarras du doute qui naît de la diſette de lumieres ; il ne peut que rarement eſpérer de voir applaudir à ſes découvertes : encore doit-il s'eſtimer heureux, lorſqu'on ne les relegue pas elles-mêmes dans le genre des idées problématiques.

Ce n'eſt pas même aſſez pour oſer ſe charger d'une entrepriſe conſidérable, que d'être très-habile ; il faut encore un zele aſſez grand & aſſez courageux, pour vouloir courir les riſques de l'in-

justice des hommes, toujours portés à ne donner leur approbation qu'aux succès. Combien d'Ecrivains pourroient dire, comme Horace, qu'ils marchent dans un sentier couvert de charbons ardents, sur lesquels une main trompeuse a semé de la cendre! Un Auteur suit avec plaisir l'attrait charmant qui l'emporte dans la route des Sciences : mais ce sentiment délicieux n'est que trop souvent exposé à l'amertume qu'une partie du Public a la malignité d'y répandre.

Mellin de St. Gelais, jaloux de la réputation du jeune Ronsard, traite avec hauteur & dureté ce Poëte naissant. Abusant même du crédit que son esprit lui donne à la Cour, il affecte de tronquer les vers de son rival, & de les lire en public avec un ton qui les empêche de plaire.

Il est des Zoïles, qui saisissent ce qu'il y a de foible dans un ouvrage, & chargent ces endroits avec toute la fureur du plus mordant caustique. Ils tentent de proscrire le livre à force de lancer contre lui des épithetes injurieuses, & de le défigurer. Celui qui eut le mauvais goût de renouveller les Poësies macaroniques, auxquelles il ajouta un facétieux bouffon;

propre à amuser le vulgaire, Scarron, conçut le bizarre dessein d'employer cette sorte de Poésie à tourner en ridicule l'Enéide de Virgile, & de travestir ce beau poëme en une narration impertinente.

Tel qui a beaucoup lu, & n'en est pas moins ignorant, a seulement la tête remplie d'un savant fatras. Il lit tous les livres, & attaque tout ce qu'ils contiennent. Tel autre, qui a réellement une science peu commune, taxe d'ignorant tout ce qui n'est pas singulier. Il trouve de la honte à penser en quoi que ce soit comme la multitude; quelque raison qu'elle puisse avoir. Celui-ci en se perdant par trop d'esprit, donne un exemple contagieux qui nuit extrêmement au goût & à la vérité. Ceux que tout révolte, peuvent être comparés à des estomacs remplis de sucs viciés, qui leur ôtent la faculté de digérer les bons aliments.

Dans le petit nombre de ceux qui se connoissent en vers, à peine en trouvera-t-on deux qui se connoissent en Poésie, ou qui sachent même que la Poésie & les vers sont des choses tout-à-fait différentes. Dès le temps d'Horace il y avoit de ces demi-connoisseurs, incapables de

discerner la modulation poétique d'avec un ouvrage qui n'a d'autre mérite que celui de contenir des vers, bien faits chacun en leur particulier. La plupart jugent d'un poëme par la cadence des vers, & par l'harmonie. Un mauvais connoisseur, épris de l'harmonie, n'en admire que la voix : c'est le plaisir de l'ouie, & non l'envie de cultiver son esprit, qui l'attire au Parnasse. Il peut être comparé à ceux qui fréquentent les temples, moins pour s'édifier, que pour entendre la musique. Abandonnons, dit M. Pope, abandonnons aux amateurs du son la peine de rimer en mélodie des vers insipides ; & soyons persuadés que la Poésie cherche moins à éclater par le son, que par un génie inventif, capable de former un plan régulier, de s'y soutenir par-tout également, & d'en embellir l'exécution.

On voit d'autres critiques se faire une espece d'idole de certain Ecrivain qui leur plait, & condamner absolument tout style qui n'est pas conforme au sien. Ainsi détache-t-on des passages d'Homere, moins travaillés que quelques-uns de Virgile avec lesquels on les compare, comme a fait Scaliger dans sa Poétique ; ou bien l'on trouve trop de bassesse dans

certaines expressions d'un Auteur ; d'Homere par exemple : & cela par une prétendue délicatesse. Quelquefois aussi cela vient de ce qu'on n'est pas en état de connoître les beautés de l'original. On a vu des gens parler avec mépris du style de Moïse, parce qu'il est d'un autre genre que celui de Tacite, qui lui est postérieur d'environ dix-huit cents ans. Des Savants dans le siecle dernier allerent même jusqu'à témoigner une répugnance totale pour lire l'Ecriture Ste, dans la vulgate ; craignant de gâter leur latinité. On étoit alors si infatué des anciens Latins, & Grecs, que l'on vouloit que tout leur ressemblât ; sans considérer, ni la différence de pays, ni celle des temps ; sans faire attention aussi que chaque Auteur a un génie particulier, dont il ne peut s'écarter sans violence, & sans s'exposer à ne point réussir dans toute autre route.

Il ne s'agit point de nous fixer à ce qui est ancien ou moderne. Blâmons uniquement ce qui est dans le faux ; & n'estimons que le vrai. L'érudition est sans doute nécessaire pour former le goût, & pour l'assurer ; mais à son tour, le goût est nécessaire pour digérer l'érudition,

si j'ose ainsi m'exprimer, & pour empêcher l'esprit de convertir en poison ce qui est destiné à sa plus saine nourriture. L'ignorance & le pédantisme sont également à craindre. Si l'on court risque d'être toujours foible, en négligeant de se nourrir des mets de l'antiquité ; ceux aussi qui n'en veulent point d'autres, contractent une habitude de singularité, qui fait qu'ils ne sont jamais ni du temps ni de la nation où ils vivent. En un mot c'est un écueil à redouter pour les Savants, que certaine bassesse ou petitesse d'esprit qui les met dans le cas de régler tout le genre humain à la mesure de ce qu'ils approuvent : défaut qui vient de ce qu'ils sont trop pleins d'eux-mêmes & de leur savoir.

Aussi la critique devient-elle méprisable, lorsqu'elle est le fruit de l'orgueil ; & encore plus lorsqu'elle procede d'une basse envie, ou d'un injuste ressentiment. Quelqu'estimable que soit M. Despreaux, il est difficile de le justifier contre le reproche d'avoir mal-à-propos insulté certains noms. Le Public ne s'en est pas laissé tellement imposer par l'autorité de ce Poëte, qu'il ait pris le change à l'égard de ceux qui ne méritoient pas cet outrage. Qui-

naut, & quelques autres, ont peu souffert des traits que ce Poëte a lancés contr'eux; on leur a restitué l'honneur qu'il s'étoit efforcé de leur enlever. On lui eût applaudi sans restriction, s'il s'en fût tenu comme il s'en glorifie, à *purger* la satyre *de la saleté qui lui avoit été comme affectée jusqu'alors*; & à ne verser le ridicule que sur les écrits qui en étoient réellement dignes. Ainsi Chapelain ne se releva jamais de l'opprobre dont il le couvrit: & c'est en vain que M. Huet a voulu prendre le parti de cet Auteur, que tout le monde relegue dans la foule des Ecrivains oubliés. D'Assouci, Poëte burlesque, mais inférieur à Scarron même, avoit tout lieu de témoigner son désespoir, au sujet de ce trait satyrique: *Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.* Ce coup de massue semble effectivement avoir beaucoup contribué à achever de le rendre méprisable.

Mais il n'est que trop ordinaire de voir l'esprit satyrique suivre imprudemment le malin plaisir d'attaquer certaines personnes, & de s'égayer aux dépens de leur réputation. Qui ne voit, par exemple, qu'Alde Manuce a voulu avancer un fait purement hazardé, dans l'anecdote

qu'il inséra concernant St. Jean Chrysostôme, dans sa préface de l'édition d'Aristophane ? Ce n'est sans doute que par une espece de badinage, & pour embellir l'éloge d'Aristophane, qu'il nous dit sans preuve, & sans en pouvoir trouver aucune, que ce Pere avoit continuellement entre les mains les 28 comédies du Poëte grec ; & sur-tout qu'elles lui servoient d'oreiller durant le sommeil : plaisanterie dont le P. Tournemine a pris la peine de démontrer la fiction.

On a aussi remarqué bien des fois, que par affectation pour paroître plus ingénieux que d'autres, & savoir deviner pour ainsi dire, & lire dans le coeur & dans l'esprit d'un Ecrivain, on a jugé peu équitablement de ses ouvrages. La vaine gloire & la précipitation font qu'on se livre aux préjugés qui naissent de l'état ou de la profession d'un Auteur, ou de ses liaisons avec certaines personnes. C'est ce que M. d'Artigny (t. 4, p. 322.) reproche à M. de Marsilly, auteur d'une *relation historique & théologique d'un voyage de Hollande*, imprimée à Paris en 1719. „ On apperçoit dans sa déclamation cer„ tain air chagrin & de mauvaise hu„ meur, soutenu d'un style satyrique &

„ burlesque tout à la fois. " Et M. d'Argigny en conclut que l'invective pourroit bien tomber, moins sur les superstitions des Pays-Bas, que sur quelques Religieux dont il croyoit avoir sujet de se plaindre. Il leur prête en effet plusieurs pensées, dont il se sert avec avantage pour les tourner en ridicule.

Entre les choses que M. Racine objectoit à M. Nicole, dans une lettre satyrique : " Ce n'est pas assez, selon „ vous, pour être savant, lui dit le jeu„ ne Poëte, d'avoir étudié toute sa vie, „ d'avoir lu tous les Auteurs : il faut „ avoir lu Jansénius, & n'y avoir point „ lu les propositions. " Dans la suite de cette lettre il accuse MM. de Port-Royal de ne louer les gens qu'autant qu'ils sont de leurs amis. Et il ajoute : " Je ne dou„ te pas que vous vous justifiez par „ l'exemple de quelque Pere ; car qu'est„ ce que vous ne trouvez pas dans les „ Peres ? Vous nous dites que Saint „ Jerôme a loué Ruffin comme le plus „ savant de son siecle, tant qu'il a été „ son ami ; & qu'il traita le même Ru„ ffin comme le plus ignorant de son „ siecle, dès qu'il se fut jeté dans le „ parti d'Origene. Mais vous m'avouerez

„ que ce n'est pas cette inégalité de
„ sentiments qui l'a mis au rang des
„ Saints & des Docteurs de l'Eglise.

Il n'est donc que trop vrai que les Aristarques mêmes, disons plus, les satyriques les plus fiers, ne sont pas entierement au dessus des foiblesses de l'humanité. Il y a des occasions où on est visiblement en droit de les accuser d'avoir une balance inégale, & de traiter en amis ou en ennemis ceux qui jouissoient déjà de ce titre avant de paroître à leur tribunal. Si la vue de ce défaut d'équité empêche d'être aveuglément crédule pour leurs décisions, il faut convenir aussi que peu de gens sont exempts du préjugé qui rend les critiques maîtres d'une confiance presque générale. Le Public est naturellement porté à penser qu'ils ont raison.

Tel est l'homme. Il écoute volontiers ceux qui se vantent de l'éclairer sur les défauts de ceux qui osent se présenter sur la scene littéraire. Ne devroit-on pas plutôt être plein d'indulgence envers ceux qui s'appliquent à nous instruire & à nous plaire?

§ XXXVIII.

La consolation des Auteurs.

LES plus grands génies, les Savants les plus distingués, ont donné lieu à la critique. Nannius a trouvé des endroits repréhensibles dans Tite-Live & dans Ciceron : Brutus traitoit même cet Orateur de babillard. Properce fut critiqué par Politien ; encore Ciceron par Petrus Victor ; & Pline le fut par Turnebe, Mercurial, & Lusinius. Cantherus censure Lycophron, Lactance, & Callimaque. Calderius a relevé des fautes dans Martial. Otoman a fait observer nombre de défauts dans Jules-César : comme Sigonius à l'égard de Plutarque & de Quintilien. Giraldi & Scaliger n'ont épargné aucun Poëte latin ancien ou moderne ; tous sans exception ont éprouvé la critique de ces deux Auteurs.

Quel spectacle que celui que nous donne M. Cartaud, en prononçant sur le mérite des anciens avec une fermeté capable de faire pâlir jusqu'aux manes du célebre

Despreaux ! Selon lui " Hérodote raconte " comme un homme ivre. (Ciceron le trouve cependant très-éloquent.) " Thucydide n'est pas sans défauts essentiels " du côté de l'ordonnance ; ses transitions " sont uniformes ; ses harangues trop fré- " quentes & peu vraisemblables : & Xéno- " phon est encore inférieur à Thucydide. " Pour Polybe, c'est moins un Historien " qu'une espece de discoureur qui fait des " réflexions sur l'Histoire. Platon a une si " grande variété dans ses dialogues, que " ses plus zélés disciples ne conviennent " pas précisément du sujet qu'il a eu en " vue. Démosthene ignoroit cette sage éco- " nomie qui conduit l'esprit par enchaîne- " ment, & qui fait d'un discours une pie- " ce réguliere. Elle fut également incon- " nue à Ciceron ; ou il la dédaigna. " Enfin M. Cartaud n'est pas moins hardiment décisif sur le compte des modernes.

Si la vue de ces tableaux fait d'abord une impression capable d'inspirer du découragement ; elle semble aussi très-consolante, & propre à rassurer un Auteur, qui doit s'attendre à se voir comme les autres en butte à la critique. Car c'est une vérité généralement reconnue, que vou-

loir trouver un ouvrage où l'esprit humain n'ait point laissé de défauts, c'est desirer l'impossible; chercher ce qui n'a pas été, ce qui n'est point, & qui ne sera jamais. Rien d'ailleurs n'est plus facile que de trouver des taches dans les écrits des plus excellents hommes; & tel, à qui il ne coûte rien d'en faire l'observation, seroit très-embarrassé s'il lui falloit égaler ces bons Auteurs.

J'avoue que ce langage n'est pas celui que se tient ordinairement à lui-même un vrai Savant, toujours modeste; & qu'il n'y a point de temps où on ne le trouve disposé à convenir des fautes qu'on lui fait appercevoir: mais il est aussi des occasions où le suffrage du plus grand nombre des connoisseurs doit relever son courage. Cela suffit pour le préserver de l'abattement où pourroit le jeter le bruit importun de ces critiques, qui font partie du vulgaire, sinon par leur condition, au moins par leur génie étroit & vétilleur, & par la bassesse de leurs sentiments.

Inès de Castro, fameuse tragédie de M. de la Motte, fut reçue du Public avec un très-flatteur accueil; & l'empressement pour en voir réitérer les représentations étoit infiniment honorable pour le Poëte.

Il s'éleva cependant une nuée de critiques contre cette piece : & un jour que l'auteur se trouva dans un caffé, il entendit traiter ignominieusement son ouvrage. Après avoir gardé l'*incognito* avec toute la patience possible durant une demi-heure, il adressa enfin la parole à quelqu'un de ses amis qu'il apperçut : *Allons, Monsieur,* lui dit-il, *nous ennuyer à la* 72e. *représentation de cette mauvaise piece.*

Un autre fait, d'une date plus récente, concerne M. de la Bruere. Ce jeune Poëte ayant composé en 1736 les paroles de l'opéra-ballet des *Voyages de l'Amour*, quelques censeurs chagrins, peut-être jaloux, répandirent dans le Public que ce n'étoit qu'un tissu de madrigaux. M. de Voltaire en jugea plus équitablement ; & pour inspirer un nouveau courage à la Muse de M. de la Bruere, autant que pour couronner son travail, il le gratifia des vers suivants :

L'Amour t'a prêté son flambeau :
Quinaut, son ministre fidele,
T'a laissé son plus doux pinceau.
Tu jouiras d'un sort nouveau,
Sans craindre jamais de Boileau,
Et sans rencontrer de cruelle.

Y a-t-il en effet rien qui puisse contrebalancer dans l'esprit d'un Ecrivain le jugement

gement favorable qu'il reçoit d'un connoisseur habile ? Si son ouvrage étoit désapprouvé du Savant, ce seroit pour lui un juste sujet d'être mécontent, & de redouter la lice des Auteurs. Mais un suffrage d'un si grand poids décide souverainement ; & parle d'un ton de voix plus digne de se faire entendre, que ne peut faire la foule des mauvais critiques.

Quand le Güide & le Dominiquin eurent chacun fait un tableau de St. André dans le monastere de St. Grégoire au mont Cœlius ; Annibal Carache, leur maître commun, fut choisi pour décider auquel de ses deux éleves on devoit adjuger le prix. Le Güide avoit représenté St. André à genoux devant la croix : le tableau de son concurrent représentoit la flagellation de cet Apôtre. Voici le jugement que prononça Carache. " Le Güide, " dit-il, a fait en maître, & le Domi- " niquin en écolier. Mais l'écolier est su- " périeur au maître. Si le tableau du " Dominiquin a plus de fautes, on " y voit aussi des traits qui sont à desi- " rer dans l'autre. Le génie du Güide, " doux & tranquille, n'a point as- " piré aux beautés sublimes où l'on

„ voit que son émule a tendu de toute sa
„ force.

L'homme judicieux se fait ainsi un plaisir de louer ; & il censure avec modération. Il paroît douter avant de condamner ; & approuve sans presque hésiter. Quiconque ne sent pas le beau autant qu'on le doit, n'est ni capable ni digne de reprendre les fautes : & un Auteur qui est assez heureux pour jouir de l'approbation des personnes éclairées, ne doit pas même paroître sensible à l'injustice qu'on lui fait. La malignité goûte une secrete joie, lorsqu'elle s'apperçoit que ses traits ont été jusqu'à celui contre qui elle les lançoit. Avec quelque modération que l'on tâche de se plaindre, on ne découvre toujours que trop de sensibilité. L'homme d'esprit doit être supérieur à des attaques si légeres. S'il se plaint, on ne manquera pas de dire que c'est une consolation qu'il cherche à se procurer, & un soulagement pour sa douleur.

Un singulier moyen d'imposer silence aux critiques, est la menace de les châtier à coups d'épée : expédient militaire, inventé par Trellon, Poëte Soldat, qui en fit usage en 1594. dans l'édition de

ses *Œuvres poëtiques*. Il est effectivement inutile de prétendre se disculper vis-à-vis de gens prévenus, & incapables de goûts, de sentiments, de raison : & quiconque se fait une occupation de chagriner ses concitoyens, est un ennemi de la société, qui par conséquent ne mérite que d'être puni.

Aussi une femme de Londres, que ses voisins accuserent d'être si médisante & de si méchante humeur qu'elle troubloit la paix de tout son quartier, devint-elle pour cela seul l'objet de la vindicte publique en 1736. Quoiqu'il ne parût point qu'elle eût jamais réellement fait de mal à personne, le Magistrat ne laissa pas de la condamner, sur le rapport de quarante témoins, à vingt livres sterling d'amende, (environ 450 liv. de notre monnoie) comme perturbatrice de la tranquillité publique.

Mais comme il ne seroit guere moins dangereux de laisser aux Auteurs la liberté des voies de fait contre l'injustice de leurs aggresseurs ; il est plus convenable de leur suggérer un moyen de défense, qui pourra souvent être efficace. Je veux dire qu'Horace conseille d'employer la voix du ridicule, pour répondre aux mau-

vais critiques. Ordinairement, dit-il, cette conduite abrege beaucoup, & tire d'embarras avec plus d'avantage & de force, que ne feroit l'aigreur. Un Jésuite, nommé Angelinus Gazæus, sut profiter de cette maxime à l'égard de ceux qui imputent à son Ordre grand nombre de mauvaises actions. Il leur dit en vers latins: " Ce fut à l'instigation des Jésuites „ qu'Eve présenta la pomme à Adam; „ qui de son côté ne voyoit le bien & le „ mal que par les yeux des Jésuites. Caïn „ n'eût jamais tué Abel, si l'un & l'autre n'eussent aveuglément suivi les con„ seils que les Jésuites séducteurs leur don„ noient.

Pomum marito, Jesuitis credulo,
Porrexit Eva, Jesuitis credula.
Fratrem Caïnus, Jesuitis credulus,
Occidit Abel, Jesuitis credulum.

De telles plaisanteries, qui ont un air de saillie & de vivacité, réussissent souvent mieux à prouver le faux d'une accusation, que ne feroit une longue & pesante apologie. L'homme de mérite ne compromet point par là sa dignité : il fait cesser une attaque trop inégale pour lui; & évite d'entrer dans une querelle, qui le ren-

droit le jouet des sots & la risée du Public.

Il est vrai que les personnes habiles peuvent aussi se tromper dans les jugements qu'elles portent à l'égard des ouvrages d'esprit. M. Fontanini ayant paru traiter trop séverement divers Ecrivains par rapport à l'éloquence ; MM. Muratori & Maffeï devinrent les apologistes de ceux qu'il sembloit n'avoir pas assez ménagés. Mais comme l'humanité, c'est-à-dire l'accord de la bonté du cœur avec un esprit éclairé, est ordinairement le fruit qu'on retire de la culture des Lettres ; on voit les vrais Savants, ceux à qui l'étude n'a pas fait contracter une bassesse pédantesque, observer constamment dans la critique même des égards réciproques.

Lorsque la beauté regne en général dans un poëme, nous dit Horace, il ne convient pas de témoigner du mépris à l'auteur, pour quelques négligences ou quelques défauts, qui sont inévitables dans tout ce qui part de l'esprit humain. Personne en effet n'est plus capable de rendre cette justice, que celui qui éprouve journellement en lui-même combien sont étroites les bornes dans lesquelles nous sommes resserrés. Cette vue habituelle a fait con-

venir les Savants que, dans les choses qui ont certain degré de difficulté, le plus habile est celui qui approche davantage de la vraisemblance; & que la gloire n'est pas attachée à atteindre précisément le but, mais à faire des efforts convenables pour y parvenir. Aussi lorsqu'il arrive que des personnes de mérite soient obligées à disputer entr'elles, on voit que c'est moins le desir de vaincre qui les anime, que l'espérance de découvrir la vérité.

Comme il n'y a personne qui ne puisse s'abuser en fait de conjectures, qui sont souvent d'autant plus propres à séduire, qu'elles flattent davantage, ce n'est pas se rendre coupable envers les Sciences que de dire son sentiment. Est-on assez heureux pour l'appuyer de raisons solides? c'est un droit pour annoncer comme la vérité ce que l'on pense; puisqu'on n'y avance proprement rien de soi-même, & que tout dépend des preuves dont on l'appuie. Mais lorsque des choses sont éloignées de toute probabilité, & débitées cependant avec une confiance imposante; ce seroit consentir à passer pour ignorant ou pour trop crédule, que de ne pas les combattre. On

ne peut aimer la vertu, sans attaquer un peu le vice, dit M. de Voltaire.

Il y a néanmoins un art pour adoucir la force de ce qui seroit capable de déplaire en nos paroles ; & cet art se trouve dans l'homme qui est assez supérieur aux foiblesses de sa condition, pour ne point s'enorgueillir de son savoir, & pour n'être guidé par aucun autre motif en donnant un avis, que par le plaisir d'être utile. Un tel critique unit à la science la politesse, & à la politesse la sincérité. Hardi, & cependant modeste, il est toujours humain, quoique juge sévere : également équitable pour les fautes de son ami, & pour le mérite d'un ennemi ; il releve les unes avec liberté, & couronne volontiers l'autre. Un goût exact, loin de resserrer les bornes de son esprit, leur donne une vaste étendue, & lui inspire autant d'affection pour les hommes que pour la science. Un commerce noble & aisé annonce que son ame est exempte de fierté : & l'on voit qu'il est charmé de donner des louanges, lorsque la raison l'y autorise. Telle est la conduite du galant homme ; qui fait essentiellement partie du vrai Savant ; ainsi que Mr. de Fontenelle s'est attaché à le montrer

dans les grands hommes dont sa plume élégante & délicate a composé les éloges.

La perfection de la science consiste en effet à connoître la juste valeur de chaque chose, & à posséder une ame douée de goût & d'élévation. Et la base de ces talents inestimables est un jugement formé par l'habitude des regles sûres, qui font discerner un raisonnement juste & exact d'avec celui qui n'en a que les apparences; & séparer ce qui peut éblouir dans le style d'avec le fonds réel & sérieux qu'il s'agit d'examiner. On s'accoutume à ne point se contenter de termes confus, qui n'expliquent rien, & ne peuvent éclairer l'esprit. Conduits par la pratique des vérités simples à d'autres vérités plus composées & plus difficiles à découvrir, on devient insensiblement capable de donner beaucoup d'attention à des principes féconds par eux-mêmes; & l'on éprouve la facilité qu'il y a à en tirer d'utiles conséquences, lorsqu'on les applique avec justesse. L'esprit devenant par degrés plus étendu, plus éclairé, plus fort, sent combien le vraisemblable est différent du vrai, & l'importance de ne pas les confondre. Il est intimement persuadé qu'il n'y a point d'esprit où la raison ne domine point;

que la raiſon eſt inſéparable de la ſolidité & de l'exactitude; & qu'ainſi toutes les penſées qui brillent d'abord, puis s'évanouiſſent; étant approfondies, n'appartiennent point à la vérité. Enfin à force de s'exercer ſur des ſujets où l'illuſion eſt d'un côté dangereuſe, & de l'autre difficile à découvrir; le génie ſolide acquiert le caractere habituel d'une attention qui craint la ſurpriſe, & d'une pénétration qui la prévient.

Quand on eſt parvenu à ce point de perfection, il eſt impoſſible de n'être pas intimement convaincu que les hommes ſe doivent des égards réciproques; & que tout ce qui tent au vrai & à l'utile mérite des éloges. Car le cœur & l'eſprit ont une liaiſon mutuelle, qui fait que la ſublime ſageſſe inſpire la vertu. Et comme la modération & la bonté en font partie; delà vient que l'homme dont les lumieres ſe ſont très-étendues par l'habitude du vrai, ne feint point de louer ce qui en eſt digne; & qu'il ne cenſure qu'avec une grande retenue: en ſorte qu'on diſcerne aiſément dans ſa critique un équitable penchant pour l'indulgence. Qu'un auteur eſt heureux, lorſque ſon ouvrage tombe entre les mains d'un tel juge!

§ XXXIX.

Détail intéressant au sujet de plusieurs Langues.

ON remarque dans plusieurs nations, que les personnes qui passent pour avoir le plus de goût, témoignent de l'indifférence à l'égard de la langue vulgaire, & en adoptent une autre, qui l'emporte quelquefois ensuite, & devient comme nationale.

C'est en arabe ou en persan que sont écrits les meilleurs livres turcs : & la langue que l'on parle dans le Serrail se nomme *Turc-farci*, qui est aussi en usage parmi les Savants. Ce mélange de turc, de persan, & d'arabe, est regardé comme un langage plus énergique & plus parfait. Aussi la Poésie turque tire-t-elle ses principales beautés des mots & des tours qu'elle emprunte des deux autres Langues. En conséquence de la prédilection pour ces Langues étrangeres, il y a dans les colleges de Turquie des maîtres pour les enseigner ; comme faisant partie de la belle éducation.

Chacun est libre pour introduire dans

la langue angloise des mots empruntés d'une autre langue. On y en voit encore aujourd'hui d'entierement grecs. Le latin, le françois, l'italien, le portugais, le hollandois, s'unissent pour former une cour nombreuse autour des expressions allemandes, qui font le corps de la langue nationale. La langue françoise entre aussi par un privilege spécial dans les études des Anglois, comme l'arabe & le persan dans celles des Turcs ; avec la distinction d'y être parlée seule & sans mêlange dans le bel usage. Il y a peu d'écoles qui n'aient des maîtres particuliers pour cette langue. Non seulement on a imprimé depuis long-temps de bons ouvrages en françois à Londres, & ailleurs dans la grande Bretagne ; mais des livres mêmes qui appartiennent proprement à la nation angloise, ont été originairement composés en françois. Telle est l'histoire d'Angleterre ; que M. de Rapin Thoyras dédia au Roi George I. Nous voyons aussi dans des temps bien plus éloignés, le goût des Anglois pour notre langue. En 1490. Guillaume Caxton traduisit un ouvrage françois intitulé *Eneidos*; qui a passé pour être la traduction d'une partie de l'Enéide de Virgile, &

n'eſt cependant qu'une narration en proſe de ce qui eſt contenu dans le poëme.

Les Latins, dont la langue, ainſi que Quintilien le remarque, a une grande reſſemblance avec le dialecte éolien, trouverent un avantage conſidérable à employer la langue grecque, dont on y apperçoit encore des mots qui conſervent ſenſiblement l'air de leur origine: & comme cette langue avoit ſervi de modele aux Romains pour polir la leur, ils la chérirent toujours. Elle étoit très-commune à Rome dans les plus beaux temps de la République; & l'on en mêloit toujours quelque choſe, comme un ornement, avec la langue nationale.

Les Grecs eux-mêmes n'avoient pas fait difficulté de compoſer leurs plus beaux ouvrages en une langue aſſortie de divers idiômes. On voit dans Homere juſqu'à cinq dialectes différents dans un ſeul vers.

L'éthiopien, dont les lettres, quant au ſon, ont un rapport ſenſible avec l'hébreu moderne, & quelque conformité avec le ſamaritain, en ce qui eſt de leur forme, tient auſſi du grec; dont les caracteres y ſont ſpécialement affectés à déſigner les nombres. Et lorſque la langue amharique devint d'un uſage ordi-

naire en Ethiopie, l'alphabet fut augmenté de ſept lettres, propres à ſignifier quelques termes de cette nouvelle langue.

Le gaulois, originairement dérivé du celtique, admit des mots latins, puis de thudeſques, ſous les enfants de Louis le débonnaire. Vers le temps de François I, la langue, connue depuis pluſieurs regnes ſous un autre nom, profita des dépouilles de la Grece, & s'accrut enſuite journellement par le commerce avec les Nations voiſines; dont on introduiſit quelques expreſſions en France: de ſorte que l'italien, l'eſpagnol, l'anglois, & le flamand, concoururent auſſi à enrichir notre langue.

Les autres peuples qui donnerent aſyle aux Grecs chaſſés de Conſtantinople par l'irruption des Turcs, ajouterent néceſſairement à leurs langues une partie de celle que ces nouveaux venus parloient. Delà tant d'helléniſmes que l'on remarque dans les langues occidentales.

Toutes ces augmentations, en introduiſant une abondance de termes, euſſent été cependant de foibles avantages, ſi le génie combinateur & celui des Arts ne ſe fuſſent joints pour donner aux Langues une richeſſe ſolide; qui leur procurant de nouvelles idées & de nouveaux

objets, donnerent lieu à une véritable opulence.

Car ce n'est pas proprement être riche, que d'avoir un inutile superflu : il faut jouir de biens fonciers, dont aucun ne soit dispensé d'être mis en valeur. L'agréable, le brillant même, doivent toujours être accompagnés d'utilité. A quoi sert, par exemple, aux Éthiopiens d'avoir aujourd'hui deux lettres dérivées de l'hébreu, (*Alf* & *Ayn*) dont ils ne distinguent point le son, & que pour cela ils emploient indifféremment dans leur écriture ? quoiqu'en hébreu ce soient des caracteres dont la valeur ne peut être confondue par ceux qui savent cette langue.

Le grec n'est pas réellement riche, pour abonder en synonymes, dont l'un n'ajoute ou ne change rien à l'idée de l'autre.

Comme Ronsard, en ajoutant beaucoup de mots grecs & latins aux françois, ne fit que rendre notre langue plus fastueuse ; M. de Brueiss a dit que ce Poëte l'avoit appauvrie en voulant l'enrichir. (Voyez son *discours sur l'utilité des Académies*.) Jodelle & Ronsard ne nous donnerent en effet aucun avantage réel, mais de nouveaux ornements em-

ployés ſans goût, avec une profuſion gothique ; & empruntés des anciens avec avidité, par le ſeul motif d'adopter des expreſſions étrangeres.

Le turc moderne au contraire s'eſt enrichi en introduiſant dans ſon ſein la force de la langue arabe, & la tendreſſe du perſan.

Les Poëtes grecs faiſoient des innovations utiles, dès que, ſans altérer le ſens des choſes, ils admettoient des ſons inconnus dans l'uſage ordinaire ; leſquels d'ailleurs leur ſervoient à varier la cadence & l'harmonie, & en conſéquence à diverſifier le plaiſir qui eſt proprement l'effet de ce bel art. Ils alongerent donc des mots, & en raccourcirent d'autres : ils prirent le dialecte dorique, quand l'ionique ne les accommodoit pas ; & au défaut de tous deux, l'attique, l'éolique, ou le commun. Par là cette langue acquit de nouveaux moyens d'exprimer les penſées, & de leur donner un tour, ou même un ſon, dont la préſence influoit ſinguliérement ſur les eſprits. La cadence différenciée les diſpoſoit aux impreſſions les plus convenables à chaque circonſtance : avantages qu'on ne pouvoit pas attendre de l'uniformité, qui moins capable de

varier les inflexions, occasionoit aussi dans nos organes des mouvements à peu près semblables entr'eux.

Les monosyllabes & les particules explétives, en grand nombre dans la langue angloise, font une richesse réelle, qui donne beaucoup d'aisance pour exprimer les diverses combinaisons d'idées; au lieu que cette diversité ne peut être qu'imparfaitement comprise, quand les pensées n'ont point de signe particulièrement affecté à chacune d'elles.

Nous pouvons exprimer en françois avec des termes propres les affections & les sensations de notre ame, dans un grand détail de leurs différences. Les nouvelles découvertes, & les progrès des Sciences & des Arts, ont encore libéralement donné à notre langue une prodigieuse quantité de mots inconnus aux Grecs & aux Romains; ensorte que les termes qui appartiennent aux Arts égalent à peu près le nombre de ceux qui sont de l'usage commun. Cette vérité se démontre sensiblement par le Dictionnaire de l'Académie françoise, lequel n'a pas plus d'étendue que celui qui est spécialement destiné aux termes d'Arts. La connoissance de ces mêmes expressions devient

vient entre les mains des beaux génies une source féconde en richesses très-réelles, par les heureuses métaphores que les Savants en tirent; & qui leur servent à créer de nouvelles formes pour en revêtir leurs idées. Cette nouveauté charmante devient pour elles un agrément précieux. D'ailleurs la beauté de ces analogies, découvertes dans les Arts, & mises en œuvre par l'esprit, est entierement différente d'une obscure équivoque, dont l'effet est d'embarrasser, de jeter dans l'incertitude, & d'exposer à la dispute & à l'erreur. Cette ressemblance au contraire a quelque chose de lumineux, qui nous éclaire & nous cause une agréable surprise; d'où résulte une plus forte impression de l'idée, offerte sous une parure à laquelle on ne s'étoit pas attendu.

Comme l'art de se rendre intelligible, & les moyens de prévenir l'erreur, sont un mérite qui fait qu'une langue approche beaucoup de la perfection; il semble que les points des Hébreux doivent être mis au nombre de ces précieux avantages. Il en est de même de la prodigieuse étendue des signes inventés par les Chinois. Chaque mot, soit simple, soit composé, y a un caractere qui lui est

propre ; mais tous dérivent primordialement d'environ 330 mots simples, monosyllabes, & indéclinables, dont la combinaison multipliée à l'infini par des accents & par des notes d'inflexion, d'aspiration, &c. se prête à signifier tout ce que l'on veut faire entendre. On ne peut se méprendre sur le sens d'un mot : chaque différence d'idée qu'on lui attache, reçoit une différente expression par le rang qu'on lui fait occuper avec d'autres mots. Et dans l'écriture, il y a un caractere particulier qui désigne chaque ton, chaque inflexion de voix ; lesquels dans la parole déterminent sensiblement ce que l'on pense.

D'ailleurs les Chinois ont l'avantage d'éviter les longueurs que la premiere vue de ce détail pourroit faire soupçonner. Tel caractere simple suffit pour désigner deux ou trois mots de suite ; tel autre exprimera même distinctement une phrase entiere. Après tout, la grande précision à laquelle on s'attache dans cette langue étant reconnue pour posséder un avantage réel par le prodigieux détail, on est moins étonné d'entendre dire que les Chinois ont environ quatre-vingt mille caracteres. Et puisque l'on acquiert jour-

nellement de nouvelles connoiſſances, & de nouvelles combinaiſons d'idées ; il eſt naturel que le Dictionnaire fait par les ordres de Cang-hi, ne ſe trouvant pas aſſez ample, quoique compoſé de 95 volumes, on y en ait ajouté 24 autres. En un mot, dès qu'il s'agit d'offrir aux yeux non ſeulement toutes les idées poſſibles, mais encore toutes les inflexions de voix, qui ſervant à épargner la parole, expriment néanmoins des idées très-diſtinctes ; ces 119 volumes, tout épais qu'ils ſont, & écrits en caracteres fort menus, ſont peut-être encore bien au deſſous de l'exécution d'un ſi vaſte projet.

Les progrès de ce plan doivent nous faire regarder les Lettrés de la Chine comme des Philoſophes utiles & laborieux, qui au milieu de l'étude de pluſieurs Sciences, s'appliquent habituellement à applanir la route du vrai. La vue des ſignes ſimples qu'ils inventent eſt comme une étoile lumineuſe, dont l'éclat conduit ſûrement juſques dans l'intérieur de chaque penſée, & garantit de l'erreur à laquelle nous ſommes journellement expoſés faute d'un ſecours préparé dans un ſi grand détail. Notre langue, ainſi que la latine & quelques autres, poſſede, il eſt vrai, un

très-petit nombre d'accents ; mais ce sont des signes fort souvent équivoques. On est arrêté, tantôt par l'incertitude où l'obscurité de ceux-ci nous laisse, & tantôt par le défaut de notes exactes, telles que celles de la Chine.

Peut-être que la méthode chinoise donnera quelque ouverture pour l'invention d'un caractere universel, propre à être également compris de toutes les nations. On a déjà fait diverses tentatives afin de procurer à l'univers un si précieux avantage. Les chiffres arabes, presque généralement adoptés, sont un langage très-intelligible, qui se prête à chaque idiôme. Les calculs déterminés à Paris, sont de nouveau supputés par-tout avec la même facilité, & trouvés conformes à l'idée que chaque peuple y attache. Londres, Amsterdam, Leipsick, Dantzick, Copenhague, Stockholm, Pétersbourg, Genes, Madrid, Constantinople, & les divers peuples d'Afrique & d'Asie, se rencontrent tous au même point, à l'aspect des chiffres : & sans cet interprete unique, les uns ne pourroient se faire entendre des autres, si chacun écrivoit dans sa langue. Chacun d'eux attache un son différent à la valeur numérique des

chiffres ; & ces caracteres ſimples contiennent & expriment infailliblement une idée qui eſt la même dans tous.

La Cochinchine, le Tunquin, & le Japon, ayant admis l'écriture chinoiſe, jouiſſent du même avantage pour les Sciences, & pour les diſcours ſuivis ; quoique ces quatre peuples ne s'entendent point verbalement. Un ſigne connu retrace à chacun d'eux dans ſa langue, avec la plus grande juſteſſe, l'idée que les autres y attachent.

On ne peut refuſer de convenir qu'il n'y a qu'un heureux génie qui ait été capable d'inventer nos alphabets ; leſquels réduiſent la prodigieuſe diverſité des expreſſions à un petit nombre de lettres, dont la combinaiſon & l'arrangement ſimple & varié nous communique une grande commodité & un précieux avantage. Mais j'ai déjà fait preſſentir l'imperfection de cet art, par les inconvénients qui ſont les ſuites de ſa trop grande ſimplicité. Conſervant ce riche fond tel qu'il eſt, on peut le rendre plus utile en lui donnant plus de variété : imitant ainſi la nature, qui toujours ſimple dans la compoſition de ſes ouvrages, met néanmoins quelque ſigne diſtin-

ctif, non seulement dans chaque espece, mais encore dans chaque être particulier. Quelques lignes, des traits imperceptibles, varient à l'infini la ressemblance des visages. Tous sont formés sur un même modele; mais il y a des différences de détail, qui préviennent les méprises, & augmentent notre admiration.

Des milliers de personnes adoptent une même sorte d'écriture, & les habiles connoisseurs discernent sûrement une variété sensible dans le caractere que chaque main a tracé. Qu'y apperçoit-on cependant, & qu'est-ce dans le fond que l'écriture, sinon des pleins & des déliés, des lignes courbes ou droites, de perpendiculaires ou d'obliques?

Ces exemples nous mettent sous les yeux l'art que la nature emploie pour nous garantir de l'erreur, dans laquelle sa simplicité & son uniformité apparente pourroient nous donner lieu de tomber. Ils offrent aussi des réflexions en faveur de ma conjecture. Car en imaginant des signes élémentaires, propres à réunir sensiblement à notre vue les traits de chaque pensée que la langue exprime, on a eu pour objet de déposer la paro-

le dans des monumens stables & fideles, pour qu'elle pût être entendu dans le plus grand éloignement. Cet art merveilleux est aussi destiné à conserver aux expressions de la pensée une existence durable, qui subsiste même après la mort de celui qui a parlé ; ensorte qu'après plusieurs siecles il semble que ceux aux pensées de qui nous nous intéressons, reçoivent en notre faveur le privilege de respirer de nouveau, à l'instant où nous desirons de nous entretenir avec eux. Ces signes qui servent d'interpretes, ne peuvent donc être trop variés, trop distincts : pour être fideles, il faut qu'ils soient pour ainsi dire animés. C'est ce qu'on ne peut attendre que d'un grand détail, dont l'art imite celui de la nature. La combinaison sera toujours la même ; scellée seulement de différences, qui préviennent l'erreur, & jusques au travail du doute.

Car toutes les Langues sont des effets de l'esprit de combinaison. La nécessité & l'habitude leur donnent le premier être, par la suggestion de la nature. L'art voulant ensuite les étendre, a recours à des combinaisons d'idées, de sentimens, puis d'expressions : & plus une

langue est capable d'exprimer diversement ce que nous sentons, & ce qui est dans notre esprit; plus aussi passe-t-elle pour riche. Enfin ses expressions les plus completes venant à être combinées entr'elles, avec un art qui en diversifie l'arrangement, & en fasse un ensemble aisé à comprendre, & accompagné de grace & d'harmonie; c'est ce qui constitue la perfection de la langue.

Nous voyons dans l'Histoire nombre de traces du vœu des différents peuples pour avoir un moyen commun de s'instruire mutuellement de leurs pensées: on desiroit même de posséder un langage universel.

Rome prévenue d'estime pour la Grece, se familiarisa avec la langue de ce peuple. Si dans la suite une politique ambitieuse porta la langue latine dans tous les lieux où les conquêtes étendirent la domination romaine, il y eut des peuples qui embrasserent ce joug avec plaisir. A peine l'Angleterre venoit-elle d'être subjuguée, que le gros de la nation parloit déjà bien la langue de ses vainqueurs, lorsqu'Agricola vint y affermir leur puissance.

Le latin devenu comme vulgaire en

Grece, en Espagne, en Allemagne, & dans les Gaules, cessa néanmoins bientôt de jouir de cette prérogative parmi nous : & comme il dégénéra toujours depuis qu'il eut été porté à sa perfection, le françois succéda à son universalité en Europe.

Notre langue parvenue au point d'être capable de style, & de passer pour une des plus parfaites que l'on parlât du temps de St. Louis, avoit déjà été adoptée deux siecles auparavant par Guillaume Duc de Normandie ; qui ayant conquis la grande Bretagne, lui donna des loix écrites en françois. Depuis ce temps là langue françoise a toujours été conservée en grande partie par les Anglois ; chez qui j'ai déjà fait observer qu'elle est aujourd'hui presque vulgaire, & fait partie de la belle éducation.

L'Empereur Charles-Quint disoit que le françois étoit la langue en laquelle il voudroit toujours parler à ses amis. Aussi l'avoit-il assez étudiée pour faire des vers françois ; dont on voit un essai écrit de la main de ce Prince, dans des heures curieuses qu'il avoit données à une de ses favorites, & qui furent achetées en 1710 par le Prince Eugene de

Savoie, pour être déposées dans la bibliotheque de Vienne.

Le grand Roi qui gouverne aujourd'hui la Prusse, a établi dans sa Capitale une Société littéraire, dont la premiere loi est que les Mémoires en seront publiés en françois.

Enfin dans toutes les Cours de l'Europe, notre langue a pris la place que le latin y occupoit il y a deux mille ans : elle y jouit des mêmes distinctions. Les Souverains se font honneur de la parler purement, & d'en inspirer le goût à leurs sujets. Cette langue a même l'avantage d'être celle de la politique générale, dans cette partie du monde.

Mais il n'y a pas d'apparence que l'on réussisse à la rendre absolument vulgaire, en Europe même. Chaque peuple demeurera vraisemblablement toujours attaché au langage qu'il a appris de ses peres. Depuis qu'à la mort de Charles le chauve, les Princes divisés entr'eux diviserent aussi notre langue en autant d'idiômes qu'il y avoit de provinces soumises à leur autorité, nous ne voyons pas que l'on ait changé la mode du langage introduit alors par chaque Seigneur, qui tranchant du Souverain, vou-

lui avoir à sa Cour & dans son palais une langue qui lui fût propre. Childebert III eut même des caracteres particuliers, connus sous le nom de mérovingiens; & d'autres que l'on nomma carlovingiens, étoient usités à la Cour de Carloman.

Le toulousain, du temps de Raimond le vieux, étoit exactement le même que celui qui subsistoit quatre cents ans après; ainsi que l'assure Catel, qui nous dit que le toulousain qu'on parloit en 1630 n'étoit pas différent de celui dans lequel un des contemporains de Raimond écrivit l'histoire des guerres de ce Comte de Toulouse. Le peuple ne change pas aisément de langage. Les Savants seuls cherchent à innover, afin de dire mieux que leurs prédécesseurs. Nous voyons le Limousin, l'Auvergne, le Forez, le Lyonnois, le Beaujolois, la Bresse, le Bugey, la Comté de Bourgogne, la Suisse, Geneve, la Savoie, le Dauphiné, la Provence, & une partie du Languedoc, avoir des jargons peu différents entr'eux; ensorte que les habitants de ces provinces s'entendent mutuellement sans peine. Ils ont conservé plus ou moins cette espece d'ancien mêlange de latin, de ro-

mance, & de thüdesque, qui composoit notre langue.

Le changement que les personnes plus polies y ont introduit a répandu en général dans tout le royaume un inconvénient considérable, & qui est presque sans remede. Je veux dire que l'on a beaucoup de peine à se faire entendre, lorsqu'on parle françois dans les campagnes un peu éloignées de la capitale. On ne trouve même cette langue, en nombre de villes de province, que dans les personnes distinguées de ce qu'on appelle peuple : ensorte que l'on pourroit demander dans ces villes, comme dans les villages, si l'on est encore en France ; car l'on n'y entend parler françois que comme dans les pays étrangers ; & on a besoin d'interprete vis-à-vis du peuple.

Il en est à peu près de même des autres langues. Les Danois & les Allemands ont de la peine à se faire entendre les uns des autres ; quoique la langue danoise vienne originairement de l'allemande ; & une partie du peuple danois a en cela un avantage sur le reste de la nation.

Ces réflexions nous conduisent à augurer que le latin ne fut jamais absolu-

ment vulgaire en France, & que le gaulois étoit la langue du peuple, tandis que le latin étoit celle de la Cour. C'est ce que fit voir en 1742 M. ** éditeur des Poésies du Roi de Navarre, dans un Mémoire mis à la tête du premier volume. Ce Savant observe aussi que notre langue étoit usitée à la Cour, de même que dans tout le royaume, au commencement du regne de Charles-Magne, & qu'elle alloit de pair avec la latine. Dans la vue de lui donner de l'éclat, ce Prince essaya d'abord de la réduire à des principes de Grammaire : puis il ordonna de faire les instructions ecclésiastiques en cette langue : & donna des noms françois à chaque mois de l'année.

Et ce qui prouve que le gros de la nation étoit demeuré attaché à la langue de ses peres, est qu'au commencement du IXe. siecle, le peuple ne pouvoit ni parler latin, ni même l'entendre. C'est pourquoi un Concile tenu à Tours en 813 ordonna que chaque Evêque auroit un corps d'homélies clairement traduites en langue rustique romance, ou en thudesque ; afin qu'elles pussent être entendues de tout le monde. (Le romance étoit d'un usage commun dans les Gau-

les ; & le thudesque pour les peuples situés au delà du Rhin.)

La langue vulgaire étoit établie du temps de Charles Martel ; & la latine ignorée sous Pepin, au moins parmi le peuple. On négligea insensiblement celle-ci, jusqu'au point que les Nobles mêmes ne furent plus capables de l'entendre : & Yves de Chartres insinue dans sa 275e. lettre que Thibaud le grand, Comte de Chartres & de Blois, l'ignoroit; quoique sa mere l'eût fait élever avec soin. Il y a aussi un endroit remarquable dans Geoffroi de Vendôme, qui écrivant vers la fin de l'onzieme siecle à un Evêque d'Angers, parle d'un Religieux, lequel ne savoit pas le latin, mais seulement sa langue maternelle ; *attendu qu'il étoit laïque.*

Pascase Ratbert dit à la louange d'Adelard Abbé de Corbie, mort en 826, qu'il possédoit aussi bien la langue vulgaire que la latine. Thegan dit de même, que Louis le débonnaire parloit latin, comme si c'eût été sa langue naturelle. Le latin étoit donc alors en France une langue savante.

Il avoit cependant le privilege d'être seul employé dans les ordonnances, dans

les monuments publics, dans les conseils & les tribunaux de judicature. Au palais il plaidoit les causes, dictoit les loix; & dressoit les jugements. Il servoit dans les plus honorables circonstances de la société : les conversations, les lettres même, se faisoient souvent en latin. Il étendoit aussi son domaine jusques sur les ouvrages de simple curiosité. C'est ce qui subsista, au moins en partie, jusques vers le XVIe. siecle.

Malgré cela on trouve encore la langue romance dans quelques Auteurs contemporains de Charles le chauve. Vint ensuite la division des Princes ses enfants, qui fixa la différence des idiômes. La Cour devint alors zélée pour se faire de la langue nationale un langage poli. Hugues Capet commença; & la langue fit des progrès sous Robert son fils, qui s'appliquoit à la bien parler. Les jargons & le langage barbare se fortifierent plus que le françois sous les regnes qui suivirent, jusqu'à Louis VI.

Ensuite la langue fut étudiée avec soin, principalement à Rouen & dans le reste de la Normandie : ce qui peut avoir contribué au goût décidé que témoigna Guillaume le conquérant en 1066.

pour notre langue. On fit des chansons & quelques traductions françoises sous Louis VI. Le françois reçut alors des ornements réels, quoique simples. Ces premieres chansons étoient d'une forme moins ajustée & moins réguliere, que ne furent ensuite celles des Troubadours : mais les Poëtes ne laisserent pas d'ôter à notre langue ce qu'elle avoit de plus grossier.

Sous Louis VII, Lambert le Court & Alexandre de Paris mirent en grands vers, qu'on a depuis nommés alexandrins, l'histoire d'Alexandre le grand. Le Chevalier de Bechada, aussi Poëte, & leur contemporain, travailla encore à épurer notre langue ; qui profita de même beaucoup par quelques autres ouvrages, tels que l'histoire des Rois d'Angleterre, le roman du Chevalier au lion, & le Rou de Normandie.

Le regne de Philippe Auguste est enfin l'époque où l'on peut fixer l'aurore des beaux jours de la langue françoise. Les Poëtes, les Historiens, les faiseurs même de romans, osent écrire en françois sous ce Prince : & notre langue commence à devenir à la mode. Un Ecrivain ne craignit pas de manquer de lecteurs,

en

en traduisant de latin en françois la vie de Charles-Magne. Geoffroi de Villehardouin ne balança pas à écrire aussi en françois l'histoire de la prise de Constantinople. Le plus ancien de nos romans en prose, Tristan de Leonois, l'un des plus beaux & des mieux faits qui aient jamais été donnés au Public, parut aussi dans ce temps-là.

Sous Louis VIII, la langue se soutint, & s'embellit un peu. Les chansons du Roi de Navarre contribuerent à la rendre célebre. Elle fit encore de plus sensibles progrès sous le regne de St. Louis. Ce fut alors qu'elle entra dans la carriere des Sciences, & qu'elle pénétra dans les connoissances les plus abstraites, dans l'Astronomie, la Géométrie, la Géographie. On l'employa en partie dans les actes publics, les ordonnances royales, & les matieres de Jurisprudence. Ce n'étoit plus cette langue dont la grossiéreté avoit rebuté Charles-Magne, & interrompu sa Grammaire ; ni ce langage abandonné par dégoût dans le même temps aux gens *rustiques*, dont il portoit même le nom. La face de la langue avoit totalement changé. Déjà elle étoit pliée à des inflexions gracieuses, & débarrassée d'une

partie de ce qui nuisoit à sa pureté. On lui fixa une construction différente de la latine, dont l'inversion sembloit incompatible avec l'ordre dans lequel on est accoutumé à penser dans les Gaules.

Le latin cessa aussi, vers le XIIIe. siecle, d'être employé dans les actes publics, en Espagne & en Allemagne ; & on ne voit plus, depuis ce temps, en Allemagne & en Hongrie qu'un petit nombre de chartes & de diplômes qui soient écrits en latin.

Aussi cette langue, devenue barbare à proportion qu'elle s'éloignoit davantage du siecle d'Auguste, n'étoit-elle presque plus soutenable. MM. Ménage & du Cange nous en ont conservé quantité de mots, qui ont besoin du travail des Savants pour être rendus intelligibles à ceux qui ne connoissent cette langue que telle qu'on la trouve dans son bel âge.

Elle avoit eu, comme notre langue, une enfance rude & grossiere. Depuis Romulus jusqu'à Jules César, elle fut soumise à des changements continuels. Et si nous en jugeons par le témoignage des Auteurs romains, aussi bien que par quelques fragments qui nous restent des anciennes loix ; la langue qui étoit en

usage deux siecles avant Ciceron, étoit aussi inintelligible de son temps, que le françois qu'on parloit il y a deux ou trois cents ans pourroit l'être aujourd'hui.

Les fragments d'Ennius sont d'un style extrêmement dur, & remplis de mots que les siecles postérieurs proscrivirent. Livius Andronicus, dont les fragments sont plus estimables, nous offre un langage plus épuré. Nous voyons aussi dans Ennius la liberté qu'on se donnoit de forger des mots, selon le besoin & la disette : tel est le 295e. vers, qui est au reste un des meilleurs, & qui fait assez de fraças, sur-tout par l'ingénieuse fiction d'un seul mot : *At tuba terribili sonitu* taratantara *dixit*.

Plaute, qui mourut l'an 569. de la fondation de Rome, écrit en un style qu'on ne peut se résoudre à lire, quand on est accoutumé à la délicatesse d'Horace, de Virgile, d'Ovide, & des autres Poëtes contemporains de Mécene. Aussi Horace a-t-il hautement déclamé contre le mauvais goût de ce comique, à qui Rome avoit autrefois prodigué des applaudissements. "Les vers & les bouffonneries de „Plaute firent, dit-il, l'admiration de „vos ancêtres. Mais si nous avons assez

„ de discernement pour connoître une
„ mauvaise plaisanterie d'avec un bon
„ mot, & si nous sommes en état de juger
„ de la mesure & de la cadence des vers;
„ il faut convenir qu'il fut redevable de
„ ses succès, sinon à la sottise, du moins
„ à un excès d'indulgence.

Térence eut un langage plus pur, un style doux & poli. Ses expressions conservent cependant un air de vétusté, dont César se sent encore un peu, & qui disparoît entierement dans Ciceron. La langue fleurit sous Auguste, & dégénere ensuite lentement, jusqu'à ce qu'elle se replonge dans la barbarie.

Tel fut en abrégé le sort d'une langue que les Romains eurent l'ambition de rendre universelle: moyen propre à la perpétuer. Ciceron dit qu'on avoit fait à Verrès un crime d'Etat d'avoir parlé grec dans un Sénat de la Grece. Paul Emile ayant subjugué la Macédoine, déclare en latin les loix que Rome impose aux vaincus: ce Général savoit cependant la langue grecque. César fait la conquête de la grande Bretagne; & bientôt le latin devient la langue familiere de ce qu'il y a de gens distingués parmi ces insulaires. L'Empereur Claude, non moins

jaloux de la gloire de sa langue, priva du droit de bourgeoisie un Député des Lyciens, parce qu'il n'entendoit pas le latin. " Ceux qui n'entendent point la ,, langue que l'on parle à Rome, disoit-il, ,, ne méritent pas d'être Romains.

Si le françois est devenu d'un usage général en Europe, ce n'est point à de semblables voies qu'est due sa supériorité. Chaque peuple a témoigné de lui-même le desir de se familiariser avec une langue dont le style, plein de netteté & de graces naturelles, ne le cede à aucune des langues européennes en richesse, en noblesse, & en abondance. La langue françoise, entre des mains habiles, peut se plier au caractere des autres langues; & réunir en elle la majesté des unes, la fécondité des autres, & les richesses qui semblent être propres à chacune d'elles. Les beaux endroits que Corneille, Racine, Moliere, & Despreaux, ont traduits des anciens, ne sont point inférieurs à eux-mêmes dans notre langue. Reconnoissant même que nous avons beaucoup reçu des langues grecque & latine; le françois, tel qu'il est aujourd'hui, & joignant ce qu'il tire d'elles à ce qu'il a ajouté de son propre fond, est constam-

ment plus riche que ni l'une ni l'autre, tant pour l'agrément du discours, que pour la maniere dont nous pouvons traiter des Sciences & des Arts. Voilà ce qui donne à la langue françoise un si facile accès dans toutes les Cours de l'Europe : & ces avantages, qui la distinguent de toute autre, sont l'origine de sa supériorité ; & autorisent à penser qu'elle durera plus long-temps que la grecque ni la latine.

---

§ XL.

Sur la langue françoise.

Dans un des recueils de l'Académie de Montauban, celui de 1744, M. l'Abbé Bellet, après avoir fait l'éloge de la langue françoise, dit que chacun de nous doit s'appliquer à l'étudier. Il n'hésite point à prévenir qu'il est difficile de la bien savoir. Elle est en effet susceptible d'une variété qu'on ne peut définir : c'est ce qui fait une partie de son mérite. La diversité n'est qu'une suite de l'application & des soins. Aussi M. Despreaux

disoit-il que notre langue veut être extrêmement travaillée. Outre l'agrément, elle exige de la justesse & de la solidité dans les pensées ; & que les ornements qu'on lui offre aient toujours une utilité réelle ; ainsi que je l'ai déjà fait observer. »

Une province qui se signala avant toutes les autres pour l'étude de la langue françoise, n'a pas laissé de conserver un dialecte, des tours & expressions, qui lui sont propres ; & que l'on reconnoît sensiblement dans quelques endroits du grand Corneille. C'est ainsi que Pollion prétendoit que Tite-Live avoit donné à son style le goût du terroir de sa naissance ; & qu'un homme élevé dans la délicatesse de l'urbanité romaine le distinguoit parfaitement.

Quoique les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* eussent prévenu le Public en faveur du P. Bouhours, que l'on croyoit avoir acquis une grande connoissance de notre langue ; les *Sentiments de Cléanthe & d'Eudoxe* diminuerent beaucoup cette haute idée. La réputation du Jésuite bel esprit en souffrit plus, que celle de Corneille n'avoit été altérée par la critique du Cid. Le style du P. Bouhours est pur, & délicat ; mais M. Barbier Daucour fit voir

que ce n'étoient que des mots ; & que notre langue demande une exactitude & une justesse dans les pensées, qui soit la regle des expressions.

Car il ne faut pas nous y tromper, & croire que des pensées fines, des expressions délicates, un style poli, suffisent pour former un ouvrage bien écrit en françois. Tel étoit le caractere des écrits de Voiture. Cependant l'auteur des *Lettres philosophiques*, juge excellent sur cette matiere, comme sur tout ce qui concerne les Sciences & le goût, nous dit que „ Voiture vint dans un temps où l'on sor-„ toit de la barbarie, & où l'on étoit „ encore dans l'ignorance. On vouloit „ avoir de l'esprit ; & on n'en avoit pas „ encore. On cherchoit des tours, au lieu „ de pensées : les faux brillants se trouvent „ plus aisément que les pierres précieuses. „ Voiture, né avec un génie frivole & „ facile, fut le premier qui brilla dans „ cette aurore de la Littérature. M. „ Despreaux le loue ; mais c'est dans „ un temps où son goût n'étoit pas en-„ core formé. Il louoit aussi Segrais, que „ personne ne lit ; & il insultoit à Qui-„ naut, que tout le monde sait par „ coeur.

Au contraire Amyot & Montaigne, remplis de mots qui ne sont plus d'usage, ont constamment joui jusqu'à nos jours d'une réputation due à leur style, pur, exact, facile à entendre, plein de naïveté, & dans lequel il n'y a point de mot qui ne serve d'appui à la pensée. M. Tallement & M. Dacier, qui ont voulu réformer le style d'Amyot, & l'habiller, selon eux, à la moderne, ont instruit le Public de leur foiblesse; & l'on n'en a que plus ardemment souhaité les anciennes éditions. Les mots surannés, si fréquents dans son Plutarque, n'en éloignent pas les connoisseurs. On admire leur force, leur énergie, leur arrangement nombreux & coulant, en un mot, l'art avec lequel cet Ecrivain diversifie perpétuellement sa cadence.

Le P. Tournemine publia un mémoire au sujet de la nouvelle édition que l'on préparoit de St. François de Sales. Ce Savant y avertit de ne rien changer au style, qui est " particulier, excellent en " son genre, & inimitable. On ne sauroit " jamais égaler cette suavité insinuante; " & l'on ne feroit que des copies infor- " mes de ce merveilleux original. Nous " avons eu le goût assez sage, dit encore " le P. Tourneminé, pour que personne

„ n'ait pensé à changer le style de Commines, de Montluc, de Brantôme, „ du Cardinal du Perron, de Malherbe, „ de Racan, Auteurs ou plus anciens, „ ou contemporains de St. François de „ Sales. " Joinville seul a été la victime du mauvais goût d'un éditeur, qui entreprit de le corriger, & nous fit perdre l'original. " Ce falsificateur timide a cependant laissé beaucoup de l'ancien Joinville : & ce qui en reste augmente nos „ regrets.

Je me rappelle que M. Desfontaines dit avec une espece d'enthousiasme, dans ses *Observations* : " Plut à Dieu que la langue n'eût point été changée, & qu'il „ fût permis aujourd'hui d'adopter le style „ de Montaigne & d'Amyot !

Il est certain que le changement de langage donne lieu d'oublier nombre d'excellents Auteurs, dont les mots surannés font négliger la lecture. Ainsi, en supposant que notre langue change dans la suite autant qu'elle a fait depuis Henri II, la république des Lettres fera des pertes inestimables. Les ouvrages de Corneille, Racine, Despreaux, la Fontaine, auront le même sort que ceux de Ronsard. Les excellents écrits de MM. de Fontenelle,

Voltaire, Reaumur, Montesquieu, & de tant d'autres illustres modernes, seront relégués dans la poussiere des nombreuses bibliotheques, & effacés par des Auteurs qui ambitionneront de donner une préférence absolue à des innovations peu solides, à des termes presque inintelligibles, à un style guindé & prétendu sublime. Les esprits peu au fait des beautés de notre langue, se laisseront peut-être éblouir par les saillies & les jeux de mots, & par un brillant affecté : & on osera arracher des mains du Public des écrits aussi dignes d'être proposés pour modeles, que ce qu'il y a d'excellent dans l'antiquité.

M. l'Abbé Massieu nous dépeint ce triste avenir, dans un tableau parlant qu'il a inféré dans sa préface des œuvres de M. de Toureil. On tâche déjà, dit-il, de nous détourner des routes sûres que d'excellents modeles nous ont tracées depuis cinquante ans. On commence à trouver trop de négligence dans leurs ouvrages : Corneille semble dur ; Racine trop simple ; Despreaux plein de sécheresse, Vaugelas peu correct ; Bourdaloue trop uniforme. On abandonne les beautés naturelles qui faisoient tout l'objet de leurs

ſoins, & l'on ne court qu'après des ornements recherchés. On s'éloigne de leur ſtyle, périodique ſans longueur, & nombreux ſans enflure, pour ſe jeter dans un ſtyle coupé, & dépourvu d'harmonie. Aux irrégularités heureuſes qu'ils laiſſoient à deſſein, & qui contribuent en effet beaucoup à donner de l'énergie & de la vivacité au diſcours, on ſubſtitue une triſte exactitude, qui ne fait qu'énerver la diction, & la rendre moins rapide. On ne veut plus rien dire qu'avec eſprit : autant de mots, autant de traits. Une ode n'eſt aujourd'hui qu'une ſuite d'épigrammes rangées méthodiquement l'une au bout de l'autre : une préface n'eſt qu'un amas de réflexions alambiquées, &c. Et malheureuſement pour les Belles-Lettres, la moitié des perſonnes qui liſent jugent des ouvrages d'eſprit comme de tout ce qui s'appelle modes : les plus nouvelles ſont toujours préférées ; & celles ſur-tout qui ont un air de ſingularité.

Rappellons-nous qu'Horace compare les Langues aux forêts. " Celles-ci, dit-il „ dans l'*Art poëtique*, changent tous les „ ans par la chûte des feuilles, & par la „ naiſſance d'autres plus nouvelles. Cha„ que ſiecle voit de même périr les mots

„ qui étoient du meilleur usage ; & le „ suivant n'aime que ceux qui ont la fleur „ & la vigueur apparente de la jeunesse. » Mais ces renouvellements épuisent l'arbre ; ils l'énervent, & le réduisent enfin à n'être plus qu'un tronc sec, & incapable de servir d'ornement aux forêts. Comme il y a un âge où l'arbre est dans sa perfection, & au delà duquel il dépérit sensiblement à chaque pousse ; les Langues ont de même certain point où se fixe leur plus haut période : & si l'on n'est pas assez sage pour prévenir le décroissement qui doit suivre chaque pas qu'elles feront en déclinant de leur tropique, on doit s'attendre à une honteuse révolution. La langue latine en est un exemple frappant.

Au reste il est très-possible qu'une langue se conserve dans l'état de perfection. La grecque, depuis Homere jusqu'à Plutarque, nous offre l'agréable spectacle de sa pureté durant l'espace de plus de mille ans. Nous ignorons même si ce point ne rétrogradoit pas beaucoup plus loin dans l'antiquité. Les Grecs répandirent des colonies dans plusieurs isles de la Méditerranée, & ailleurs ; & la langue s'y conserva pure pendant nombre de siecles. Elle se soutint encore lors-

que la Grece fut mise au rang des provinces romaines ; parce que les vainqueurs eurent assez de politesse & de goût pour la respecter. Enfin nous voyons qu'elle ne se corrompit que par la chûte de l'Empire ; lorsque la Grece devint la proie d'une multitude de nations barbares. D'ailleurs les Chinois montrent dans leur langue des livres qui ont plus de deux mille ans d'antiquité : l'invasion même des Tartares ne l'altéra point. La langue françoise pourroit donc subsister long-temps dans le même état de perfection ; à moins que le faux goût ne s'y oppose.

Quand je dis que les innovations deviennent à la fin nuisibles aux Langues, je ne prétends pas avancer qu'on ne puisse négliger certaines expressions qui peuvent déplaire avec quelque fondement. Le P. Tournemine, en souhaitant qu'on n'altere point le style de St. François de Sales, propose en même temps d'éclaircir à la marge quelques mots obscurs, tels qu'*avette*, qui signifie abeille ; *bornal*, que nous nommons aujourd'hui ruche. Lorsque l'Académie françoise joignit les écrits de ce Saint, avec ceux de Malherbe, au nombre des ouvrages qu'elle vouloit pren-

dre pour modeles, elle ne s'asservit point aussi à conserver ces mêmes mots, qu'un long usage avoit fait perdre de vue. Et elle en usa de même à l'égard de quantité d'autres, dont une partie est indiquée dans la *Requête des Dictionnaires*, & dans le *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'Eloquence françoise* : ouvrages ingénieux au sujet desquels M. d'Artigny a inséré quelques observations historiques & littéraires, dans le VIe. tome de ses *Mémoires*, pages 164, 165, 166, 167, 168, 193, 194 & 195.

Mais l'écueil que l'on doit éviter en fait de nouvelles expressions, est celui de donner aux pensées une forme métaphysique; laquelle obligeant le lecteur ou l'auditeur à réfléchir quelque temps avant de pouvoir comprendre ce qu'on veut lui dire, éloigne notre langue de l'air naturel & nullement affecté qui lui convient si bien. Telle fut la singularité où tomba un Auteur bien connu au commencement de ce siecle. Il se plut à déguiser les notions communes; & à appeller un cadran, un *Greffier solaire* : un vendeur d'oiseaux étoit, selon lui, un *vendeur de ramage* : & un fruit d'une grosseur extraordinaire, un *phénomene potager*. Dans son Diction-

naire, un *Pythagore à longue queue* n'est autre chose qu'un renard qui moralise ; & par *les batailles de l'hyménée*, il faut entendre les désagréments du mariage : &c. C'est ainsi que *les précieuses*, rendues *ridicules* par l'ingénieux Moliere, nommoient des sieges, *les commodités de la conversation*, & un miroir, *le conseiller des graces*.

Peut-être, après tout qu'il vaudroit encore mieux imiter Jean le Blond, qui traduisant en 155.. l'*Utopie* de Morus, ressuscita des mots oubliés depuis long-temps. Sa raison étoit que " si nous usions seule-
" ment de termes vulgaires & communs
" à chacun, notre langue n'en enrichiroit
" d'un floquet ; & fauldroit toujours faire
" comme les Tabellions & Notaires, qui
" en leurs actes ne changent ni ne muent
" de stille. " Je n'insisterai point sur cette autre espece d'innovation. Peut-être même qu'on me reprochera de m'être appesanti sur ce sujet. Je passe donc à l'orthographe, qui a subi jusqu'à ce jour tant de changements parmi nous.

On trouve des Auteurs qui souhaiteroient que tous les mots fussent écrits tels qu'on les prononce. Il est certain que ce seroit une grande commodité, en particulier pour les étrangers : mais si c'est un défaut

défaut que de prononcer quelquefois autrement que l'on n'écrit, il nous est commun avec les langues de tous nos voisins. L'anglois sur-tout sembleroit presque avoir affecté de surpasser les autres & nous-mêmes à cet égard : sur cent mots, à peine y en trouve-t-on deux dont la prononciation ait du rapport à la maniere dont ils sont écrits : & si l'on vouloit assujettir aujourd'hui l'orthographe de cette langue aux loix de la prononciation, il ne seroit bientôt plus possible de lire les livres qui furent imprimés hier. C'est cette grande différence qui fait que les étrangers qui n'ont que l'usage de parler anglois, ne comprennent rien à l'écriture ; & que ceux qui entendent le mieux les livres écrits en cette langue, mais qui s'en sont tenus au commerce des livres, se trouvent dans une conversation angloise aussi sourds & muets, que s'ils étoient au milieu des Sauvages de l'Amérique.

L'innovation qu'on propose seroit aussi exposée à des inconvénients parmi nous ; entr'autres à celui d'introduire autant d'orthographes singulieres, qu'il y a de diverses prononciations. Car chacun, & dans les provinces encore plus que dans

la capitale, prétend posséder le bel usage. Certaines provinces alongent considérablement des voyelles, que d'autres abregent. Cette différence de son devroit donc en occasioner une dans la maniere d'écrire. Quiconque n'auroit pas le bon usage en entier, introduiroit dans quelques mots une orthographe vicieuse : d'où s'ensuivroit une confusion pour la langue, & un bien plus grand embarras pour les étrangers ; qui du moins n'ont à vaincre actuellement que des difficultés uniformes.

Que seroit-ce si les Gascons venoient à écrire *vateau* au lieu de *bateau* ? L'on confondroit le nom de l'illustre Peintre françois avec celui d'une invention méchanique. Ils ne mettroient pas Vatteau ; car le son des deux mots est exactement le même. Le *vin* & le *bain* seroient exposés à une semblable équivoque. On sait la plaisanterie d'un Auteur, qui a dit au sujet des Gascons : *Felices populi, quibus vivere est bibere !* allusion qui n'est sensible qu'en latin ; mais qui fait appercevoir l'exact changement de lettres, lequel produit celui des idées. Il y a d'autres défauts grossiers, où peut-être on tomberoit plus difficilement ; mais je dis *peut-être* : car chacun

abonde en ſon ſens. Un Limouſin, habitué à prononcer *ſtembre* & *Doteur*, pourroit ne plus écrire *Docteur* ni *ſeptembre*. Les Picards iroient-ils juſqu'à ſupprimer la lettre H, qu'ils ne prononcent point? écriroient-ils un *quien*, un *cat*, la *bouque*? Ou un Franc-Comtois introduiroit-il dans l'orthographe d'écrire *votre nabit*, *votre nargent*, &c. au lieu de *votre habit*, *votre argent*? Ces vices de prononciation ſont particulierement affectés au peuple; mais combien de gens qui méritent le nom de peuple, entre les riches des différentes provinces! & l'on ſait que les ignorants ſont toujours hardis à décider. Ces riches ſont ſouvent dans le cas d'être en relation avec les étrangers: ceux-ci, prévenus que ceux qui leur écrivent ont reçu une bonne éducation, adopteront cette orthographe ſinguliere. On ſent aiſément les autres ſuites de la diverſité.

MM. Arnoulx & Fauchon travaillerent à deux ſyſtêmes différents dans la forme, mais ſemblables entre eux par la premiere idée. Ils ſe propoſerent d'écrire les mots françois avec une orthographe fictice, qui repréſentât aux yeux des Anglois des ſons exactement analogues à d'autres connus dans la langue angloiſe. Ces deux Au-

teurs prétendirent l'emporter l'un sur l'autre : & je n'ai pas intention de décider en faveur d'aucun d'eux. Mais ce qui a rapport à l'objet que je traite, est de faire observer que comme M. Fauchon vivoit habituellement à Cambridge, il indique en plusieurs occasions une prononciation angloise, très-différente de celle de Westminster : & celle-ci est, à quantité d'égards, entierement opposée à la maniere dont les mêmes mots se prononcent, soit à Westminster, soit à Cambridge. Il s'ensuit que trois Anglois qui apprendront le françois avec la méthode de M. Fauchon, dans ces villes distinctes l'une de l'autre, n'auront point la même prononciation.

Il y a un autre écueil dans le projet que l'on a aussi proposé, de faire une loi de l'étymologie dans l'orthographe. On ne peut disconvenir qu'il soit avantageux de ne pas perdre de vue les étymologies. Il semble cependant que l'usage ordinaire puisse être pris pour maître, & décider en dernier ressort ; à moins que l'étymologie ne soit aussi évidente que celle des mots *habile*, *fort*, *sculpteur*, qui sont totalement latins, mais avec la terminaison françoise. Car, sans rappel-

ler les écarts de MM. Huet, Bochart, le Clerc, & autres, qui constatent l'incertitude de la science étymologique; il suffit d'observer actuellement, que les *étymologies de la langue françoise*, données par M. Ménage, qui y mit un grand travail, sont en général un tissu de chimeres. Ce Savant avoit pris bien de la peine pour fouiller dans le latin barbare, & dans d'autres langues aussi peu agréables, afin d'en tirer par force des mots qui vraisemblablement n'en dériverent jamais.

La difficulté de s'assurer de l'étymologie, & la disposition où chacun sera toujours de préférer en cela ses prétendues découvertes à toutes autres, m'autorisent donc à dire que le plus simple moyen d'établir une orthographe exacte, est de s'en tenir au meilleur usage, & d'ailleurs de ne pas s'écarter des étymologies évidentes & naturelles.

FIN.

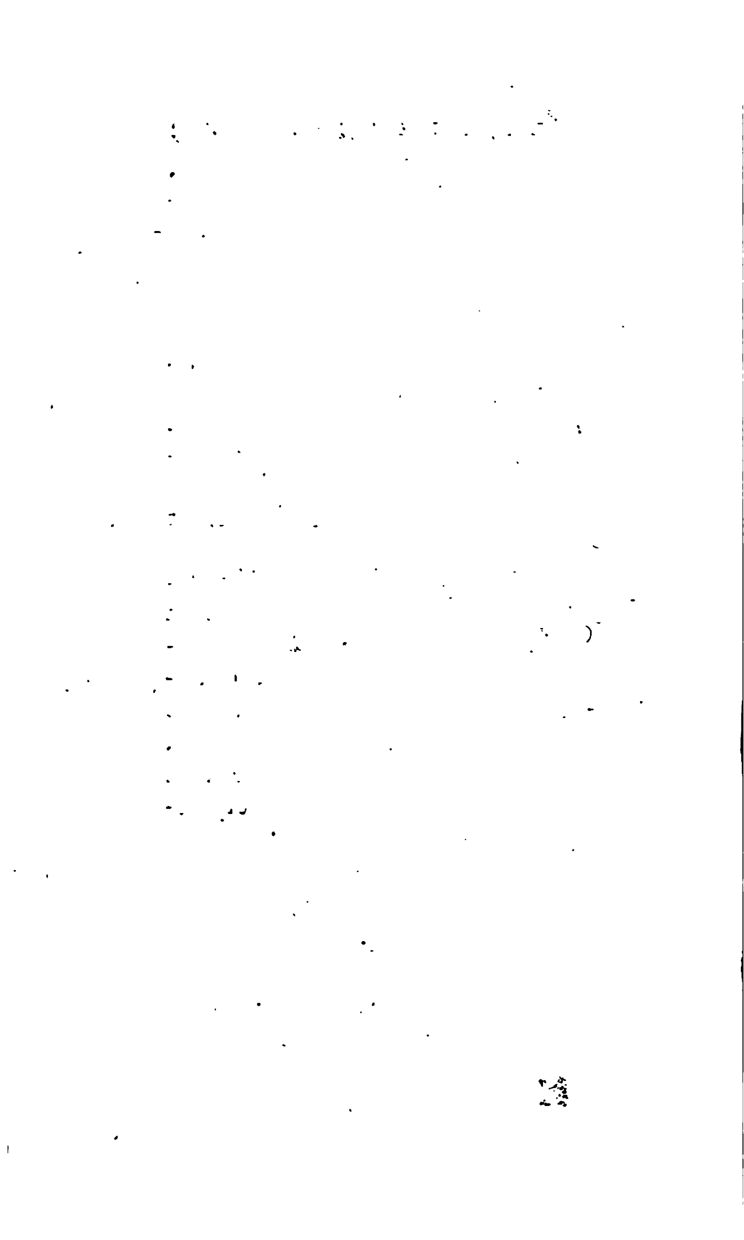


TABLE DES PARAGRAPHES.

Fin de la Table.

